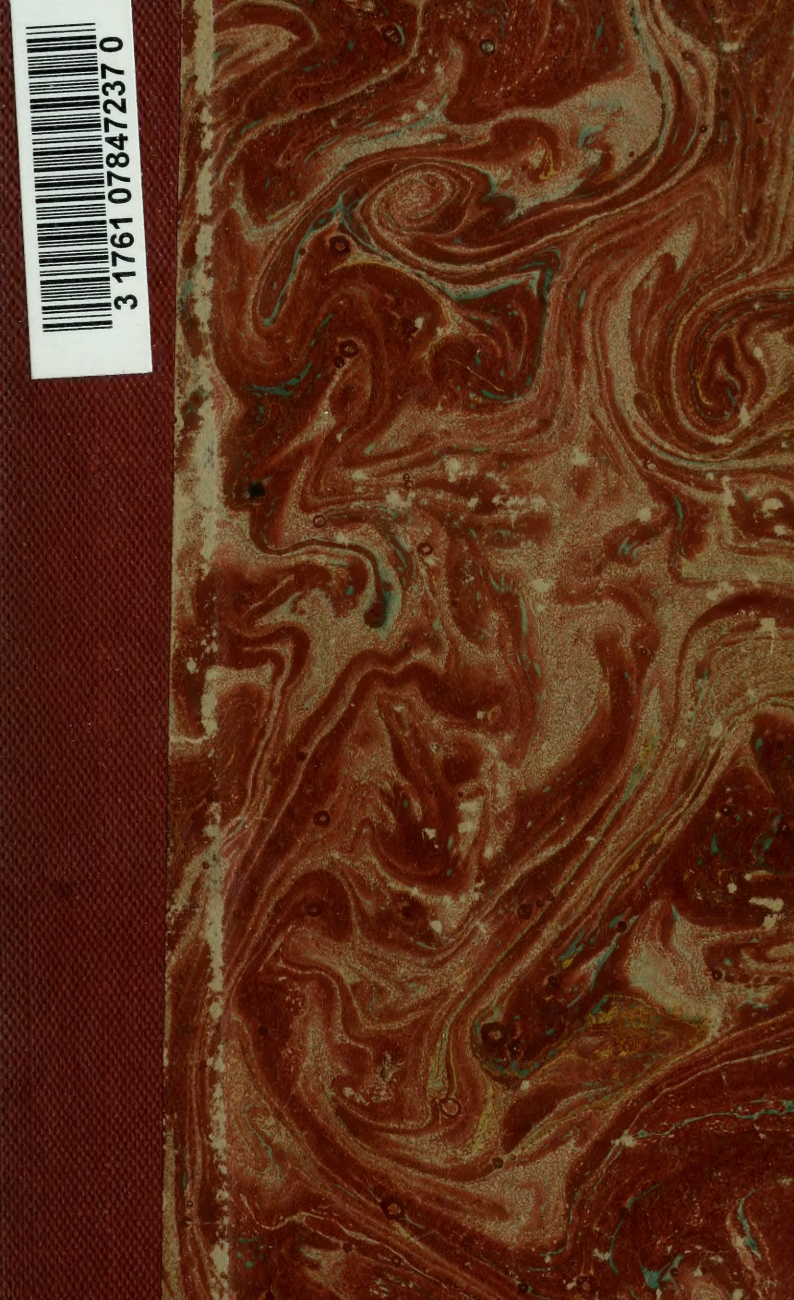

3 1761 07847237 0

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

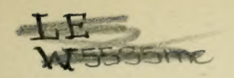
http://www.archive.org/details/lesmetteursensce00whar

LES

METTEURS EN SCÈNE

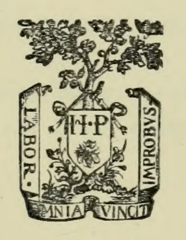
DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Chez les heureux du monde. Traduction de M. Charles du Bos. Préface de M. Paul Bourget, de l'Académie française. 3e édition. Un vol. in-16. 3 fr. 50



ÉDITH WHARTON

LES
METTEURS EN SCÈNE



C, 164
8837
Toronto
12
75-1139
2.31
5

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

—

Tous droits réservés

PS
3545
H16A15
1909

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 5 May 1909.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

Des huit nouvelles réunies dans ce volume, quatre : « L'Échéance », « Lendemain », « Le Confessionnal », « Le Verdict » *ont été traduites de l'anglais par Mme* JEANNE CHALENÇON.

Mme la baronne JEAN DE BAIL *a traduit* « Les Deux Autres », *Mme* M. P. B. « la Tragédie de la Muse », *et M.* ALFRED DE SAINT-ANDRÉ « L'Ermite et la Femme sauvage ».

Quant à la première de ces nouvelles : « Les Metteurs en scène », *elle a été écrite en français par l'auteur.*

LES METTEURS EN SCÈNE

I

C'était l'heure du thé à l'hôtel Nouveau-Luxe.

Depuis quelques instants, Jean Le Fanois se tenait à l'entrée d'un des petits salons à boiseries Louis XV qui donnent sur le vaste hall central. De taille moyenne, svelte et bien pris dans sa redingote de coupe irréprochable, il avait l'allure narquoise et légèrement impertinente du Parisien de bonne famille qui s'est frotté trop longtemps au monde exotique et bruyant des hôtels élégants et des cabarets ultra-chics. De temps à autre, cependant, sa figure pâle et nerveuse était assombrie par une expression d'inquiétude, qui se dissimulait mal sous le sourire insouciant avec lequel il saluait les personnes de sa connaissance.

Plusieurs fois il jeta un coup d'œil impa-

tient sur sa montre; puis son visage se rasséréna, et il s'avança d'un pas rapide à la rencontre d'une jeune fille qui venait de franchir le seuil du hall. Fine et élancée, dans son costume de ville d'une élégance sobre, elle avait, sur un cou long et gracile, une jolie tête d'éphèbe, aux lèvres d'un rose trop pâle, aux grands yeux clairs et transparents, sous un front intelligent qu'ombrageaient des cheveux d'un blond doux et indécis. Cherchant le jeune homme du regard, elle traversait seule la salle encombrée, avec la mine confiante, le port de tête tranquillement audacieux de la jeune Américaine habituée à se frayer elle-même un chemin à travers la vie. Pourtant, à la regarder de plus près, on remarquait que l'air d'indépendance un peu naïve qui caractérise ses compatriotes était adouci chez elle par une nuance de raffinement parisien, comme si un visage au teint trop éclatant eût été voilé par un tulle léger. Le contact d'une autre civilisation avait produit chez elle un tout autre effet que chez Le Hanois : elle avait gagné, à ce commerce cosmopolite, autant que lui paraissait y avoir perdu.

Le jeune homme l'aborda avec un geste de familiarité fraternelle.

— Vous arrivez seule? Vos amies vous ont

fait faux bond ? demanda-t-il en lui serrant la main.

Miss Lambart eut un sourire rassurant, tandis que son clair regard fouillait la salle.

— Mais non, je ne pense pas. Je devais retrouver Mrs Smithers et sa fille dans un de ces petits salons là-bas.

Elle indiqua, du bout de son face-à-main d'écaille, l'enfilade de pièces qui donnait sur le hall.

— Si nous les cherchions ? continua-t-elle.

Mais Le Fanois la retint.

— Un instant, je vous prie, dit-il, en baissant la voix et en faisant reculer la jeune fille vers une des grandes baies vitrées qui s'ouvraient sur le jardin de l'hôtel. Expliquez-moi ce que vous leur avez dit de moi, et quel est au juste le rôle que je dois jouer.

Il hésita, puis, avec un sourire vaguement ironique :

— Enfin, à quel degré d'ambition sociale vos amies sont-elles parvenues ?

Miss Lambart sourit aussi.

— Je les crois bien naïves encore, dit-elle; mais il faut toujours se tenir sur ses gardes. Les plus naïfs sont parfois les plus méfiants.

Elle lui jeta un coup d'œil railleur.

— Souvenez-vous de la jolie veuve de Trou-

ville, — celle de l'année dernière, vous savez? Si vous aviez voulu la présenter à la duchesse de Sestre, le tour eût été joué.

Le jeune homme haussa légèrement les épaules.

— Elle était vraiment trop exigeante, dit-il. Et puis — et puis — était-elle bien veuve, veuve comme on l'entend chez nous, ou bien avait-elle simplement égaré son dernier mari? Votre pays est si grand que ces accidents doivent souvent arriver. Son passé était vraiment trop nébuleux!

La jeune fille eut un petit rire qui découvrait ses jolies dents nacrées et régulières sous le rose pâle des lèvres un peu trop minces.

— Oh! quant à cela, vous savez, je ne vous réponds pas du passé de Mrs Smithers, car je n'ai jamais soulevé les voiles qui l'entourent. Mais je vous assure que sa fille est charmante, et que vous seriez bien difficile de ne pas en convenir.

Le jeune homme lui jeta un regard indéfinissable, où une nuance de sentiment semblait se mêler à sa moquerie habituelle.

— Aussi charmante que vous? demanda-t-il en plaisantant.

Les sourcils foncés de miss Lambart se contractèrent sur ses grands yeux, devenus subitement d'un gris froid et métallique.

— Ah çà! mon cher, vous sortez de votre rôle. Du reste, reprit-elle, en retrouvant sa désinvolture souriante, c'est à moi de vous l'indiquer. Comme je vous le disais, je crois que, pour le moment, les ambitions de Mrs Smithers ne se sont pas précisées. Comme beaucoup d'Américaines trop vite enrichies, elle n'a pas su se faire des relations à New-York, et moitié par dépit, moitié par désir de dépenser son argent, elle s'est jetée sur le premier paquebot avec sa fille, espérant sans doute se faire une situation rapide dans un monde où il suffit que les gens soient riches et viennent d'assez loin pour qu'on les reçoive sans faire une enquête gênante sur leur passé! Comme vous le savez, c'est tout récemment, sur le transatlantique qui me ramenait de là-bas, que j'ai fait connaissance avec Mrs Smithers; et elle m'a avoué avec une noble franchise qu'elle désirait se lier avec l'aristocratie française, ayant elle-même des goûts aristocratiques qui lui rendaient la vie insupportable dans une société plébéienne. Tenez, la voici, ajouta-t-elle avec son sourire finement malicieux.

Le Fanois se retourna et vit une grosse dame, aux traits pâles et bouffis, surmontés d'une coiffure compliquée sur laquelle se balançait un chapeau chargé de la dépouille de toute une

volière exotique. Elle s'avançait vers eux, les épaules écrasées sous un superbe manteau de renard argenté, la démarche gênée par les plis d'une robe lourde de broderies, et traînant à la remorque une jeune fille grande et rose. Celle-ci, qui était habillée avec la même élégance exagérée que sa mère, tenait à la main un manchon de zibeline, un porte-monnaie en or serti de pierres précieuses et un face-à-main en brillants ; et ses cheveux, d'un blond invraisemblable, étaient couronnés d'une flore aussi variée que la garniture ornithologique du chapeau maternel.

— Voici Mrs Smithers et sa fille Catherine, reprit Blanche Lambart.

Et Le Fanois, s'avançant à sa suite vers les nouvelles arrivées, eut un soupir involontaire :

— Ah ! les pauvres gens, les pauvres gens !

II

Depuis bientôt dix ans, Jean Le Fanois menait cette vie assommante et équivoque de lanceur de nouveaux riches dans le monde parisien. Il s'y était laissé aller peu à peu, à la

suite de relations accidentellement nouées avec un richissime Américain, au moment où Le Fanois lui-même se trouvait dans la dèche. Comment ce garçon affamé de luxe, habitué depuis sa première jeunesse à l'existence facile et coûteuse du clubman parisien, eût-il résisté à l'aubaine inespérée d'une telle relation? Son nouvel ami, cœur excellent et esprit naïf, ne demandait qu'à jouir de ses millions en compagnie de quelques amis de choix. Collectionneur à ses heures, comme beaucoup de ses compatriotes, il sut apprécier les goûts artistiques de Le Fanois, et le chargea de l'ameublement et des décorations de l'élégant hôtel qu'il venait d'acheter à un rastaquouère en faillite. Jean fut ravi de l'occasion de se produire en amateur éclairé; et, en acquérant de beaux objets d'art pour son ami, il trouva un peu du plaisir qu'il aurait eu à se les offrir lui-même. Puis il apprit que l'on pouvait gagner à ce jeu des récompenses plus durables que ce plaisir altruiste. Il toucha de fortes sommes auprès des brocanteurs ravis du client qu'il leur amenait; et bien que cette transaction le gênât légèrement la première fois qu'elle lui fut proposée, il s'y habitua vite, d'autant plus que de grosses pertes au jeu avaient sérieusement entamé sa modeste fortune.

Il jouissait d'une façon plus désintéressée de la vie d'oisiveté luxueuse à laquelle il se trouvait mêlé. Les compatriotes dont son ami était entouré menaient une existence absolument désœuvrée, sans occupations fixes ni relations suivies, mais avec quel art ils en cachaient le vide profond sous les dehors d'une activité effrénée ! Croisières en yacht, voyages en automobile, dîners luxueux aux restaurants à la mode, après-midi de flânerie élégante à Bagatelle ou à Saint-James, visites aux courses, aux expositions artistiques, soirées aux petits théâtres à l'usage des touristes avertis, toutes ces distractions coûteuses et monotones se suivaient et se renouvelaient sans lasser le besoin d'occupation hérité d'une ascendance énergique et tenace, qui avait mis à amasser l'argent la même rage d'activité qu'ils mettaient, eux, à le dissiper. Certes, Le Fanois s'ennuyait souvent dans ce milieu puéril et flottant. Mais il y trouvait de si douces compensations ! Non seulement ses transactions avec les antiquaires lui donnaient l'occasion d'acquérir à vil prix quelques-uns de ces charmants objets dont il aimait à être entouré, mais à force de vivre aux crochets des autres, il était parvenu à réaliser quelques économies qui lui avaient enfin permis d'organiser une existence à lui.

Un beau jour son Mécène mourut en léguant toute sa fortune à des parents d'Amérique. Ce fut une grosse déception pour Le Fanois; mais heureusement un successeur se présenta bientôt, et peu à peu il s'habitua à son rôle de *metteur en scène* — c'est lui qui l'avait ainsi défini — et devint le conseiller attitré des pèlerins d'outre-mer qu'anime le pieux désir de dépenser leurs millions au profit des oisifs parisiens.

Ses liens de famille, et sa personnalité fine et charmante, lui avaient permis de rester en relation avec le vrai monde, celui qui se tient à l'écart de l'existence cosmopolite; et Le Fanois jouait le rôle d'intermédiaire entre les transfuges de ce milieu, ceux que tourmente la soif du luxe et du mouvement, et les explorateurs du Nouveau Monde qui aspiraient à pénétrer dans leur société fermée.

Cependant sa tâche n'avait pris des proportions sérieuses — il n'était devenu vraiment *homme d'affaires* — que depuis qu'il avait fait connaissance avec miss Blanche Lambart. Cette jeune fille, rencontrée dans une réunion de la colonie étrangère, l'avait tout de suite frappé par son air d'intelligence fine et exempte de préjugés. Il avait trop pratiqué ses compatriotes pour ne pas s'apercevoir très vite qu'elle avait une origine plus distinguée que la plupart de

ceux qui tentaient l'assaut de la société parisienne. Tout en elle décelait une éducation soignée, une facilité mondaine très grande, la fréquentation habituelle d'un milieu raffiné. Cependant, il eut bientôt deviné qu'elle vivait, comme lui, aux dépens de gens qu'elle méprisait.

Lorsqu'ils lièrent connaissance, miss Lambart était la compagne de voyage d'une veuve milliardaire de Chicago, qui rêvait un « beau mariage ». Au premier mot, Le Fanois et miss Lambart s'entendirent pour lancer la dame et lui chercher un époux à la hauteur de ses exigences. Mais il faut croire que la veuve fut aussi peu reconnaissante que le patron de Le Fanois, car, le mariage accompli, elle lâcha miss Lambart, qui dut se mettre à la recherche d'une autre bienfaitrice. Elle ne tarda pas à en trouver une, et de nouveau elle demanda secours à Le Fanois pour lancer sa protégée.

Ce pacte tacite durait depuis trois ou quatre ans. Le Fanois ignorait toujours quelle triste nécessité avait poussé la jeune fille à mener une telle existence. Etait-ce le goût du luxe, ou le besoin d'agitation continuelle qui anime si souvent ses compatriotes? Sortait-elle d'une de ces petites villes américaines dont on lui avait décrit l'ambiance triste et monotone, où les

femmes se morfondent dans une solitude oisive, tandis que leurs maris s'acharnent à amasser une fortune dont ni les uns ni les autres ne savent jouir? Il croyait plutôt deviner en elle une des épaves de la grande existence mondaine de New-York, trop pauvre pour lutter avec le luxe qui l'environnait, trop fière et trop difficile pour s'astreindre à un mariage médiocre. Mais, quel que fût son passé, elle avait pour Le Fanois un charme singulier et indéfinissable. Jamais il ne lui avait dit un mot d'amour. Malgré ses allures libres, son vocabulaire ultra-moderne, il sentait en elle une droiture presque farouche, qui la défendait, mieux même que son ton d'ironie voulue, contre toute familiarité.

Ils s'entendaient donc tout simplement en bons camarades, toujours heureux de se retrouver, et se défendant contre l'humiliation de leur complicité secrète en s'en moquant avec une franchise cynique.

III

Blanche Lambart avait bien deviné : Mrs Smithers et sa fille étaient des âmes naïves.

La jeune Catherine, surtout, ne demandait qu'à s'amuser, sans viser un bonheur plus stable. Elle voulait aller aux courses, au théâtre, montrer ses jolies toilettes dans les sauteries de la « colonie américaine », et faire connaissance avec le plus grand nombre possible de valseurs. Mrs Smithers, cependant, rêvait déjà pour sa fille l'inévitable mariage ducal. Mais elle comprenait bien qu'elle ne saurait comment s'y prendre toute seule pour réaliser ses aspirations. Tout de suite conquise par le charme de miss Lambart, elle confia à celle-ci le soin de lui organiser une existence en rapport avec ses visées mondaines. La jeune fille s'associa avec Le Fanois pour cette entreprise, et à eux deux ils eurent vite installé Mrs Smithers dans l'hôtel du ci-devant ami de Le Fanois, dont celui-ci avait lui-même aménagé l'intérieur. Puis on organisa une brillante série de dîners et de bals, où les amis de Le Fanois se retrouvèrent avec un plaisir qu'ils oublièrent quelquefois de témoigner à la maîtresse de maison. Cependant, la jeune Catherine fut remarquée. Malgré sa démarche brusque, sa voix nasillarde, son rire assourdissant, il y avait en elle une fraîcheur, un éclat de vie et de jeunesse, qui faisaient excuser son manque d'éducation sociale. C'était une « bonne fille », et on lui

savait gré de sa naïveté et de son humeur joviale.

— On en a tant vu, de ces intrigantes souples et adroites que vous nous envoyez de là-bas, dit Le Fanois à Blanche, avec son sourire moqueur. Cette enfant nous repose un peu de ces physionomies-là. Je crois que ses défauts mêmes nous aideront à la caser.

Ils étaient assis auprès de la table à thé du minuscule salon de miss Lambart. Depuis deux ans, elle avait pu s'installer à un cinquième étage, dans un modeste appartement où elle recevait ses visiteurs avec l'indépendance d'une femme mariée.

— Que voulez-vous? disait-elle, je n'ai de quoi me payer ni un mari ni une dame de compagnie; il faut bien que je réunisse toutes ces fonctions dans ma seule personne.

Elle répondit par un sourire à la légère impertinence du jeune homme.

— J'avoue, dit-elle, que les compatriotes que nous vous envoyons ne donnent pas toujours l'exemple de la fierté démocratique. Mais ne valent-elles pas les maris que vous avez si peu de peine à leur trouver?

Il ne répondit pas, et elle reprit :

— Je ne sais pas si nous trouverons si facilement à caser la petite Catherine. Je partage

votre avis sur elle, et pour rien au monde je ne voudrais qu'elle fût mal mariée.

Le Fanois réfléchit un instant ; puis il dit :

— Que diriez-vous de Jean de Sestre ?

Elle sursauta.

— Comment ? Le jeune prince ? C'est l'aîné de la famille, n'est-ce pas ? Il sera duc de Sestre ?

— Parfaitement.

— Et vous croyez ?...

— Je le crois sincèrement épris de la charmante Catherine, et je ne vois aucune difficulté à obtenir le consentement de ses parents.

Elle le regardait toujours d'un œil ébloui.

— Mais c'est ce qui s'appelle vraiment un grand mariage ! dit-elle. Et c'est un brave garçon, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas un génie ; mais je crois qu'il sera un mari modèle, auquel vous pourrez confier votre protégée sans crainte.

Miss Lambart parut réfléchir profondément ; puis elle se leva en soupirant et fit quelques pas dans le petit salon.

— Qu'avez-vous, chère camarade ? demanda le jeune homme, en renversant la tête contre le dos de son fauteuil afin de suivre des yeux les mouvements souples et gracieux de la jeune fille.

Elle revint vers lui et s'appuya contre la cheminée.

— J'ai... j'ai que je pense une fois de plus au pouvoir effrayant de l'argent. Réflexion frappante, n'est-ce pas? Mais enfin, quand je songe à cette petite, qui a bon cœur, j'en conviens, mais qui n'a, en somme, ni beauté, ni esprit, ni imagination, ni charme, et qui, malgré cela, n'a qu'à étendre sa main — cette grosse patte rouge et épaisse! — pour cueillir un beau nom, une belle situation et le cœur d'un honnête garçon!

Le Fanois la fixait toujours, avec cette lueur indéfinissable qui lui venait quelquefois aux yeux en la regardant.

— Tandis que vous, ma pauvre amie, qui avez tout cela...

— Ah! taisez-vous! interrompit-elle.

Une vive rougeur lui monta jusqu'aux tempes, et elle alla brusquement reprendre sa place derrière la table à thé.

Le Fanois haussa les épaules.

— Je croyais que nous avions notre franc parler.

Elle eut un sourire plein d'amertume.

— Eh bien, oui, soit! Je suis lasse, lasse. J'ai trop vécu parmi les riches et les heureux, j'ai le besoin de l'argent dans le sang... Et dire

qu'il faudra recommencer, lutter encore! Catherine une fois mariée, Mrs Smithers rentrera probablement en Amérique pour faire la conquête de New-York. Sinon, la situation de sa fille lui permettra de se passer de mes services. — Elle éclata d'un rire ironique. — Ah! j'en ai assez, allez!

Le Fanois la regarda un instant avec une nuance de tristesse; puis il reprit d'un ton gouailleur :

— Enfin, cette fois-ci, on vous dotera peut-être, et je vous trouverai un beau parti.

Ils se regardèrent de nouveau; puis elle dit en souriant :

— Ah! la dot... la dot rêvée! Combien me faudrait-il, croyez-vous, pour trouver un parti convenable?

Il semblait réfléchir.

— Un parti convenable? Pour soixante mille francs de rente, je m'engage à vous trouver un homme qui vous adore.

Elle rougit légèrement, avec un petit ricanement incrédule.

— Un homme qui m'adore? En existe-t-il?

— *Trust me!* dit-il en se levant; et en attendant, il est bien convenu, n'est-ce pas, que vous tâterez Mrs Smithers, tandis que moi, je m'oc-

cuperai des Sestre? Je crois que l'affaire est bouclée.

IV

Une dizaine de jours plus tard, les deux amis se retrouvèrent; mais cette fois-ci ce fut dans un des salons dorés de l'hôtel Smithers. Mrs Smithers et sa fille étaient parties en automobile pour la journée, et un coup de téléphone de Blanche avait prévenu le jeune homme qu'elle l'attendrait seule chez leurs amies.

— Eh bien, cher collègue, dit-il, en serrant la main de la jeune fille, l'affaire a donc traîné de votre côté? Du mien, c'est allé tout seul; je n'attendais qu'un signe de vous.

D'un geste, miss Lambart lui indiqua un fauteuil en face du sien.

— Ce signe, je n'ai pu vous le faire que ce matin. J'ai eu un rude combat à livrer.

— Un combat? De quoi parlez-vous? On ne veut donc pas de mon prétendant?

— Mrs Smithers en voudrait, vous le devinez bien, — elle eut un pâle sourire — mais il paraît que Catherine a d'autres visées.

— Comment ? Cette petite sotte ? — il fronça les sourcils — et alors ?

Blanche hésitait toujours, jouant d'une main distraite avec les glands de soie qui bordaient les revers de son corsage. Enfin elle dit :

— Et alors, malgré moi, j'ai pris parti pour Catherine, je l'ai défendue contre sa mère !

Le Fanois la regarda d'un œil étonné.

— Mais que veut-elle donc, cette enfant ? Je n'y suis plus.

— Mais si, vous y êtes, mon ami, car c'est vous qu'elle veut !

Elle lui lança cette parole sur un rire moqueur, comme si elle lui jetait un défi au visage.

Le jeune homme se leva vivement de son siège. Sa figure avait pâli, et il caressait distraitement sa moustache, comme pour cacher une contraction nerveuse de ses lèvres.

— Comment ? Qu'entendez-vous par là ? balbutia-t-il.

— C'est comme je vous le dis. Catherine prétend n'épouser que l'homme qu'elle aime, et c'est vous qu'elle aime.

Il restait debout devant elle, appuyant les deux mains sur le petit guéridon surchargé de bronzes qui les séparait.

— C'est moi, c'est moi ? répétait-il.

Blanche eut un petit rire moqueur.

— Voyons, cela vous étonne à ce point ?

— A ce point et au delà ! — Il la regarda brusquement. — Comment, vous croyez ?...

— Mais non, mais non ! Je sais très bien que vous avez joué cartes sur table. Seulement, ce n'est pas la première fois, n'est-ce pas, que l'on s'éprend de vous sans que vous y soyez pour quelque chose ?

Il haussa les épaules avec un geste de mépris ; puis il se détourna, arpenta une ou deux fois la pièce, et revint se placer en face de la jeune fille.

— Mais la mère ne consentirait sans doute jamais ? demanda-t-il brusquement.

Une vive rougeur baigna le visage de Blanche Lambart, et elle se leva aussi.

— Alors, vous, vous consentez ? dit-elle, le regardant bien dans les yeux.

Il rougit aussi et se mit à tordre ses gants entre ses doigts nerveux.

— Moi, moi ? Je n'en sais rien, je demande seulement...

— Eh bien, l'affaire est bouclée. J'ai obtenu le consentement de Mrs Smithers.

Il la regarda, ébahi.

— Vous l'avez obtenu ? Comment donc ? C'est incroyable !

— Mais non. Au fond, c'est une bonne

femme. Elle adore sa petite Catherine, pour rien au monde elle ne consentirait à la rendre malheureuse. A nous deux, Catherine et moi, nous avons eu vite fait de vaincre ses résistances. Catherine fera un mariage d'amour, et c'est elle, Mrs Smithers, qui fera le grand mariage.

Le Fanois poussa un dernier cri d'étonnement.

— Comment, elle? C'est elle qui voudrait épouser Sestre?

— Oh! je ne crois pas qu'elle aspire à remplacer sa fille. Mais nous trouverons bien quelqu'un d'un âge plus convenable. Vous vous en chargerez, n'est-ce pas? Vraiment, elle n'est pas trop mal depuis qu'elle a maigri et qu'elle porte des robes foncées.

Blanche s'interrompit vivement.

— J'entends sonner, les voici qui reviennent.

Et, comme Le Fanois regardait autour de lui, cherchant un moyen de s'évader sans être vu, elle reprit en souriant :

— Non, restez. Vous savez que, dans ce milieu, on se dispense de formalités; et j'ai promis à Catherine de vous retenir.

Elle ajouta doucement, en le quittant :

— Elle vous aime follement; soyez bon pour elle, n'est-ce pas?

V

Six semaines plus tard, Jean Le Fanois arpentait de nouveau le salon doré de Mrs Smithers.

Cette fois, il s'y trouvait seul; mais, quand il eut traversé la pièce plusieurs fois en long et en large, et piétiné nerveusement devant la belle pendule en bronze ciselé qui surmontait la cheminée, il entendit derrière lui un léger froissement de jupes, et se retourna pour aller au-devant de miss Lambart.

C'était la première fois qu'ils se voyaient depuis les fiançailles.

Le lendemain même de sa dernière conversation avec Le Fanois, la jeune fille était partie pour Londres, où elle devait rendre visite à des amis. Malgré les supplications de Mrs Smithers, son absence se prolongea bien au delà de la date fixée pour son retour. Elle écrivit qu'elle était fortement grippée, puis elle prétexta une lente convalescence qui lui faisait redouter les fatigues du voyage.

Elle ne se décida à revenir que sur un télé-

*

gramme lui annonçant que Catherine Smithers était tombée gravement malade, et elle n'était de retour que depuis quelques heures lorsque Le Fanois se présenta.

Dès qu'elle parut, il fut frappé par la pâleur extrême de ses traits maigres et défaits, sur lesquels l'inquiétude qu'elle ressentait pour son amie se confondait avec les traces de son indisposition récente.

— C'est donc bien grave? demanda le jeune homme, après avoir échangé une poignée de main avec elle.

— Je le crains, hélas! La pneumonie a gagné l'autre poumon, et la pauvre petite a une grosse fièvre.

Ils continuèrent à causer à voix basse de la maladie de Catherine. La pneumonie s'était déclarée la veille seulement, à la suite d'un rhume mal soigné. Mrs Smithers, affolée, ne quittait pas le chevet de sa fille. Quatre médecins et trois gardes entouraient la malade de leurs soins, et la mère, au désespoir, parlait d'appeler un spécialiste de New-York. Pour le moment, les symptômes étaient bien graves; cependant, les médecins se déclaraient dans l'impossibilité de se prononcer avant vingt-quatre heures sur l'issue de la maladie.

— La pauvre petite vous demande, mais on

craint de l'agiter, et Mrs Smithers m'a priée de lui transmettre quelques mots de votre part.

Le Fanois avait les larmes aux yeux.

— La pauvre enfant! Dites-lui, dites-lui bien que je...

Il hésita et parut subitement gêné par le regard tranquille de miss Lambart.

L'ombre d'un sourire moqueur effleura les lèvres pâlies de la jeune fille.

— Je saurai ce qu'il faut lui dire, reprit-elle avec une légère nuance d'amertume.

Le Fanois la regarda; puis il prit sa main, qu'il baisa.

— Je vous en prie, dit-il.

Et elle le quitta.

Deux jours plus tard, la pauvre fiancée mourut. Sa mère, qui, jusqu'au dernier moment, s'était figurée qu'elle pourrait la sauver à coups d'argent, resta profondément ébranlée par ce désastre qui, pour la première fois, semblait lui démontrer l'impuissance de ses millions. Elle répétait sans cesse à Blanche et à Le Fanois : « Mais qu'est-ce que j'aurais pu dépenser en plus? » Et elle se reprochait de ne pas avoir fait venir le spécialiste de New-York, oubliant que la mort était survenue avant qu'il eût pu arriver. Néanmoins, elle se consola un peu quand elle apprit que toute la haute société pa-

risienne, émue par la mort tragique de la jeune fille, avait tenu à assister aux obsèques ; et elle fit chercher une centaine d'exemplaires du *Paris Herald*, qu'elle expédia à ses amis d'Amérique.

Le Fanois et miss Lambart ne se revirent pas après les funérailles. La jeune fille, reprise par sa grippe, et très attristée par la mort de Catherine, avait dû s'aliter ; et le lendemain même Mrs Smithers pria Le Fanois de l'accompagner à Cannes, où elle parlait d'aller cacher son deuil, bien que la saison mondaine y battît son plein. Le jeune homme ne pouvait guère résister à la prière de celle qui avait dû être sa belle-mère, et miss Lambart resta seule dans le somptueux hôtel où elle s'était installée en arrivant de Londres.

Des semaines s'écoulèrent. Mrs Smithers n'écrivait point, et Blanche, sachant que l'orthographe avait pour elle des difficultés insurmontables, finit par demander de ses nouvelles à Le Fanois. La réponse de celui-ci se fit attendre toute une semaine : puis il écrivit de Barcelone, où il était allé en automobile avec Mrs Smithers, qui cherchait à se distraire par un petit voyage en Espagne.

Quelques jours plus tard, Blanche reçut de Saint-Sébastien deux mots griffonnés à la hâte par Mrs Smithers, qui annonçait son prochain

retour, et priait la jeune fille de lui faire préparer par les couturiers de la rue de la Paix un choix de toilettes « convenables ». Dans un post-scriptum elle lui demandait d'aller prendre chez le bijoutier son sautoir de perles noires, « seule parure qu'elle pût songer à porter ». Miss Lambart exécuta ces commissions et retourna s'installer chez elle la veille de l'arrivée de Mrs Smithers.

Le lendemain, à l'heure du thé, elle attendit la visite de Le Fanois, qu'elle avait prié de passer chez elle. Quand le jeune homme se présenta, plus pâle et plus mince que de coutume dans ses vêtements de deuil, elle alla au-devant de lui avec un sourire où une pointe d'attendrissement se mêlait à sa tristesse. Le Fanois fut frappé par le regard doux et lumineux de ses grands yeux gris. On eût dit que, pour la première fois de sa vie, elle osait soulever le masque d'ironie qui voilait habituellement ses jolis traits.

Elle mit la main dans la sienne et le regarda longuement.

— Comme il me tarde de causer avec vous ! J'ai tant de choses à vous dire, dit-elle d'une voix douce et caressante.

Et elle lui fit signe de prendre un fauteuil tout près du sien.

Il s'assit silencieusement, et pendant un instant tous deux se turent; puis, d'un ton ému, elle se mit à parler de Catherine.

Le visage de Le Fanois s'assombrit, et il eut un geste presque irrité.

— Mais qu'avez-vous donc? dit-elle, étonnée.

Il balbutia :

— J'ai que... que l'amour de cette enfant me pèse, que j'ai honte de ne pas avoir pu le lui rendre comme je l'aurais voulu, comme elle le méritait. N'en parlons plus, je vous en prie.

Miss Lambart répondit en souriant :

— Elle ne s'en est jamais doutée; elle vous croyait sincèrement amoureux.

Il rougit.

— Vous ne voyez donc pas que j'ai honte de cela aussi?

Elle le regardait toujours avec son sourire attendri.

— Parlons de Mrs Smithers, alors. Je ne l'ai vue qu'un instant ce matin. Elle était tellement prise par ses fournisseurs que je me suis sauvée.

Le Fanois baissa les yeux.

— Elle va mieux, elle cherche à se créer des occupations, dit-il négligemment.

— En effet; et je crois qu'elle y réussira. Elle m'a parlé d'un déjeuner intime qu'elle compte

offrir la semaine prochaine à un grand-duc de passage à Paris. Ne commencez-vous pas à être de mon avis? reprit-elle, comme Le Fanois se taisait. Ne croyez-vous pas que Mrs Smithers fera un beau mariage?

— Mais... vraiment... il me semble que ce n'est guère le moment d'y songer.

— Vous croyez? Eh bien, je ne partage pas votre opinion. Il me semble, au contraire, que cette pauvre femme a besoin de se distraire. Elle aimait sincèrement sa fille, mais elle ne sait pas vivre avec sa douleur. Et puis le deuil lui va si bien; ses toilettes noires l'amincissent. Et depuis qu'elle a cessé de teindre ses cheveux, elle a rajeuni de dix ans. Est-ce vous qui lui avez donné cet excellent conseil?

Le Fanois fronça les sourcils avec un petit rire agacé.

— Vraiment, chère amie, si vous croyez que je m'occupe à ce point-là de la toilette de Mrs Smithers!

Miss Lambart sourit.

— Si cela vous ennuie de causer de Mrs Smithers, voulez-vous que nous parlions un peu de moi?

Tout de suite il parut plus à l'aise.

— De vous? Vous savez bien que c'est un sujet dont je ne me lasse jamais.

Elle était assise devant lui, svelte et fine dans sa robe sombre, qui faisait ressortir la transparence pâle de son teint, avivait la rougeur des lèvres, mettait des lueurs dorées sur ses cheveux trop blonds. Le Fanois se dit que jamais elle n'avait été plus jolie, plus séduisante ; cependant, comme il sentait son regard grave se poser doucement sur le sien, il détourna les yeux.

— Oui, reprit-elle, je voudrais vous parler de moi. J'ai une nouvelle, — une grosse nouvelle, — à vous annoncer.

Il leva vivement la tête.

— Vous vous mariez ?

— Peut-être ; c'est possible ; je n'en sais rien !

Elle le fixait toujours avec son regard calme et doux, qui semblait éclairé par un rayonnement intérieur.

— Vous m'avez demandé, tantôt, de ne pas vous parler de l'amour de cette pauvre enfant que nous pleurons. Je dois cependant vous dire qu'elle était si heureuse en se croyant aimée de vous, qu'elle a voulu qu'un peu de son bonheur rejaillît sur les autres. Elle savait, la pauvre chérie, que c'était moi qui avais plaidé votre cause auprès de sa mère, que j'avais lutté vaillamment, loyalement pour elle, et le jour même où elle est tombée malade elle m'a appelée

chez elle pour m'exprimer sa reconnaissance.

Le Fanois avait reculé son fauteuil. Il se souleva à demi avec un mouvement irréfléchi; puis il se ravisa et se rassit.

— Continuez, dit-il à voix basse.

— Elle était tellement émue, la pauvre chère petite, qu'elle avait de la peine à trouver ses paroles; mais je devinais bien ce qu'elle voulait me dire, et je l'embrassai, en la priant de se taire et de se calmer. Alors elle me répondit qu'il lui serait impossible de jouir de son propre bonheur sans faire ce qu'elle pouvait pour assurer le mien. Elle me savait presque sans ressources, et ne supportait pas l'idée que je continuasse à vivre aux dépens des autres. Elle avait appris qu'en France une jeune fille ne peut guère se marier sans dot, et elle me pria d'accepter une donation qu'elle glissa dans ma main avec ses pauvres doigts brûlés de fièvre. Sa mine m'inquiétait déjà, et j'acceptai son cadeau avec un baiser, mais sans même jeter un coup d'œil sur le papier. Le lendemain la pneumonie se déclara, et trois jours après, elle était morte. J'avais serré le papier dans mon écritoire, et ce n'est que le jour après l'enterrement que je le regardai.

Elle s'arrêta un instant; puis elle glissa sa main sous les dentelles de son corsage, et en

retira une feuille pliée qu'elle remit à Le Fanois.

— Tenez, dit-elle d'une voix tremblante.

Machinalement le jeune homme déplia la feuille, et y jeta un coup d'œil étonné.

— Un million... un million... balbutia-t-il.

— Ma foi, oui. La richesse de ces gens est invraisemblable. Ils vous font des donations d'un million comme ils régleraient la note du boulanger.

Elle se tut et leurs yeux se rencontrèrent.

— C'est comme dans les contes de fée, n'est-ce pas? dit-elle avec un petit rire nerveux.

Le Fanois s'était levé, et lui avait remis le papier d'une main qui tremblait légèrement.

De nouveau, il y eut un silence entre eux. Il était allé s'accouder à la cheminée, tandis que la jeune fille demeurait assise, les mains croisées sur les genoux, la tête légèrement inclinée. Ce fut Le Fanois qui parla le premier.

— Comme je suis heureux pour vous! Vous n'en doutez pas, n'est-ce pas? dit-il d'une voix émue, mais sans se rapprocher de Blanche.

Celle-ci leva lentement la tête et le regarda en rougissant.

— Et votre promesse; l'avez-vous oubliée? demanda-t-elle brusquement.

— Ma promesse?

Les joues de Le Fanois s'inondèrent de sang.

Elle continuait à l'envisager avec ses yeux profonds et tendres, qui semblaient chercher à deviner ce qui se passait en lui. Puis, comme il se taisait toujours, et restait appuyé contre la cheminée, sans faire mine de s'approcher d'elle, elle pâlit subitement et se leva.

— Je vois que vous l'avez oubliée en effet; tant pis! dit-elle en s'efforçant de prendre un ton enjoué, que démentaient ses pauvres yeux subitement voilés de larmes.

Le Fanois, au son de sa voix, se retourna brusquement, et s'avançant vers elle, lui saisit les poignets d'un geste violent et passionné.

— Non, non, je ne l'ai pas oubliée, je ne l'ai pas oubliée! s'écria-t-il, en l'attirant vers lui.

Elle eut un petit cri d'effarement joyeux; puis, au moment où elle allait céder à son étreinte, elle le regarda de nouveau et se jeta en arrière en le repoussant de toute la force de ses bras raidis.

— Mais qu'avez-vous, qu'avez-vous donc? dit-elle d'un ton d'épouvante.

Le Fanois lui tenait toujours les poignets serrés entre ses doigts crispés, et ils restèrent ainsi, un instant, les yeux dans les yeux.

— Jean, qu'avez-vous? Parlez, je vous en supplie! répéta-t-elle, haletante.

Il lâcha brusquement ses mains, et se détourna d'elle avec un geste désespéré.

— J'ai... que j'épouse la mère, dit-il en ricanant.

LES DEUX AUTRES

I

Debout devant la cheminée, Waythorn attendait que sa femme descendît pour passer à la salle à manger. C'était leur première soirée sous son propre toit, et son frémissement intérieur, indice d'une agitation juvénile, l'étonnait lui-même. Il n'était assurément pas vieux, — à peine avait-il plus de trente-cinq ans, — mais il s'était cru arrivé à l'âge où les passions se calment. Cependant, il sentait comme un regain de jeunesse se mêler à la satisfaction tranquille que suscitaient en lui l'atmosphère de son salon fleuri et l'attente du dîner en tête à tête avec sa femme.

La maladie de Lily Haskett, fille d'un premier mariage de Mrs Waythorn, avait brusquement rappelé les nouveaux mariés au cours de

leur voyage de noces. D'après le désir exprimé par Waythorn, l'enfant avait été installée chez lui le jour même où il épousait sa mère; et aussitôt, le médecin leur annonçait qu'elle était atteinte de la typhoïde, une typhoïde légère, assurait-on, sans aucun symptôme inquiétant. Lily, dans toute la force de la santé et de ses douze ans, triompherait aisément d'une maladie qui promettait d'être bénigne. La garde émit le même avis, et parla sur un ton si rassurant que, le premier moment de frayeur passé, Alice Waythorn en avait pris son parti avec le plus grand sang-froid. Elle aimait tendrement Lily; son affection pour sa fille avait été un de ses plus grands charmes aux yeux de Waythorn; mais son système nerveux parfaitement équilibré, et dont avait hérité l'enfant, défendait à cette femme essentiellement raisonnable de perdre son temps en craintes vagues et chimériques. Aussi Waythorn s'attendait-il à la voir entrer dans le salon, un peu en retard sans doute pour avoir voulu jeter un dernier coup d'œil sur sa fille, mais aussi placide et parée que si ses lèvres se fussent posées sur un front d'enfant bien portant. Sa sérénité constante lui était un repos; elle compensait la nervosité de sa nature, à lui, quelque peu impressionnable; et tandis qu'il se la représentait penchée sur le lit

de Lily, il pensait au baume que devait être sa présence auprès d'un malade; sa démarche seule ramènerait à la santé.

La vie de Waythorn avait été terne, plutôt par l'effet de son tempérament que par celui des circonstances, et il s'était laissé attirer vers Alice par sa gaieté imperturbable, qui entretenait la fraîcheur de sa jeunesse et de son entrain à un âge où les énergies féminines prennent le plus souvent un caractère différent, soit que les femmes perdent de leur activité, soit qu'elles deviennent plus agitées.

Il savait ce que l'on disait d'elle; car, malgré son excellente situation mondaine, la délation, quoique faible et timide, ne l'avait pas épargnée plus que d'autres. Lorsqu'elle avait fait son apparition dans le monde de New-York, il y avait quelque neuf ou dix ans, patronnée par Gus Varick, qui devait devenir son second mari et qui l'avait découverte on ne savait trop où, — à Pittsburg ou à Utica, — la société, tout en acceptant la jolie Mrs Haskett, s'était réservé le droit de désavouer au besoin sa propre sanction. Pourtant, les renseignements qu'on obtint sur elle établirent nettement sa parenté avec une famille parfaitement bien posée, et prouvèrent que son premier divorce était la conséquence inévitable d'un mariage imprudemment conclu

à dix-sept ans; et comme on ne savait rien de Mr Haskett, il était facile de le charger de tous les péchés d'Israël.

Le mariage d'Alice Haskett avec Gus Varick lui ouvrit les portes d'une société dont elle souhaitait ardemment faire partie, et pendant plusieurs années les Varick furent le ménage en vogue de la capitale. Malheureusement, l'union fut courte et orageuse, et cette fois le mari eut ses partisans, quoique ses défenseurs convinssent eux-mêmes qu'il n'était pas fait pour le mariage.

Les tribunaux de New-York n'accordant le divorce qu'en cas d'adultère, un divorce y est, pour celui qui l'obtient, comme un brevet de vertu, et Mrs Varick, grâce au demi-veuvage de sa seconde séparation, fut admise à confier ses dernières infortunes conjugales aux oreilles les plus prudes de la ville. Mais lorsqu'on apprit son remariage avec Waythorn il se produisit un revirement momentané. Ses meilleurs amis eussent préféré la voir se confiner dans ce rôle de femme offensée qui lui était aussi séant que des voiles de crêpe à une veuve blonde et rose. Il est vrai qu'un temps suffisant s'était écoulé, et que personne n'osa ou n'eut même l'idée d'insinuer que Waythorn avait supplanté son prédécesseur. Mais on hochait la

tête en parlant de lui, et un de ses amis, — un envieux sans doute, — à qui il déclarait avoir pris cette décision en toute connaissance de cause et les yeux ouverts, lui répondit sur un ton narquois :

— Oui, les yeux ouverts et les oreilles bouchées !

Waythorn pouvait sourire devant ces allusions qu'il avait escomptées d'avance. Il savait que la société n'est pas encore faite aux conséquences du divorce, et que, jusqu'au moment où l'usage les aura fait admettre, toute femme qui use de la liberté que lui accorde la loi doit justifier socialement de ses actes par sa propre manière d'être. A ce point de vue, Waythorn avait une confiance complète dans l'habileté de sa femme. Son opinion fut pleinement confirmée, et avant même la célébration du mariage, le cercle d'Alice Varick s'était ouvertement rallié pour la défendre contre la malveillance générale. Elle montra en tout son calme habituel, surmontant les obstacles sans paraître même les voir, et Waythorn, étonné de son sang-froid, songeait avec surprise à toutes ces mesquineries de la vie auxquelles il avait attaché tant d'importance. Il éprouvait maintenant le sentiment de s'être réfugié dans le port du salut, en unissant sa nature moins vivante à celle de sa

femme, plus riche et plus ardente, et il se laissait aller à une réelle satisfaction en pensant que, tout à l'heure, sa tâche auprès de Lily accomplie, elle ne rougirait pas de témoigner franchement du plaisir que lui causeraient un bon dîner et sa première soirée dans l'hôtel de son mari.

Mais au moment où elle vint le retrouver, la charmante physionomie de Mrs Waythorn n'exprimait certes pas l'attente de ces joies nouvelles; et bien qu'elle eût mis la robe d'intérieur qui lui allait le mieux, elle ne montrait pas le sourire qui aurait dû l'accompagner. Waythorn ne l'avait jamais vue aussi préoccupée.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il. Lily serait-elle moins bien?

— Non; je sors de sa chambre et je l'ai laissée endormie.

Puis, après une seconde d'hésitation :

— Il m'arrive un ennui, ajouta Mrs Waythorn.

Il avait pris ses mains, et les tenant serrées dans les siennes, il sentit que les doigts de sa femme froissaient un papier.

— Cette lettre? demanda-t-il.

— Oui. Mr Haskett a écrit, ou du moins son avocat.

Waythorn, fort gêné, se sentit rougir. Il lâcha les mains d'Alice :

— A propos de quoi ?

— A propos de Lily, qu'il veut voir. Vous savez, le tribunal...

— Oui, oui, interrompit Waythorn, nerveux.

On ne savait rien de Haskett à New-York. On le supposait vaguement resté dans cette obscurité dont sa femme avait été tirée, et Waythorn seul savait qu'il avait abandonné ses affaires à Utica pour s'installer à New-York et se rapprocher ainsi de sa fille. Pendant le temps de sa cour, Waythorn avait bien souvent rencontré à la porte la petite Lily, rose et souriante, partant pour « aller voir papa ».

— Je suis désolée, murmura Mrs Waythorn.

Il se ressaisit :

— Que demande-t-il ?

— Il veut la voir. Vous savez qu'elle va chez lui une fois par semaine.

— Eh bien ! il ne suppose pas qu'elle puisse y aller en ce moment, je pense ?

— Non ; il a appris qu'elle est malade, et il compte venir ici.

— *Ici?...*

Mrs Waythorn rougit devant le regard de son mari. Ils détournèrent les yeux tous les deux.

— Je crains qu'il n'en ait le droit... Vous verrez...

Et elle lui tendit la lettre.

Waythorn fit un geste de refus. Il regardait vaguement dans le salon doucement éclairé qui, un moment auparavant, lui promettait une intimité si tendre.

— Je suis désolée, répéta Mrs Waythorn. Si Lily avait été transportable...

— Il ne peut en être question, répliqua-t-il avec impatience.

— J'en ai peur.

Ses lèvres se mirent à trembler, et Waythorn sentit qu'il avait été trop sec.

— Il faut qu'il vienne, bien entendu, dit-il. Quel jour?

— Je crains... demain...

— Très bien. Envoyez un mot demain matin.

Le maître d'hôtel annonça le dîner. Waythorn se retourna.

— Venez, vous devez être fatiguée. C'est fort désagréable, mais tâchez d'oublier cela, lui dit-il, en attirant la main de sa femme sous son bras.

— Vous êtes si bon, mon ami; oui, je tâcherai, murmura-t-elle.

Sa physionomie s'éclaira, et lorsqu'elle s'assit à table et regarda son mari par-dessus les

fleurs, il vit sur ses lèvres un délicieux sourire.

— Comme tout est joli ici! soupira-t-elle, avec une voix qui trahissait un sentiment de bien-être.

Waythorn s'adressa au maître d'hôtel.

— Le champagne tout de suite, dit-il. Mrs Waythorn est fatiguée.

Un instant après, leurs yeux se rencontrèrent au-dessus des coupes mousseuses; et il comprit à la limpidité du regard d'Alice qu'elle avait obéi à son désir et avait déjà oublié.

II

Le lendemain matin, Waythorn sortit plus tôt que de coutume. Haskett ne viendrait probablement que dans l'après-midi, mais un sentiment d'appréhension lui fit quitter la maison, et il se proposa de rester dehors toute la journée, peut-être même de dîner à son club. Comme il fermait la porte, il pensa qu'avant qu'il la rouvrît, elle aurait donné accès à un autre homme qui avait autant de droits que lui à la franchir, et cette idée lui causa une véritable répugnance physique

Il prit le chemin de fer aérien à l'heure des employés et se trouva comprimé au milieu de la cohue humaine. En passant à la Huitième Avenue, l'homme en face de lui descendit; un autre monta à sa place, et Waythorn, levant la tête, reconnut Gus Varick. Ils étaient si près l'un de l'autre que Waythorn ne pouvait pas ne pas voir un léger signe de reconnaissance sur le visage de Varick, dont le genre de vie, plus bohème à présent, avait bouffi les traits autrefois si réguliers. Et après tout... pourquoi ne se seraient-ils pas salués? Ils avaient toujours été en bons termes, et Varick était divorcé avant que Waythorn eût remarqué et courtisé sa femme. Tous deux échangèrent un mot banal sur le désagrément de ces trains perpétuellement bondés, et lorsqu'il se trouva une banquette vide à côté d'eux l'horreur instinctive de la foule grossière poussa Waythorn à s'y asseoir avec Varick.

Ce dernier eut un soupir de soulagement.

— Sapristi! je me croyais vraiment passé à l'état de sardine!

Et il s'appuya en arrière, en regardant Waythorn avec insouciance.

— Je regrette que Sellers soit de nouveau malade, dit-il.

— Sellers?

Waythorn sursauta en entendant le nom de son associé sur les lèvres de Varick.

Celui-ci parut étonné.

— Vous ne le saviez pas pris par une crise de goutte? demanda-t-il.

— Non, j'étais absent, je ne suis revenu qu'hier soir.

Et Waythorn se sentit rougir en pressentant le sourire ironique de Varick.

— Ah! oui, c'est vrai; et Sellers a été pris il y a deux jours. Je crains qu'il ne soit fortement pincé. Et c'est très gênant pour moi en ce moment, car il m'assistait dans une affaire assez importante.

— Ah!

Waythorn se demanda depuis quand Varick s'occupait d' « affaires importantes ». Jusqu'à présent, il ne s'était guère mêlé que de spéculations trop insignifiantes pour nécessiter l'intervention de la maison Sellers-Waythorn.

Il se dit que Varick parlait peut-être au hasard, afin de diminuer la contrainte que lui causait un voisinage gênant. Cette contrainte pesait de plus en plus sur Waythorn, et lorsque à Cortlandt Street il aperçut un visage connu et se rendit compte du ridicule de sa situation à côté de Varick, il se leva en marmottant une excuse.

— J'espère que vous trouverez Sellers mieux, lui dit poliment Varick.

Waythorn répondit en balbutiant :

— Si je puis vous aider en quoi que ce soit...

Et il se laissa entraîner sur le quai par la foule qui sortait.

En arrivant à son bureau, il apprit que Sellers, en effet, malade d'une crise de goutte, ne pourrait probablement pas quitter la chambre avant plusieurs semaines.

— Je regrette bien ce contretemps, monsieur Waythorn, lui dit le clerc principal avec un sourire significatif. M. Sellers était désolé à l'idée de vous donner un tel surcroît de besogne en ce moment.

— Oh ! cela ne fait rien, se hâta de répondre Waythorn.

Il se réjouissait secrètement de ce travail supplémentaire, et était tout soulagé de penser que, sa journée finie, il lui faudrait, en rentrant, s'arrêter chez son associé.

Comme il se trouva en retard pour déjeuner, il entra dans le premier restaurant qu'il rencontra, au lieu d'aller à son club, et le restaurant étant bondé, le maître d'hôtel le poussa dans le fond de la salle où restait une dernière table inoccupée. A travers la fumée épaisse des cigares, Waythorn ne distingua pas tout

d'abord ses voisins, mais en regardant autour de lui il finit par reconnaître Varick. Cette fois, heureusement, ils étaient trop loin l'un de l'autre pour pouvoir causer, et Varick, tourné d'un autre côté, ne l'avait probablement pas vu ; mais cette proximité répétée paraissait ironique.

Varick passait pour un fin gourmet. Tandis que Waythorn ne faisait qu'une bouchée d'un repas sommaire, il regarda d'un œil d'envie cet homme qui dégustait lentement chacun des plats qui lui étaient présentés. Waythorn remarqua tout d'abord qu'il se servait délicatement un morceau de camembert crémeux et bien à point ; maintenant, il versait son « café double » d'une cafetière en terre brune à deux étages. Il le versait lentement, penchant en avant sa face rubiconde, tandis qu'il tenait le couvercle de la cafetière d'une main blanche et chargée de bagues ; puis il allongea l'autre main vers le flacon de cognac posé un peu plus loin, remplit un verre à liqueur, le porta d'abord à ses lèvres, et en versa le reste dans sa tasse.

Waythorn l'observait avec une espèce de fascination. A quoi songeait bien Varick ? Ne pensait-il qu'à savourer son café et son cognac ? Sa rencontre de la matinée n'avait-elle pas laissé

plus de traces dans sa mémoire que sur son visage? Avait-il assez complètement oublié sa femme pour que sa rencontre avec l'homme auquel elle était mariée depuis une semaine à peine ne fût pour lui qu'un simple incident de sa journée?

Tandis qu'il méditait ainsi, une autre idée traversa son cerveau : Varick avait-il jamais rencontré Haskett, comme lui, Waythorn, venait de rencontrer Varick? Cette pensée de Haskett le troubla; il se leva et quitta le restaurant en faisant un détour pour éviter la douce ironie du salut de Varick.

Il était sept heures lorsque Waythorn rentra chez lui. Il se figura que le valet de pied qui lui ouvrit la porte le regardait d'un air narquois.

— Comment va miss Lily? demanda-t-il vivement.

— Bien, monsieur... Un monsieur est venu...

— Dites à Barlow de retarder le dîner d'une demi-heure, interrompit brusquement Waythorn en se hâtant de monter.

Il entra dans sa chambre et s'habilla sans être allé voir sa femme. Lorsqu'il descendit au salon elle y était déjà, fraîche et radieuse. Lily avait passé une si bonne journée que le docteur ne reviendrait que le lendemain.

Pendant le dîner, Waythorn lui parla de la

maladie de Sellers et des complications qu'elle entraînerait. Elle l'écouta avec une sympathie attentive, le conjurant de ne pas se laisser fatiguer par le travail supplémentaire, et lui posant quelques vagues questions de femme sur l'organisation de son bureau. Puis elle lui énuméra les détails de la journée de Lily, parla du médecin et de la garde, et lui nomma les personnes qui étaient venues prendre des nouvelles. Jamais il ne l'avait vue plus calme et plus sereine. La joie qu'elle lui témoignait d'être avec lui, joie si complète et si enfantine qu'elle lui contait les détails les plus insignifiants de sa journée, l'émut étrangement.

Après le dîner ils passèrent dans la bibliothèque, où le domestique apporta le café et les liqueurs, qu'il posa sur une table basse devant Alice. Elle paraissait tout particulièrement charmante et jeune dans sa robe rose pâle, qui se détachait sur le cuir de son grand fauteuil. Vingt-quatre heures plus tôt le contraste eût charmé Waythorn...

Il se retourna et choisit un cigare avec un soin affecté.

— Haskett est-il venu? demanda-t-il en tournant le dos à sa femme.

— Oui, il est venu.

— Vous ne l'avez pas vu, naturellement?

Elle hésita un instant.

— J'ai envoyé la garde lui parler.

Ce fut tout ; il ne restait rien à lui demander. Il revint vers elle et alluma son cigare. Enfin, dans tous les cas, cette visite ne se renouvellerait pas avant huit jours. Il tâcherait de n'y pas penser. Elle leva les yeux vers lui toute souriante, et le teint un peu plus coloré que de coutume.

— Vous voulez votre café, mon ami ?

Il s'appuya contre la cheminée et l'observa pendant qu'elle tenait la cafetière. La lumière se jouait sur ses bracelets et donnait des reflets d'or à ses cheveux blonds. Qu'elle était souple et mince, et comme chacun de ses mouvements se fondait dans le mouvement suivant ! Tout en elle formait un harmonieux ensemble, et Waythorn, perdant déjà le souvenir de Haskett, n'éprouvait plus en la regardant que la joie de la possession. Oui, elles étaient à lui, ces mains blanches aux gestes gracieux, à lui l'auréole de ces cheveux, à lui ces yeux et ces lèvres...

Elle posa la cafetière, et prenant le flacon de cognac, elle remplit un verre à liqueur, qu'elle versa dans le café de son mari.

Waythorn poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle interloquée.

— Rien... seulement, je ne prends pas mon cognac dans mon café.

— Oh ! que je suis bête ! s'écria-t-elle.

Leurs yeux se rencontrèrent, et elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

III

Dix jours plus tard, M. Sellers, toujours retenu à la chambre par la goutte, pria Waythorn de passer chez lui en allant à ses affaires.

Le chef de l'association, assis au coin de la cheminée avec son pied bandé, salua son visiteur d'un air embarrassé.

— Mon cher, je suis désolé d'être obligé de vous demander un service gênant.

Waythorn se tut, et l'autre reprit, après un silence pendant lequel il cherchait visiblement à préparer ses phrases :

— Le fait est que, lorsque je suis tombé malade, j'avais entrepris une affaire assez compliquée pour... Gus Varick.

— Oui... et après ? dit Waythorn, en voulant le mettre à l'aise.

— Eh bien ! voici ce qui s'est passé. Varick

est venu me trouver la veille du jour où j'ai été pris par cette crise de goutte. Il devait avoir eu quelque bon « tuyau », car il avait précisément gagné environ cent mille dollars. Il vint me demander mon avis, et je lui conseillai de s'adresser à Vanderlyn.

— Ah! diable! s'écria Waythorn.

Il comprit en un clin d'œil ce qui s'était passé.

L'affaire était tentante, mais exigeait des négociations. Il écouta avec calme Sellers, qui lui expliquait la situation, et lorsque ce dernier eut terminé, il demanda :

— Vous croyez que je devrais voir Varick?

— Je ne pense pas que je puisse le voir encore moi-même. Le docteur est inflexible sur ce point, et cette affaire ne peut attendre. Il m'en coûte de vous demander ce service, mais au bureau vous êtes le seul à connaître la chose à fond.

Waythorn resta un instant silencieux. Il lui importait fort peu que Varick fît de bons placements, mais il fallait aussi penser à la réputation de la maison Sellers-Waythorn, et il trouvait difficile de refuser à son associé le service qu'il lui demandait.

— Très bien, répondit-il, je le verrai.

Dans l'après-midi de ce même jour, Varick, appelé par téléphone, vint au bureau. Waythorn,

l'attendant dans son cabinet, se demandait ce qu'en pensaient les jeunes clercs. Au moment de son mariage les journaux avaient appris au public tous les détails des précédentes mésaventures conjugales de Mrs Waythorn, et il se rendait compte des sourires qu'esquisseraient les visages des jeunes en introduisant Varick dans son cabinet.

Varick se comporta à merveille. Il paraissait à l'aise, sans pour cela manquer de dignité, et Waythorn avait conscience de faire lui-même moins bonne contenance. Varick n'ayant aucune habitude des affaires, l'entretien dura environ une heure, pendant laquelle Waythorn lui expliqua avec une précision scrupuleuse tous les détails de la transaction proposée.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, lui dit Varick en se levant. Le fait est que je ne suis guère habitué à manier de grosses sommes d'argent, et je ne veux pas me laisser dindonner.

Il sourit, et Waythorn fut obligé de reconnaître la bonhomie de ce sourire.

— Il me paraît assez singulier et agréable de pouvoir payer comptant ce que je dois, continua Varick. J'aurais vendu mon âme il y a quelques années pour avoir cette chance-là.

Cette allusion fit tressaillir Waythorn.

Il avait bien entendu raconter qu'une des causes principales du divorce des Varick avait été un manque d'argent, mais cependant il ne lui semblait pas que Varick eût prononcé ces paroles avec intention. Il lui paraissait plus naturel d'admettre que le simple désir d'éviter la question délicate l'avait conduit à une phrase ambiguë. Waythorn ne voulut pas se montrer en reste de politesse.

— Nous ferons de notre mieux pour vous aider, dit-il. Je vous crois engagé dans une excellente affaire.

— Oh! j'en suis convaincu. Et je vous remercie infiniment... — Varick s'arrêta embarrassé. — Je pense que la chose est réglée maintenant, mais si...

— S'il arrive quoi que ce soit avant la rentrée de Sellers à son bureau, je vous reverrai moi-même, répondit tranquillement Waythorn

Il n'était pas fâché, en fin de compte, de paraître le plus à l'aise des deux.

. . . .

La maladie de Lily suivait tranquillement son cours, et à mesure que le temps s'écoulait Waythorn s'habituait à l'idée de la visite hebdomadaire de Haskett. La seconde fois, il était resté dehors très tard, et à son retour il avait questionné sa femme sur cette visite. Elle ré-

pondit aussitôt que Haskett s'était borné à voir la garde en bas, le médecin ne permettant à personne de pénétrer dans la chambre de l'enfant avant la fin de la période d'ascension de la fièvre.

La semaine suivante, Waythorn se souvint le matin du jour fixé pour la visite paternelle, mais il n'y pensait plus en rentrant dîner.

L'enfant parvint quelques jours plus tard à la période de déclin ; la fièvre diminua sensiblement, et la petite malade fut considérée comme hors de danger et en pleine voie de convalescence. Dans la joie de cette résurrection Waythorn oublia totalement les visites de Haskett, et un après-midi, en rentrant chez lui, il se rendit directement à la bibliothèque sans remarquer dans l'antichambre un parapluie et un chapeau défraîchi.

Il trouva dans la bibliothèque, assis au bord d'une chaise, un petit homme tout à fait quelconque, avec une barbiche grise et rare. L'étranger aurait pu être un accordeur de piano ou quelque employé subalterne préposé à l'entretien de la maison. Il regarda Waythorn à travers ses lunettes d'or et dit doucement :

— Monsieur Waythorn, je pense? Je suis le père de Lily.

Waythorn rougit.

— Oh ! balbutia-t-il, fort gêné.

Il s'arrêta, ne voulant pas paraître mal élevé. Intérieurement, il cherchait à faire accorder le Haskett actuel avec l'image qu'il s'était figuré du premier mari de sa femme. Il se l'était représenté, d'après quelques mots d'Alice, comme un homme dur et violent.

— Je regrette de m'imposer ainsi, reprit Haskett, avec une politesse de petit boutiquier.

— Inutile de vous excuser, répondit Waythorn, se ressaisissant. Je suppose que la garde est prévenue.

— Je le pense ; je puis attendre, dit Haskett.

Il parlait sur un ton résigné, comme si la vie avait usé sa force de résistance.

Waythorn restait sur le seuil de la pièce, ôtant ses gants nerveusement.

— Je regrette qu'on vous ait fait attendre, répliqua-t-il. Je vais envoyer chercher la garde.

Et comme il ouvrait la porte, il ajouta avec un effort :

— Je suis content que nous puissions vous donner de bonnes nouvelles de Lily.

Il glissa sur le mot « nous » que Haskett ne parut pas remarquer.

— Merci, monsieur Waythorn. Cela a été, en effet, pour moi, une grande préoccupation.

— Enfin, ce cauchemar est passé maintenant,

et Lily sera bientôt en état d'aller vous voir.

Waythorn salua et sortit.

En entrant dans sa chambre il se jeta dans un fauteuil en soupirant lourdement. Cette sensibilité presque féminine qui lui était naturelle, et le faisait souffrir profondément des circonstances de la vie, lui était odieuse. Il savait bien en se mariant que les précédents maris de sa femme étaient de ce monde, il savait qu'avec les contacts si fréquents de l'existence moderne il avait cent chances contre une de rencontrer l'un ou l'autre, et cependant ce rapide tête-à-tête avec Haskett le bouleversait autant que si la loi n'avait pas aimablement aplani pour eux tous les embarras d'une rencontre.

Waythorn se leva tout d'un coup de son siège et se mit à arpenter la chambre. Il n'avait certainement pas autant souffert de ses deux rencontres avec Varick. C'était sans doute la présence de Haskett dans sa propre maison qui rendait la situation intolérable. Il s'arrêta, entendant des pas dans le corridor.

— Par ici, monsieur, s'il vous plaît, disait la garde. On conduisait Haskett là-haut! Tous les coins de sa maison lui étaient ouverts! Waythorn s'affaissa dans un autre fauteuil, regardant devant lui dans le vide. Sur sa table de toilette était une photographie d'Alice, faite

au moment où il avait commencé à la connaître. Elle s'appelait alors Alice Varick, et comme il voyait en elle une créature fine et exquise! Elle portait au cou les perles de Varick, ces perles que, sur les instances de Waythorn, elle lui avait rendues avant son mariage. Haskett lui avait-il donné des bijoux? et dans ce cas, qu'étaient-ils devenus? se demandait Waythorn. Il ne connaissait rien de la situation passée et présente de cet homme, mais d'après son apparence et sa manière de parler Waythorn pouvait reconstituer avec assez de précision les débuts du premier mariage d'Alice. Et il se rendit compte avec un tressaillement pénible qu'il y avait, à l'arrière-plan de son existence, une page de sa vie toute différente de celle où il l'avait rencontrée pour la première fois. Varick, quels qu'aient été ses torts, était un « monsieur » dans le sens convenu et traditionnel du terme, dans le sens qui, chose curieuse! paraissait à ce moment même avoir une importance capitale aux yeux de Waythorn. Lui et Varick avaient les mêmes habitudes sociales, parlaient le même langage, comprenaient les mêmes allusions. Mais l'autre!... Malgré lui, Waythorn avait remarqué que l'*autre* portait au cou une cravate toute faite, monté sur élastique. Pourquoi ce détail grotesque symboliserait-il l'individu?

Waythorn s'en voulait de cette remarque mesquine de sa part, mais ce détail de la cravate s'imposait à lui comme une clef qui lui ouvrait la porte sur le passé d'Alice. Il la voyait Mrs Haskett, assise dans le « front parlour » bourgeois, avec son meuble de peluche, son piano et un exemplaire de « Ben-Hur » sur la table du milieu. Il se la figurait partant pour le théâtre avec Haskett, ou peut-être même à un « church sociable » : elle, avec un grand chapeau à plumes, Haskett en redingote fripée, et au cou le nœud tout fait monté sur élastique. Au retour, il les voyait s'arrêter devant les magasins brillamment éclairés, ou s'attardant aux photographies des actrices en vogue de New-York. Le dimanche après-midi, Haskett devait emmener sa femme se promener, en poussant devant lui la voiture laquée de l'enfant, et Waythorn se représentait les gens avec lesquels ils devaient flâner et causer. Il se figurait Alice, toujours jolie dans sa robe adroitement confectionnée d'après un journal de modes de New-York, mais irritée contre son existence mesquine, regardant les autres femmes avec mépris, et se sentant faite pour une situation sociale toute différente.

Ce qui le frappait, surtout, c'était la manière dont elle s'y était prise pour dissimuler cette période de sa vie passée avec Haskett. Il lui

semblait que toute sa personne, tous ses mouvements, toutes ses allusions, toutes ses paroles fussent la négation voulue de cette phase de sa vie. Si elle avait nié avoir été la femme de Haskett elle n'eût guère été plus convaincue de mensonge que par la dissimulation systématique de cette partie de son existence.

Waythorn se leva, ne voulant pas s'arrêter à cette analyse cruelle. De quel droit se représentait-il Alice sous ce jour fantastique, et la jugeait-il ensuite d'après cette image?

Elle n'avait parlé que vaguement de son premier mariage; elle s'était bornée à dire, et avec des réticences, que son union avait été malheureuse, que Haskett avait fauché ses jeunes illusions... Il était regrettable pour la tranquillité d'esprit de Waythorn que l'apparence inoffensive de Haskett fût venue éclairer d'un jour imprévu la nature de ces illusions. Un homme aime mieux s'imaginer que sa femme a été martyrisée par son premier mari que de croire le contraire.

IV

— Monsieur Waythorn, je n'aime pas cette gouvernante française de Lily.

Haskett, humble et soumis, se tenait debout dans la bibliothèque, tournant et retournant entre ses mains son chapeau défraîchi.

Waythorn, surpris dans son fauteuil, un journal du soir sur les genoux, jeta un regard interloqué sur son visteur.

— Excusez-moi de vous avoir demandé, continua Haskett; c'est la dernière fois que je viens ici, et j'ai pensé que, si je pouvais vous dire deux mots, cela vaudrait mieux que d'écrire à l'avoué de Mrs Waythorn.

Waythorn se leva, mal à l'aise. Il n'aimait pas non plus la gouvernante française, mais là n'était pas la question.

— Je n'en suis pas aussi sûr, répondit-il sèchement; mais puisque vous me le demandez, j'exprimerai votre désir à ma femme.

Il hésita à employer le pronom possessif en s'adressant à Haskett. Ce dernier soupira.

— Je ne sais si cela servira à grand'chose; elle n'a pas paru s'en soucier quand je lui ai parlé.

Waythorn rougit :

— Quand l'avez-vous vue? demanda-t-il brusquement.

— Pas depuis le premier jour où je suis venu voir Lily, dès qu'elle est tombée malade. J'ai fait observer ce jour-là à Mrs Waythorn que la gouvernante me déplaisait.

Waythorn ne répondit pas. Il se rappela très clairement avoir demandé à sa femme, après la première visite de Haskett, si elle l'avait vu. Elle lui avait donc menti ce jour-là, mais elle avait, depuis, respecté ses volontés, et cet incident jetait une lumière nouvelle sur son caractère. Il était persuadé qu'elle n'aurait pas vu Haskett ce jour-là si elle eût soupçonné la répugnance de son mari pour cette entrevue; mais ce manque de perspicacité de sa part fut aussi désagréable à Waythorn que la découverte du mensonge.

— Je n'aime pas cette personne, répétait Haskett avec une douce insistance. Elle n'est pas franche, monsieur Waythorn, elle apprendra à l'enfant la dissimulation. J'ai déjà remarqué en Lily un changement fâcheux; elle cherche trop à être agréable à tout le monde, et elle ne dit plus toujours la vérité, elle qui était la plus droite au monde, monsieur Waythorn... — Il s'arrêta, la voix un peu étranglée. — Non pas que je veuille l'empêcher de recevoir une éducation soignée, ajouta-t-il.

Waythorn fut touché.

— Je regrette, monsieur Haskett, mais je ne vois franchement pas ce que je peux faire.

Haskett hésita. Puis il posa son chapeau sur la table, et s'avança devant la cheminée où se

tenait Waythorn. Il n'y avait rien d'agressif dans son attitude : c'était seulement un homme timide, résolu à prendre une décision nette dans une affaire d'importance.

— Vous pouvez faire une chose, monsieur Waythorn, dit-il. Vous pouvez rappeler à Mrs Waythorn que, par un décret du tribunal, j'ai voix au chapitre en ce qui concerne l'éducation de Lily.

Il s'arrêta et reprit :

— Je ne suis pas de ceux qui mettent toujours leurs droits en avant, monsieur Waythorn ; je le trouverais d'ailleurs déplacé de la part d'un homme qui n'a pas su les maintenir. Mais, en ce qui concerne l'enfant, c'est différent. Je n'ai jamais cédé sur ce point, et je ne céderai jamais.

. . . .

Cette scène avait fortement ébranlé Waythorn. Honteusement, et par des voies indirectes, il avait appris sur le passé de Haskett beaucoup de détails qu'il ignorait jusqu'alors ; et tout ce qu'il découvrait sur lui lui était favorable. Ce petit homme, pour être près de sa fille, avait vendu sa part dans une affaire des plus prospères à Utica et accepté un modeste emploi de commis dans une fabrique de New-York. Il habitait en meublé une rue pauvre de la ville

et ne voyait presque personne. Sa passion pour Lily était l'unique objet de sa vie. Waythorn eut l'impression que ses investigations sur Haskett ressemblaient fort à une inquisition ténébreuse faite à la faveur d'une lanterne sourde dans le passé de sa femme. Mais il voyait maintenant qu'il y restait des profondeurs que sa lanterne n'avait pas explorées. Il ne s'était jamais enquis des circonstances exactes du premier divorce d'Alice. En apparence tout avait été correct et honorable. C'était elle qui avait obtenu le divorce et la garde de l'enfant. Mais Waythorn savait fort bien toutes les restrictions que peut dissimuler un verdict de ce genre; et le simple fait que Haskett conservait un droit sur sa fille impliquait un compromis non avoué. Waythorn était un idéaliste. Il se refusait toujours à croire aux éventualités désagréables jusqu'au moment où il se trouvait en face d'elles, et il en déduisait alors une série de conséquences fantastiques. Les journées qui suivirent sa découverte furent hantées par d'effrayants fantômes, et il résolut, pour les chasser, d'évoquer tous ces spectres en présence de sa femme. Lorsqu'il lui fit part de la requête de Haskett, une flamme de colère éclaira le visage habituellement placide de Mrs Waythorn, mais elle se ressaisit aussitôt, et s'ex-

prima seulement avec un léger frémissement de mère outragée.

— Il n'agit vraiment pas en homme du monde, dit-elle.

Le mot irrita Waythorn.

— Cela n'a rien à y voir. C'est une question de droit.

Elle murmura :

— Ce n'est pas comme s'il pouvait jamais être d'aucune utilité à Lily.

Cette réponse froissa Waythorn plus profondément.

— La question est celle-ci : quelle autorité a-t-il sur elle? répéta-t-il.

Elle baissa les yeux, en se tortillant un peu sur sa chaise.

— Je veux bien le voir; je croyais que vous vous y opposiez, balbutia-t-elle.

En un clin d'œil il comprit qu'elle connaissait l'étendue des droits de Haskett; peut-être n'était-ce pas la première fois qu'elle y résistait.

— Que je m'y oppose ou non, cela n'importe en rien, répondit-il froidement. Si Haskett a voix au chapitre, il faut le consulter.

Elle éclata en sanglots, et il vit qu'elle s'attendait à être considérée par lui comme une victime.

. . . .

Haskett n'abusa pas de ses droits. Dans son for intérieur, Waythorn avait prévu qu'il ne le ferait pas. Mais la gouvernante fut renvoyée, et, de temps en temps, le petit homme demandait à voir Alicc. Après la première explosion d'indignation elle accepta la situation avec la facilité d'assimilation qui lui était habituelle. Waythorn avait une fois pris Haskett pour un accordeur de piano, et au bout d'un ou deux mois Mrs Waythorn parut, elle aussi, le considérer comme faisant partie du personnel de la maison. Waythorn ne pouvait s'empêcher de respecter cette ténacité paternelle. Au début il avait cherché à se persuader que Haskett « mijotait un coup », qu'il poursuivait un but déterminé en voulant s'assurer l'entrée de la maison. Mais au fond de son cœur Waythorn était bien convaincu de la sincérité de sentiments de Haskett, et il devinait même, en ce dernier, un mépris profond des avantages que ses relations avec les Waythorn pourraient lui offrir. Sa droiture d'intention rendait cet homme invulnérable, et son successeur dut l'accepter comme une charge attachée à la propriété.

. . . .

Sellers s'embarqua pour l'Europe pour se remettre de sa goutte, et l'affaire de Varick resta aux mains de Waythorn. Les négocia-

tions furent longues et compliquées, et nécessitèrent des entretiens fréquents entre les deux hommes; l'intérêt de l'association empêcha Waythorn de conseiller à son client de transférer l'affaire dans une autre maison. Varick fit bonne contenance jusqu'au bout. Pendant les moments de relâche la vulgarité de son naturel reparaissait, et Waythorn redoutait ses éclats de gaieté; mais dans les discussions d'affaires Varick montrait de l'intelligence, de la précision, et faisait preuve d'une déférence flatteuse pour le jugement de Waythorn. Leurs relations étant établies sur un tel pied d'affabilité, il aurait été absurde de la part des deux hommes de s'ignorer dans le monde. La première fois qu'ils se rencontrèrent dans un salon, Varick renoua avec Waythorn avec tant d'aisance que le coup d'œil reconnaissant de la maîtresse de maison obligea celui-ci d'y répondre avec la même bonne grâce. A partir de ce moment, ils se croisèrent fréquemment, et un soir, pendant un bal, Waythorn, errant dans un des salons éloignés, trouva Varick assis à côté d'Alice. Elle rougit un peu et balbutia quelques mots, mais Varick salua Waythorn sans se lever, et ce dernier continua sa promenade.

Au retour, dans la voiture, sa nervosité éclata.

— Je ne savais pas que vous parliez à Varick, dit-il.

Elle répondit, légèrement émue :

— C'est la première fois. Le hasard a voulu qu'il fût à côté de moi ; je ne savais que faire. C'est si gênant de se trouver partout ensemble, et il m'a dit que vous aviez été très aimable pour lui dans une question d'affaires.

— Ceci est différent, dit Waythorn.

Elle se tut un instant.

— Je ferai ce qui vous plaira, répondit-elle avec soumission. Je croyais seulement moins gênant de lui parler quand nous nous rencontrons.

Cette docilité commençait à exaspérer Waythorn. N'avait-elle donc aucune volonté ? Ne s'était-elle pas tracé une ligne de conduite envers ces deux hommes ? Elle avait accepté Haskett, accepterait-elle aussi Varick ? C'était « moins gênant », disait-elle, et son instinct la poussait à éviter ou à tourner les difficultés. D'un trait de lumière, Waythorn comprit comment cet instinct s'était développé en elle. Cette élasticité à tout accepter n'était que le résultat de trop de tensions diverses. Alice Haskett, Alice Varick, Alice Waythorn, elle avait été tour à tour ces trois personnes, et elle avait perdu sous chacun de ces noms un peu de

son caractère, un peu de sa personnalité, un peu de ce « moi » intime où se cache le dieu inconnu.

— Oui, vous avez raison, il vaut mieux parler à Varick, répondit Waythorn d'un ton las.

V

L'hiver s'avançait, et dans le monde on profitait de la cordialité de Waythorn à l'égard de Varick. Les maîtresses de maison leur étaient reconnaissantes d'aplanir ainsi une difficulté sociale, et l'on tint Mrs Waythorn pour un modèle de tact et de bon goût. Quelques esprits caustiques ne purent résister à la plaisanterie de jeter Varick dans les bras de son ancienne femme; d'autres déclarèrent que tous deux trouvaient du sel à ces nouvelles relations. Mais la conduite de Mrs Waythorn demeurait irréprochable; elle n'évitait ni ne recherchait Varick, et Waythorn lui-même fut obligé de reconnaître qu'elle avait découvert la solution du problème social le plus récent.

Il n'avait d'ailleurs guère songé à ce problème en l'épousant, et s'imaginait naïvement

qu'une femme peut, comme un homme, rompre avec son passé. Mais il constatait à présent qu'Alice était liée au sien par des nœuds qui ne se pouvaient défaire, et par les marques ineffaçables que lui avaient imprimées ses deux maris. Avec une ironie amère Waythorn se compara à un membre de syndicat. Il avait plusieurs parts sur la personnalité de sa femme, et ses prédécesseurs étaient ses associés dans l'affaire. Si la passion avait été un des facteurs de cette transaction il ne se serait pas senti aussi amoindri ; mais le fait qu'Alice changeait de mari comme on change de domestique donnait à sa situation un cachet de médiocrité humiliante. Il aurait pu lui pardonner des fautes, des folies ; il aurait admis qu'elle résistât à Haskett, qu'elle cédât à Varick, mais il ne comprenait pas sa passivité et son tact constant. Elle lui rappelait le jongleur qui jongle avec des lames : seulement, cette fois, les lames étaient émoussées, et elle savait qu'elles ne la blesseraient jamais.

Puis, peu à peu, l'habitude revêtit sa sensibilité d'une enveloppe protectrice : s'il achetait la paix de son ménage par la perte de ses illusions, il attachait chaque jour plus de prix à cette paix et sacrifiait ses illusions avec moins de regrets. Il avait petit à petit accepté sa situa-

tion et ne s'indignait plus de ses rapports forcés avec Haskett et Varick, se contentant, comme d'une faible vengeance, de tourner la chose en ridicule. Il en arrivait même à se demander s'il ne valait pas mieux posséder le tiers d'une femme qui a appris par expérience à rendre son mari heureux, qu'une femme entière, forcément moins experte en cet art.

Car il le considérait comme un art, fait, ainsi que tous les autres, de concessions, d'éliminations, d'embellissements, de lumières et d'ombres habilement ménagées. Sa femme était passée maîtresse en cet art, et il savait parfaitement à quelle école elle devait son talent.

Il cherchait même à remonter à la source de ses expériences, et à distinguer les diverses influences qui s'étaient combinées pour créer la joie de son foyer. Il comprenait que la nature commune de Haskett faisait apprécier à Alice la bonne éducation, tandis que le cynisme et les théories libérales de Varick sur le mariage lui avaient appris à aimer les vertus conjugales ; de sorte que Waythorn se sentait redevable à ses prédécesseurs des différents avantages qui rendaient sa vie facile, sinon romanesque.

A partir de ce moment il accepta tout, complètement et sans la moindre révolte. Il cessa de se satiriser lui-même, le temps calmant

l'ironie de la situation et la plaisanterie perdant sa saveur en même temps que son acuité. La vue du chapeau de Haskett, dans l'antichambre, ne le troublait même plus, et le chapeau s'y voyait fréquemment à présent, car il avait été jugé préférable que le père de Lily vînt rendre visite à sa fille au lieu de recevoir l'enfant chez lui. Waythorn, consulté à ce sujet, avait accepté l'arrangement, et fut même surpris de n'en être pas affecté. Haskett restait toujours d'une discrétion parfaite, et les quelques personnes qui le rencontraient dans l'escalier ignoraient même qui il était. Waythorn ne savait pas si Alice le voyait souvent, mais lui-même se trouvait rarement devant lui.

Pourtant, un après-midi, il apprit, en rentrant, que le père de Lily l'attendait, et il trouva dans la bibliothèque Haskett, comme toujours assis au bord d'une chaise. Waythorn lui était d'ailleurs reconnaissant de son attitude réservée.

— J'espère que vous m'excuserez, monsieur Waythorn, dit Haskett en se levant. Je voulais voir Mrs Waythorn à propos de Lily, et votre domestique m'a prié de l'attendre ici.

— C'est tout naturel, répondit Waythorn, se rappelant que la rupture d'un tuyau, le matin même, avait livré le salon aux ouvriers.

Il ouvrit son étui à cigares et le tendit à Haskett; ce dernier y prit un cigare, et ce simple fait parut resserrer davantage les relations des deux hommes.

La fin de cette journée de printemps ayant ramené un peu de fraîcheur, Waythorn invita Haskett à se rapprocher du feu. Il cherchait une excuse pour se retirer et le laisser seul; mais il était fatigué, il avait froid, et, après tout, le petit personnage insignifiant ne le gênait plus.

Tout en fumant, les deux hommes s'étaient laissé aller à une intimité presque inconsciente, quand la porte s'ouvrit brusquement, et Varick entra.

Waythorn se leva. C'était la première fois que Varick pénétrait dans sa maison, et l'étonnement de le voir, joint à l'inopportunité singulière de sa venue, fit renaître la sensibilité émoussée de Waythorn. Il regarda fixement son interlocuteur sans rien dire.

Varick paraissait trop préoccupé pour remarquer l'embarras du maître de la maison.

— Mon cher ami! s'écria-t-il d'un ton plein d'expansion, je vous fais toutes mes excuses de fondre sur vous de cette manière; mais il était trop tard pour vous joindre à votre bureau et j'ai pensé...

Il aperçut Haskett et s'arrêta en rougissant jusqu'à la racine de ses rares cheveux blonds. En un clin d'œil il eut repris son sang-froid et salua légèrement. Haskett rendit le salut, et Waythorn cherchait encore à retrouver l'usage de la parole, lorsqu'un valet de pied entra, portant la table à thé.

Cette diversion fut d'un heureux effet sur les nerfs de Waythorn .

— Pourquoi diable apportez-vous cela ici? demanda-t-il sèchement.

— Je prie monsieur de m'excuser, mais les plombiers travaillent encore dans le salon, et Mrs Waythorn a donné l'ordre de préparer le thé ici.

Le ton respectueux du domestique rappela Waythorn à la raison.

— Ah! très bien, dit-il.

Et le valet de pied se mit en devoir de déplier la table et d'y poser les accessoires indispensables du thé. Pendant le temps de ces préparatifs, les trois hommes restèrent debout, suivant machinalement des yeux les mouvements du domestique. Waythorn, pour rompre le silence, demanda à Varick :

— Puis-je vous offrir un cigare?

Waythorn chercha une allumette, mais n'en voyant pas, il alluma avec son propre cigare

celui du nouveau venu. Haskett, un peu en arrière, restait tranquillement à sa place, regardant de temps en temps le feu de son cigare, et s'approchant quelquefois de la cheminée pour y secouer ses cendres.

Enfin le valet de pied se retira et Varick commença, sans attendre davantage :

— Si je pouvais vous dire deux mots de cette affaire...

— Parfaitement, bégaya Waythorn... dans la salle à manger...

Mais au moment où il mettait la main sur le bouton de la porte, elle s'ouvrit de nouveau, livrant passage à Mrs Waythorn.

Alice s'avançait, fraîche et souriante dans son costume de ville, tandis que de son boa rejeté en arrière s'échappait un parfum subtil.

— Prendrons-nous le thé ici ? demanda-t-elle.

Puis elle aperçut Varick, et accentua son sourire, comme pour voiler par là son tressaillement de surprise.

— Tiens ! comment allez-vous ? dit-elle d'un ton dégagé.

Pendant qu'elle tendait la main à Varick, elle vit Haskett derrière lui. Son sourire se glaça un instant, pour reparaître bien vite, accompagné d'un regard oblique lancé à Waythorn.

— Comment allez-vous, monsieur Haskett ? dit-elle, en lui donnant une poignée de main sensiblement moins cordiale.

Les trois hommes, fort gênés, restèrent debout devant elle. Varick, toujours le plus maître de lui, finit par se lancer dans une phrase explicative.

— Nous... j'avais à voir Waythorn un instant au sujet d'une affaire, balbutia-t-il en rougissant.

Haskett s'avança, avec son air habituel de doux entêtement :

— Je suis désolé de vous importuner, mais vous m'aviez fixé vous-même le rendez-vous à cinq heures.

Et il indiquait avec résignation la pendule de la cheminée.

Alice dissipa la gêne générale avec son geste charmant d'aimable maîtresse de maison.

— Je suis navrée, dit-elle, je suis toujours en retard, — mais il faisait si beau dehors !

Elle ôta ses gants, gracieuse, et cherchant à se faire pardonner, répandant autour d'elle une atmosphère d'aise et de bien-être qui fit disparaître le ridicule de la situation.

— Mais avant de parler affaires, ajouta-t-elle gaiement, je suis sûre que vous avez tous besoin d'une tasse de thé.

Elle se laissa choir dans sa chaise basse près de la table à thé, et les deux visiteurs, attirés par son sourire, s'avancèrent pour prendre de ses mains les tasses qu'elle leur offrait.

Elle regarda Waythorn, qui s'approcha aussi, et prit la troisième tasse en riant.

ÉCHÉANCE

I

— La loi qui régira le mariage de l'avenir sera : « Ne sois pas infidèle envers toi-même. »

On entendit dans l'atelier un discret murmure d'approbation, et à travers la fumée des cigarettes Mrs Clément Westall put entrevoir son mari, descendant de son estrade improvisée, et entouré par un groupe de femmes qui l'accablaient de compliments. Les conférences très originales que faisait Westall sur « La nouvelle morale » avaient attiré autour de lui un curieux assemblage de ces gens mentalement inoccupés qui, selon sa propre expression, aiment à trouver leur nourriture intellectuelle toute préparée. Ces conférences avaient eu une origine toute fortuite. On savait les idées de Westall « avancées », mais ces idées n'étaient

pas destinées à la publicité. De l'avis de sa femme, il avait même poussé jusqu'à la pusillanimité sa crainte que ses idées personnelles ne nuisissent à sa situation ; et voilà que tout récemment il se manifestait chez lui une curieuse tendance à dogmatiser, à jeter le gant, à faire étalage de son code particulier à la face du monde. Comme on est sûr d'avoir un nombreux auditoire dès que l'on choisit pour sujet « Les relations des deux sexes », quelques amis enthousiastes lui avaient persuadé de divulguer des opinions qui n'avaient été encore discutées que dans les salons, en les résumant dans une série de conférences à l'atelier Van Sideren.

Le ménage Herbert Van Sideren n'avait, socialement parlant, sa raison d'être que par son atelier. La principale valeur des œuvres de Van Sideren, en effet, était de servir d'accessoires à une mise en scène qui distinguait les réceptions de sa femme des corvées mondaines du tout New-York élégant, et lui permettait d'offrir à ses amis du « whiskey-and-soda » au lieu de thé.

Mrs Van Sideren, pour sa part, était passée maître dans l'art de tirer parti de cette atmosphère toute spéciale que créent un mannequin et un chevalet. Si parfois l'illusion lui paraissait difficile à maintenir, et si elle perdait

courage au point de désirer qu'Herbert fût *réellement un artiste*, elle dominait vite cette faiblesse en appelant à la rescousse quelque nouveau talent, quelque secours étranger qui vînt renforcer l'impression « artistique » dont il fallait que son atelier fût imprégné. C'est en cherchant ce secours qu'elle avait mis le grappin sur Westall, à la grande surprise de sa femme.

Il était implicitement admis dans le cercle des Van Sideren que toutes les audaces artistiques étaient permises, aussi bien celles d'un moraliste qui proclamait le mariage immoral que celles du peintre dont les ciels eussent été verts et les prairies violettes. Le clan des Van Sideren était las du convenu dans l'art comme dans la conduite.

Julia Westall avait depuis longtemps des idées toutes personnelles sur l'immoralité du mariage, et pouvait, à juste titre, revendiquer son mari comme disciple. Dès le début de leur union elle lui en avait secrètement voulu de ne pas se rallier à sa nouvelle foi, et l'aurait volontiers accusé de lâcheté morale pour ne s'être pas fait aux convictions dont leur mariage devait être la preuve. C'était dans tout le feu de la propagande, alors que — sentiment bien féminin ! — elle voulait faire une loi de sa

désobéissance même. Aujourd'hui, sans savoir pourquoi, ses idées avaient changé; mais comme c'était une femme qui, avant de céder à ses impulsions, tenait à se les expliquer, elle se donna pour excuse qu'elle ne voulait pas que le vulgaire interprétât mal son *credo*. A ce point de vue, elle était forcée de reconnaître que la masse faisait partie de ce vulgaire, et qu'à un très petit nombre d'élus seulement elle pourrait confier la défense d'une doctrine aussi occulte. Et c'est juste à ce même moment que Westall, dévoilant des principes qu'il avait jadis tenus secrets, avait jugé à propos de rompre les barrières les plus fermées et de colporter lesdits principes à tous les coins de rue!

Ce fut sur Una Van Sideren que se concentra tout le ressentiment de Mrs Westall.

Pourquoi donc assisterait-elle à ces conférences? Ce n'était vraiment pas convenable pour une jeune fille. (Mrs Westall retombait ainsi, malgré elle, dans le vocabulaire conventionnel de son monde.) Oui, il était par trop choquant qu'une jeune fille entendît une semblable doctrine...

Bien qu'Una fumât des cigarettes et se risquât de temps à autre à siroter un cocktail, elle n'en gardait pas moins une auréole de radieuse innocence qui la faisait paraître plutôt

la victime que la complice des vulgarités de ses parents.

Au moment même où Julia se disait vaguement que la mère devrait être avertie, Una se glissa vers elle et, la fixant de ses grands yeux limpides, s'écria avec un enthousiasme non dissimulé :

— Oh ! mistress Westall, que c'est beau ! Vous y croyez, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle sur un ton d'une gravité angélique.

— Croire à quoi, ma chère enfant ?

Le regard de la jeune fille s'illumina :

— A une vie plus élevée, à l'affranchissement de l'individu, à la loi de fidélité envers soi-même ! s'écria-t-elle vivement.

Mrs Westall fut elle-même étonnée de se sentir rougir.

— Ma chère Una, dit-elle, vous ne comprenez pas le moins du monde de quoi il s'agit.

Miss Van Sideren la regarda fixement en rougissant à son tour :

— Ne comprenez-vous pas non plus ? murmura-t-elle.

Mrs Westall partit d'un éclat de rire :

— Pas toujours... ni complètement ! Mais donnez-moi donc un peu de thé.

Una la conduisit dans le coin où l'on servait les breuvages inoffensifs, et Julia, en

prenant la tasse de la main de la jeune fille, scruta plus attentivement son visage, moins jeune qu'elle ne l'avait cru. Sur ce teint frais et rose les lignes commençaient déjà à s'accentuer; Una devait bien avoir vingt-six ans. Pourquoi donc ne s'était-elle pas mariée? Elle apporterait du reste comme dot un assez joli stock d'idées!... Si c'était là le complément de trousseau de la jeune fille moderne... Mrs Westall se ressaisit en tressaillant. Elle crut avoir entendu parler un étranger qui aurait emprunté sa propre voix. Puis, s'apercevant tout à coup que l'atmosphère était étouffante et le thé d'Una trop sucré, elle posa sa tasse et chercha le regard de Westall, comme elle avait coutume de le faire dans ses moments d'indécision. Elle le croisa une seconde, et remarqua qu'il se dirigeait vers un point plus éloigné. En effet, il s'était fixé sur le coin de l'atelier où Una était allée s'asseoir, un de ces coins fleuris, prédisposant au flirt, et qui faisaient tout le succès des samedis de Mrs Van Sideren.

Westall ne tarda pas à suivre le chemin parcouru par son regard, et Julia le vit s'asseoir à côté de la jeune fille.

Una, penchée en avant, parlait avec animation; lui, rejeté en arrière, l'écoutait avec ce

sourire légèrement moqueur qui seul pouvait lui permettre de supporter la flatterie à haute dose sans paraître par trop fat. Julia eut un peu honte d'interpréter ainsi son sourire.

Comme ils rentraient tous deux à la brune, à travers les rues désertes par ce soir d'hiver, Westall serra tout à coup, gaiement, le bras de sa femme.

— Leur ai-je un peu ouvert les yeux? Leur ai-je bien dit ce que vous vouliez? demanda-t-il d'un ton enjoué.

Presque inconsciemment elle détacha son bras du sien.

— Ce que je voulais?...

— Comment! ce n'était donc pas là de tout temps votre désir? (Elle remarqua combien il avait l'air franchement surpris.) Je pensais que vous m'en vouliez de n'avoir pas déjà parlé plus ouvertement. Ne m'avez-vous pas fait parfois sentir que j'avais sacrifié mes principes à l'opportunité?

Elle réfléchit avant de répondre, puis demanda avec calme :

— Qu'est-ce qui vous a décidé à rompre ce silence?

Et elle sentit encore une légère surprise dans la voix de Westall.

— Mais, tout simplement le désir de vous

être agréable, répondit-il avec une franchise trop voulue.

— Alors, il ne faut pas continuer, dit-elle brusquement.

Il s'arrêta net et, malgré l'obscurité, Julia sentit que son regard cherchait à la pénétrer.

— Ne pas continuer?

— Hélez un *hansom*, je vous prie, je me sens lasse, dit-elle, brusquement dominée par la fatigue physique.

Aussitôt, plein de sollicitude, il sembla n'être occupé que d'elle. Il dit qu'en effet la minuscule salle avait été horriblement chaude, et puis cette diable de fumée de cigarette... il s'était bien aperçu une ou deux fois qu'elle était pâle; non, il fallait qu'elle s'abstînt désormais de ces samedis... Et elle, déjà, se sentait prête à céder, subissant une fois de plus l'influence si pénétrante de l'amour de son mari pour elle, cherchant en l'homme qu'il était un appui et un soutien à sa propre faiblesse, avec la pleine conscience de ce complet abandon. Ils montèrent dans un *hansom*, et Julia glissa sa main dans celle de son mari; quelques larmes lui vinrent aux yeux et elle les laissa couler. C'était tellement doux de pleurer sur des chagrins imaginaires!

Ce soir-là, après le dîner, elle fut surprise

qu'il reparlât de sa conférence. Comme tous les hommes, il détestait s'appesantir sur les questions ennuyeuses, et savait les éluder avec une habileté toute féminine; si donc il revenait sur ce sujet, c'est qu'il avait quelque raison spéciale de le faire.

— Vous ne semblez pas satisfaite de ce que j'ai dit cet après-midi. Ai-je mal exposé le sujet?

— Non, vous l'avez très bien exposé.

— Alors pourquoi me demander de cesser ces conférences?

Elle le regarda nerveusement, l'ignorance où elle était des intentions de son mari rendant plus profond encore le sentiment de sa propre faiblesse.

— Je n'aime pas beaucoup que ces choses soient discutées en public.

— Je ne saisis pas, s'écria-t-il.

Elle eut cette fois encore conscience que la surprise de Westall était réelle, et sa propre attitude ne lui en parut que plus gauche. Elle n'était plus bien sûre de se comprendre elle-même.

— Ne voulez-vous donc pas vous expliquer? dit-il avec une nuance d'impatience.

Le regard de Julia erra vaguement dans ce salon, témoin de leur intimité, de leurs confi-

dences, et où le moindre détail lui était familier. La lumière des lampes tamisée par les abat-jour, les tentures aux tons effacés, les pâles fleurs de printemps, éparses çà et là dans les verres de Venise et les coupes de vieux Sèvres, évoquaient en elle par contraste, et sans qu'elle pût s'en expliquer la raison, le souvenir de la pièce où elle avait passé tant de soirées au début de son premier mariage. Dans celle-ci c'était une débauche de meubles de palissandre et de fauteuils capitonnés. Au-dessus de la cheminée, un tableau représentant une paysanne romaine, et entre les portes qui ouvraient à deux battants sur le salon du fond, une statue d'esclave grecque. C'était une pièce dans laquelle Julia s'était toujours sentie de passage, comme un voyageur dans une gare de chemin de fer, et voici que subitement, dans ce cadre même qui répondait si bien à ses plus profondes affinités, dans ce cher salon pour lequel elle avait quitté l'autre, elle se sentit tout aussi dépaysée et étrangère. Les étoffes, les fleurs, les tons adoucis des vieilles porcelaines, semblaient ne représenter qu'un raffinement superficiel et absolument en dehors des choses réelles et profondes de la vie.

Tout à coup, elle entendit son mari répéter sa question.

— Je ne crois pas pouvoir expliquer, dit-elle, troublée.

Westall avança son fauteuil vers la cheminée de manière à faire face à Julia; et, à la lueur de la lampe, son fin visage semblait empreint de la même grâce factice que les bibelots qui l'entouraient.

— C'est donc que vous ne croyez plus à nos idées? dit-il.

— A nos idées?

— Les idées que je cherche à propager, les idées dont vous et moi sommes censés être les champions... (Il hésita un instant.) Les idées sur lesquelles a été fondé notre mariage, ajouta-t-il.

Le sang afflua au visage de Julia. Donc il y avait une raison; oui, elle en était sûre maintenant. Dans ces dix années de mariage, combien de fois avait-il songé aux idées sur lesquelles reposait leur union? Un homme creuse-t-il le soubassement de sa maison pour s'assurer que les fondations sont solides? Elles existent, ces fondations, bien entendu, et c'est sur elles qu'est construite la maison; mais on habite au-dessus et non dans le souterrain. C'était elle, à vrai dire, qui dans les débuts avait parfois insisté pour étudier la situation, récapitulant les raisons qui justifiaient sa propre conduite et pro-

clamant parfois son attachement à la religion d'indépendance personnelle; mais elle avait depuis longtemps cessé de sentir le besoin d'un point de vue aussi abstrait : elle avait accepté le fait de son mariage aussi franchement et aussi naturellement que si elle avait cru à la nécessité de cet acte traditionnel.

— Naturellement, j'ai toujours foi en nos idées, s'écria-t-elle.

— Alors, je vous le répète, je ne comprends plus. Notre opinion sur le mariage devait, selon vous, être hautement proclamée. Avez-vous changé d'avis à ce sujet?

Elle hésita :

— Cela dépend des circonstances... du public auquel on s'adresse. Dans le milieu des Van Sideren, peu importe que la doctrine soit vraie ou fausse; c'est la nouveauté qui attire.

— Et cependant c'est dans ce milieu-là que nous nous sommes rencontrés, vous et moi, et que nous avons appris l'un de l'autre la vérité.

— C'était tout différent.

— Dans quel sens?

— D'abord je n'étais pas une jeune fille. Il est tout à fait inconvenant que des jeunes personnes soient présentes à... ces moments-là, et entendent discuter de telles questions.

— Vous considériez pourtant comme une des

plus grandes injustices sociales que précisément ces questions-là ne fussent jamais discutées devant des jeunes filles; mais nous nous écartons du sujet, car je ne me souviens pas en avoir vu une seule dans mon auditoire, aujourd'hui...

— Excepté Una Van Sideren!

Il se retourna légèrement et repoussa un peu la lampe près de laquelle s'appuyait son coude.

— Oh! miss Van Sideren — naturellement.

— Pourquoi naturellement?

— La fille de la maison? Vous auriez voulu qu'on l'envoyât faire une promenade avec sa gouvernante?

— Si j'avais une fille, je n'autoriserais pas de semblables choses chez moi!

Westall caressa sa moustache en souriant un peu et se pencha en arrière.

— Je m'imagine, dit-il, que miss Van Sideren est parfaitement capable de se garder.

— Aucune jeune fille ne sait se garder, ou, lorsqu'elle le sait, il est trop tard...

— Et cependant vous lui refusez délibérément le meilleur moyen de savoir se défendre.

— Qu'appelez-vous le meilleur moyen de savoir se défendre?

— Quelques notions préliminaires sur la nature humaine dans ce qui a rapport aux liens du mariage.

Elle eut un geste d'impatience.

— Aimeriez-vous à épouser une jeune fille de ce genre?

— Oui, beaucoup, si elle me convenait sur d'autres points.

Julia reprit l'argument sous une autre face.

— Vous vous trompez étrangement en supposant que de telles conversations n'ont pas d'influence sur les jeunes filles. Una était dans un état d'exaltation absurde...

Elle s'arrêta, se demandant pourquoi elle avait parlé.

Westall rouvrit une revue qu'il avait mise de côté au début de leur discussion.

— Ce que vous me dites là est extrêmement flatteur pour mon talent oratoire, mais je crains que vous n'exagériez son effet. Je vous assure que miss Van Sideren n'a pas besoin que l'on pense pour elle. Je la crois très capable de penser toute seule.

— Vous me semblez connaître bien à fond sa mentalité, laissa imprudemment échapper sa femme.

Westall leva tranquillement les yeux :

— Je le voudrais bien, répondit-il; elle m'intéresse.

II

S'il y a une distinction morale à être incompris du vulgaire, cette distinction fut refusée à Julia Westall lorsqu'elle quitta son premier mari. Tout le monde se montra prêt à l'excuser et même à la défendre. Le monde dont elle faisait l'ornement fut d'avis que John Arment était « impossible », et les maîtresses de maison poussèrent un soupir de satisfaction à la pensée qu'elles ne seraient plus condamnées à l'inviter à dîner.

Le divorce n'avait été motivé par aucun scandale : aucune des parties n'avait accusé l'autre de griefs sérieux. De fait, les Arment avaient été forcés de porter leur cause dans un Etat qui reconnaissait la désertion comme un cas de divorce, et qui en interprétait les conditions d'une manière si large qu'aucune union ne résistait à l'examen. Même en se remariant, Mrs Arment ne semblait pas avoir porté la moindre atteinte à la morale traditionnelle. On savait qu'elle n'avait rencontré son second mari qu'après avoir été séparée du premier, et elle avait de

plus échangé un homme riche contre un homme pauvre.

Bien que Clément Westall fût en passe de faire son chemin comme avocat, sa fortune ne croissait pas aussi rapidement que sa réputation. Il était à prévoir que les Westall seraient toujours condamnés à une existence plutôt modeste et à prendre des fiacres pour dîner en ville. Quelle meilleure preuve aurait-on pu donner du parfait désintéressement de Mrs Arment ?

Le raisonnement par lequel ses amis justifiaient sa conduite était peut-être plus simple et moins complexe que le sien propre, mais toutes les explications aboutissaient à la même conclusion : John Arment était « impossible ». Et s'il était, au point de vue mondain, classé parmi les gens ennuyeux, combien plus profondément devait-il l'être pour elle !

Pour s'excuser de son mariage par une plaisanterie, elle avait dit un jour qu'au moins en l'épousant elle avait été débarrassée de son voisinage forcé dans les dîners...

Elle ne se rendait pas compte à ce moment-là du prix auquel elle payait cette immunité.

John Arment était « impossible », parce qu'autour de lui tout devait descendre à son niveau. Par un inconscient procédé d'élimina-

tion, il avait exclu du monde ce dont il ne sentait pas personnellement le besoin. Il était devenu pour ainsi dire une atmosphère dans laquelle ne survivaient que ses propres exigences. Ceci aurait pu impliquer un égoïsme voulu, mais il n'y avait rien de tel chez Arment, être aussi instinctif qu'un animal ou un enfant, et cette inconscience presque enfantine empêchait qu'on ne se fît toujours sur lui une opinion juste. N'était-il pas tout simplement retardé dans son développement intellectuel ? Il avait, en tout cas, cette finesse inattendue qui fait dire d'un homme un peu court que ce n'est pourtant pas un imbécile, et c'était précisément cette qualité qui portait le plus sur les nerfs de sa femme.

Même pour le naturaliste, il est ennuyeux de voir ses déductions troublées par quelque déviation de forme ou de fonction ; combien plus pour la femme dont l'opinion qu'elle a d'elle-même est si inévitablement liée au jugement qu'elle porte sur son mari !

La finesse d'Arment n'impliquait en effet aucune faculté intellectuelle latente, mais plutôt des virtualités de sentir, de souffrir même, d'une manière aveugle et rudimentaire, auxquelles Julia préférait ne pas songer.

Elle était absolument pénétrée des raisons qui lui faisaient abandonner son mari, et pas

un instant elle ne pensa que ces raisons pouvaient bien ne pas être aussi compréhensibles pour lui que pour elle. Et pourtant, lorsqu'elle réfléchissait au passé, elle revoyait toujours le regard, plein d'une perplexité qu'il eût été incapable d'exprimer, par lequel il avait acquiescé à ses justifications. Mais, il faut l'avouer, ces moments étaient rares. Son mariage avait été trop malheureux pour être examiné à un point de vue philosophique.

Et son infortune, bien que causée par un ensemble de raisons complexes, était aussi réelle que si les raisons en eussent été simples L'âme est plus facile à meurtrir que la chair, et Julia était blessée dans toutes les fibres de son être moral. La nullité écrasante de son mari l'anéantissait de plus en plus, obscurcissant son horizon, raréfiant son atmosphère; ses rêves, morts faute d'aliment, ressemblaient à un amas de corps en décomposition parmi lesquels on l'aurait emprisonnée! Elle se sentait victime d'un guet-apens vieux comme le monde, et dans lequel son corps et son âme seraient tombés pour être impitoyablement asservis. Si le mariage était réellement la rançon d'une dette contractée dans l'ignorance, et si cette rançon devait durer autant que la vie, alors le mariage était un crime contre la nature humaine.

Quant à elle, jamais elle ne participerait au maintien d'une erreur dont elle avait été la victime, cette erreur qui contraint un homme et une femme aux relations les plus intimes jusqu'à la fin de leur vie, bien qu'ils se sentent, l'un et l'autre, comprimés comme l'arbre croissant dans le cercle de fer qui soutenait l'arbrisseau.

C'était dans le premier élan de son indignation qu'elle avait rencontré Clément Westall. Elle s'était bien vite aperçue qu'elle l'intéressait et s'était débattue contre les conséquences de cette découverte, craignant de se laisser prendre de nouveau dans les lacs des relations convenues. Pour éviter ce danger, elle avait exposé ses opinions à Westall avec une précipitation presque indiscrète, et avait vu avec surprise qu'il les partageait. La franchise d'un prétendant qui, tout en faisant sa cour, avouait ne pas croire au mariage, était pour elle un attrait de plus. Quant à Westall, les pires audaces de Julia ne le surprenaient pas, tant il avait réfléchi à tout ce qu'elle sentait ; tous deux en étaient donc arrivés aux mêmes conclusions. En effet, comme disait Westall, la croissance n'étant pas égale pour tous, tel joug trop large pour l'un devient vite trop étroit pour l'autre. Le divorce n'a pas d'autre but que de réajuster les relations personnelles, et dès que l'on aura

reconnu que ces relations doivent forcément être transitoires, elles gagneront en dignité aussi bien qu'en harmonie. On n'aura plus besoin de recourir à ces ignobles connivences, à ces perpétuels sacrifices de sensibilité personnelle et de fierté morale sur lesquels on étaie les mariages boiteux. Chaque partenaire du contrat mettra son point d'honneur à être le plus parfait modèle de développement individuel, sous peine de perdre le respect et l'affection de l'autre. La nature inférieure, ne pouvant plus abaisser vers elle celle qui lui est supérieure, sera forcée de s'élever, à moins de rester isolée à son niveau inférieur. La seule condition nécessaire pour rendre un mariage harmonieux est donc de reconnaître franchement cette vérité, et d'exiger des parties contractantes le solennel engagement d'être fidèles à leur promesse, et de se séparer dès que l'accord le plus complet aura cessé d'exister. C'est un adultère d'un nouveau genre que d'être infidèle à soi-même.

Or Westall venait de rappeler à Julia que leur mariage avait été contracté sur cette base, la cérémonie en elle-même n'ayant été qu'une concession sans importance à des préjugés sociaux. Maintenant que le divorce existait, le mariage n'était plus une impasse, et l'engage-

ment que l'on prenait n'amoindrissait en aucune façon le respect de soi-même.

La nature de leur attachement plaçait Westall et Julia tellement au-dessus de semblables éventualités qu'il leur était facile d'en discuter librement. Ils avaient même à tel point le sentiment de leur parfaite sécurité que Julia avait pris l'habitude d'insister tendrement sur la promesse que lui avait faite Westall de réclamer son dégagement quand il cesserait de l'aimer. L'échange de ces vœux semblait les rendre, dans un sens, les champions de la nouvelle loi, les pionniers dans le pays encore inexploré de la liberté individuelle : ils sentaient qu'ils avaient en quelque sorte atteint la félicité sans avoir passé par le martyre.

A cet instant où elle se remémorait son passé, Julia voyait nettement que telle avait été son attitude théorique vis-à-vis du mariage. C'était inconsciemment, insidieusement, que ses dix ans de bonheur avec Westall avaient produit une autre conception de ces liens, et comme un retour au vieil instinct de possession et de dépendance passionnée qui, aujourd'hui, la faisait bondir à la seule pensée de changement.

Changement ? Renouvellement ? Etaient-ce bien les mots qu'ils avaient employés dans leur absurde jargon ? C'eût été bien plutôt destruction,

extermination qu'il eût fallu nommer le fait de rompre les myriades de liens qui relient un être à un autre. Un autre? Mais non! Lui et elle ne faisaient qu'un, dans ce sens mystique qui seul peut donner au mariage sa raison d'être. La nouvelle loi n'était pas faite pour eux, mais pour les êtres séparés, condamnés à une union dérisoire. L'évangile qu'elle s'était crue appelée à propager n'avait aucun rapport avec son propre cas...

Un peu honteuse de son exaltation croissante, inexplicable, elle fit appeler un médecin et lui demanda un calmant pour les nerfs.

Elle s'empressa de le prendre... mais il ne calma pas ses appréhensions. Elle ne savait pas au juste ce qu'elle redoutait, et cela rendait son anxiété de plus en plus envahissante.

Son mari n'avait plus fait allusion à ses conférences du dimanche. Moins nerveux et plus maître de lui que d'habitude, il se montrait particulièrement bon et attentif; mais ses égards avaient une nuance de timidité qui suscitait en Julia de nouvelles terreurs. Elle avait beau se dire que c'était sans doute à cause de la visite du médecin et de la potion calmante que son mari montrait tant de déférence pour ses moindres fantaisies, mais cette explication devenait une source de nouvelles appréhensions.

La semaine passa lentement, sans rien d'anormal. Le samedi, le courrier du matin apporta un mot de Mrs Van Sideren. La chère Julia serait-elle assez aimable pour prier M. Westall de venir le lendemain une demi-heure plus tôt, parce qu'il devait y avoir de la musique après sa « conférence »? Westall partait justement pour son étude au moment où sa femme venait de lire ce billet. Elle ouvrit la porte du salon et le rappela pour lui transmettre le message. Westall jeta un coup d'œil sur la lettre et la rendit à sa femme :

— Quel ennui! Il me faudra abréger mon jeu de paume. Enfin je suppose qu'il est impossible de faire autrement. Voulez-vous répondre que c'est entendu?

Julia hésita un instant, sa main se crispant sur le dossier de la chaise contre lequel elle s'appuyait.

— Vous avez l'intention de continuer ces conférences? demanda-t-elle.

— Moi? pourquoi pas? répondit-il.

Cette fois, il sembla à sa femme que sa surprise n'était pas tout à fait sincère, et cette constatation lui donna la force de parler.

— Vous aviez dit que vous les aviez commencées dans l'intention de m'être agréable...

— Eh bien?

— Je vous ai dit la semaine dernière qu'elles ne me plaisaient pas.

— La semaine dernière. Oh! (Il sembla faire un effort de mémoire.) J'ai cru que vous étiez nerveuse, alors; n'avez-vous pas, dès le lendemain, fait venir le médecin?

— Ce n'était pas le médecin dont j'avais besoin; c'était de votre assurance...

— Mon assurance?

Elle sentit tout à coup le sol lui manquer, et s'effondra dans le fauteuil, la gorge serrée. Les mots qu'elle voulait prononcer, les idées qu'elle cherchait à exprimer, lui échappaient comme des fétus de paille qu'un torrent eût entraînés.

— Clément, s'écria-t-elle, ne vous suffit-il pas de savoir que je déteste la chose?

Il fit un pas en arrière pour fermer la porte, puis il s'approcha d'elle et s'assit.

— Que détestez-vous donc tellement? demanda-t-il avec douceur.

Elle faisait un effort désespéré pour rallier les raisonnements qu'elle avait préparés.

— Je ne puis supporter de vous entendre parler comme si... comme si... notre mariage était de l'autre espèce, de la fausse espèce. Quand je vous ai entendu, l'autre jour, proclamer devant tous ces gens curieux et bavards

que les maris et les femmes ont le droit de se quitter quand ils sont las l'un de l'autre ou quand ils ont vu une autre personne leur plaisant...

Westall demeurait immobile, les yeux fixés sur une rosace du tapis.

— Alors vous avez changé d'opinion ? dit-il. Vous ne croyez plus que des maris et des femmes ont le droit de se séparer dans ces conditions ?

— Dans ces conditions ? balbutia-t-elle. Oui, je le crois encore ; mais comment pouvons-nous juger pour les autres ? Que pouvons-nous savoir des circonstances ?

Il l'interrompit :

— Notre *credo* n'a-t-il pas pour article fondamental que les circonstances pouvant résulter d'un tel mariage n'entraveront pas la complète affirmation de la liberté individuelle ? (Il s'arrêta un instant.) Je croyais que c'était cette raison qui vous avait fait quitter Arment, ajouta-t-il.

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux. Cela ne ressemblait guère à Westall de renforcer l'argument par une allusion personnelle...

— J'avais mes raisons, dit-elle simplement.

— Eh bien ! pourquoi vous refusez-vous aujourd'hui à reconnaître leur validité ?

— Je ne refuse pas... non... je dis seulement qu'on ne peut pas juger pour les autres.

Il fit un geste d'impatience.

— C'est un casse-tête. Vous voulez dire, je pense, que, la doctrine ayant servi vos vues, vous la répudiez maintenant.

— Soit ! s'écria-t-elle, en rougissant de nouveau, admettons que oui. Que vous importe ?

Westall se leva. Il était excessivement pâle et avait, vis-à-vis de sa femme, la réserve un peu gênée d'un étranger.

— Il m'importe à moi, dit-il à mi-voix, étant donné que je ne la répudie pas.

— Eh bien ?

— Et aussi parce que j'avais eu l'intention de l'invoquer...

Il s'arrêta un instant pour reprendre haleine, tandis qu'elle se taisait, presque assourdie par les battements de son cœur.

Il continua :

... Comme une complète justification du parti que je vais prendre.

Julia demeurait immobile :

— Quel est ce parti ? demanda-t-elle.

Il raffermit sa voix :

— J'ai l'entention de réclamer l'exécution de votre promesse.

A cet instant, un voile passa sur les yeux de

Julia, et autour d'elle les objets se confondirent; puis elle retrouva subitement une netteté de vision telle que tous les détails qui l'environnaient lui infligeaient chacun un genre de torture particulier, depuis le tic tac de la pendule et le rayon de soleil sur le mur, jusqu'au bras du fauteuil auquel elle se cramponnait.

— Ma promesse? bégaya-t-elle.

— Votre part dans la convention mutuelle que nous avons faite de nous rendre la liberté dès que l'un des deux la désirerait.

Elle redevint silencieuse. Lui, attendit un instant, changea nerveusement de position, puis ajouta avec un peu d'irritabilité :

— Je pense que vous reconnaissez avoir pris cet engagement?

Ces paroles lui portèrent le coup fatal. Elle releva fièrement la tête :

— Oui, je reconnais avoir pris cet engagement.

— Et vous ne comptez pas le répudier?

Une bûche tomba sur le devant du foyer : il la repoussa machinalement du pied.

— Non, répondit Julia lentement, je ne compte pas le répudier.

Il se fit un silence pendant lequel Westall resta près du feu, le coude sur le manteau de la cheminée. Sous sa main se trouvait une petite

coupe de jade qu'il lui avait donnée à un de leurs anniversaires de mariage. Elle se demanda vaguement s'il l'avait remarquée...

— Alors, vous avez l'intention de me quitter? dit-elle enfin.

Par un geste involontaire, il sembla vouloir se défendre contre une accusation aussi directe.

— Pour épouser quelqu'un d'autre? poursuivit-elle.

Et cette fois encore Westall protesta du regard et du geste. Julia se leva et alla se placer devant lui.

— Pourquoi craignez-vous de me le dire? Serait-ce Una Van Sideren?

Il garda le silence.

— Je vous souhaite bonne chance, dit-elle simplement.

III

Julia leva les yeux et se trouva seule. Elle ne se rappelait ni quand ni comment son mari avait quitté le salon, ni depuis combien de temps elle y était. Le feu couvait encore dans le foyer, mais le rayon de soleil avait disparu du

mur. La première pensée qu'elle put ressaisir fut qu'elle n'avait pas manqué à sa parole, qu'elle avait rempli leur engagement à la lettre. Elle ne s'était pas récriée, n'avait pas récriminé sur le passé et n'avait tenté ni de temporiser, ni de reculer le dénouement; elle avait courageusement marché au-devant de l'ennemi.

Mais maintenant qu'elle se trouvait seule, elle eût voulu en finir... Elle regardait autour d'elle, cherchant à réaliser le présent. Son identité semblait lui échapper comme dans une syncope physique. « Ceci est mon salon, — ceci est ma maison, » disait une voix en elle. Son salon? sa maison? Elle entendait presque les murs lui répondre ironiquement.

Elle se leva, lasse jusque dans la moelle des os. Le silence de la pièce l'impressionna. Elle se rappela alors comme un vague écho avoir longtemps auparavant entendu la grande porte se fermer. Son mari devait avoir quitté la maison, alors... Son « mari »? Elle ne savait plus comment exprimer sa pensée. Les phrases les plus simples étaient pleines d'amertume! Elle retomba exténuée sur sa chaise. La pendule sonna dix heures. Il n'était que dix heures! Tout à coup elle se souvint qu'elle n'avait pas commandé le dîner... ou bien dînaient-ils dehors ce soir-là?... Dîner? dîner dehors? La

vieille phraséologie la poursuivait donc? Il lui fallait pourtant penser à elle comme elle penserait à quelqu'un d'autre, à quelqu'un qui n'aurait plus aucun lien avec la routine familière du passé et dont il faudrait étudier peu à peu les besoins et les habitudes, tel un animal inconnu.

La pendule sonna de nouveau; il était onze heures cette fois. Julia se leva et se dirigea vers la porte pour aller dans sa chambre. « Sa » chambre? Une fois de plus ce mot lui parut une dérision. Elle ouvrit pourtant la porte, traversa l'antichambre et monta l'escalier. Elle remarqua en passant les cannes et les parapluies de Westall, puis une paire de ses gants oubliée sur la table. C'était bien toujours le même tapis qui couvrait les marches de l'escalier; c'était la même vieille gravure française dans son étroit cadre noir qui lui faisait face sur le palier.

L'obstination avec laquelle ces objets s'imposaient à elle devint intolérable. Au fond d'elle-même : un abîme béant; autour d'elle : la même apparence calme et familière. Elle sentit qu'il lui faudrait s'éloigner pour ressaisir ses pensées; mais une fois dans sa chambre, elle s'assit sur la chaise longue et se laissa envahir par une espèce de torpeur. Puis, graduellement,

sa vision s'éclaircit. Il s'était passé beaucoup de choses dans l'intervalle. Il y avait eu en Julia un vrai conflit d'émotions, d'arguments, d'idées s'entre-choquant, d'impulsions violentes qui s'émoussaient d'elles-mêmes. Elle avait bien essayé de rallier, d'organiser ses forces désordonnées; — qu'elle pût seulement dompter ses révoltes intérieures et elle entreverrait sans doute la délivrance! Sa vie ne pouvait être ainsi brisée pour un caprice, une lubie; la loi elle-même serait pour elle, la défendrait. La loi? Mais quel droit y avait-elle? N'était-elle pas fatalement prisonnière d'une loi dont elle avait été le propre auteur? Ne devenait-elle pas aujourd'hui la victime prédestinée du code qu'elle avait inventé? Mais non, tout ceci n'était qu'une fantasmagorie grotesque, intolérable, une folle erreur dont elle ne pouvait être rendue responsable! La loi qu'elle avait méprisée existait toujours et pouvait encore être invoquée... Invoquée? Dans quel dessein? Pouvait-elle lui demander d'enchaîner Westall à elle? N'avait-il pas été permis à Julia de se rendre libre quand elle avait réclamé sa liberté?... Montrerait-elle moins de magnanimité qu'elle n'en avait exigé? Ce mot de magnanimité la cingla de son ironie. On ne prend pas une attitude quand on lutte pour la vie... Et Julia prévoyait déjà que pour

garder son mari elle consentirait aux pires compromis, cédant sur tout pour conserver son bonheur passé. Ah! mais c'était plus difficile qu'elle ne le pensait! La loi ne pouvait plus lui servir. Sa propre apostasie deviendrait inutile! Julia était la victime des théories qu'elle reniait. Elle se sentait déjà prise dans l'engrenage d'une machine gigantesque qu'elle aurait fabriquée elle-même...

L'après-midi elle sortit et marcha vite, sans but, redoutant de rencontrer des visages connus. La journée était radieuse, le ciel bleu d'acier : c'était une de ces journées américaines toutes vibrantes de lumière, par lesquelles on aime à se sentir vivre. Mais les rues lui parurent vides, affreuses; et sous ce ciel éclatant tout lui sembla prendre des proportions exagérées. Elle héla un *hansom* qui passait devant elle et donna au cocher l'adresse de Mrs Van Sideren. Elle ne s'expliquait pas bien ce qui lui avait inspiré cet acte, mais elle se sentait tout à coup décidée à parler, à avertir la jeune fille. Il était trop tard pour se sauver elle-même, mais il était encore temps de parler à Una.

Le *hansom* roula vers la Cinquième Avenue, tandis qu'assise, les yeux fixes, elle cherchait à éviter les regards des gens qu'elle connaissait. Arrivée chez les Van Sideren, elle sauta de la

voiture et sonna; la clarté s'était faite dans son cerveau à mesure qu'elle agissait, et elle se sentait maintenant calme et maîtresse d'elle-même; elle savait exactement ce qu'elle allait dire!

Ces dames étaient sorties toutes deux... la *parlour-maid* étendit la main pour recevoir la carte de Julia. Mais elle balbutia quelques mots vagues, tourna le dos à la porte et s'attarda un instant sur le trottoir. Puis elle se rappela qu'elle n'avait pas payé le cocher et, tirant un dollar de son porte-monnaie, elle le lui tendit. Le cocher porta la main à son chapeau et repartit, la laissant seule dans la rue déserte. Elle erra vers l'ouest, vers des rues peu fréquentées où elle n'aurait aucune chance de rencontrer des gens de connaissance, sans aucun but et n'en voulant pas avoir. Un moment, elle se trouva perdue dans la foule qui, l'après-midi, se presse dans Broadway; elle passa vite devant les boutiques, les étalages voyants, les affiches de théâtre, ne regardant même pas les physionomies banales des gens qui la croisaient.

Elle se rappela soudain qu'elle n'avait pas déjeuné. Dans une rue aux maisons délabrées, elle vit sur une fenêtre de sous-sol l'enseigne : « Restaurant de Dames » et à l'étalage une tarte à côté d'un plat de *dough-nuts* desséchés.

Elle entra dans la salle, où une jeune fille à la bouche insignifiante et aux yeux hardis se hâta de lui débarrasser une table près de la fenêtre.

Cette table était recouverte d'une nappe rouge et blanche, sur laquelle on avait placé, près de la salière remplie de sel grisâtre, un verre grossier d'où sortait une branche de céleri.

Julia se commanda du thé et l'attendit longtemps. Elle était heureuse de se sentir loin du brouhaha des rues, dans cette salle vide. Seules, deux ou trois jeunes filles aux visages pâles et impertinents flânaient dans le fond et bavardaient à voix basse, tout en lui jetant parfois un coup d'œil. Enfin on lui servit le thé dans une théière de métal désargenté. Elle s'en versa une tasse qu'elle but hâtivement. Le thé était noir et amer, mais il agit sur elle comme un réconfortant; et bientôt Julia s'exalta jusqu'à en avoir le vertige. Mais ce ne fut que pour retomber ensuite dans l'abattement le plus complet.

Elle but une seconde tasse de thé, plus noir et plus amer encore, et de nouveau la lucidité lui revint; elle se sentit aussi énergique, aussi décidée que sur le seuil de la maison Van Sideren; mais elle n'avait aucune envie d'y

retourner, voyant bien l'inutilité d'une telle tentative et l'humiliation à laquelle elle s'exposait...

Et maintenant elle ne savait plus à quoi se résoudre. La courte journée d'hiver touchait à sa fin... elle ne pouvait, sans attirer l'attention, s'attarder davantage dans le restaurant.

Elle paya donc son thé et sortit. Les réverbères étaient déjà allumés, et çà et là, du soubassement d'une boutique, jaillissait une lueur oblongue qui se reflétait sur le pavé. Ainsi vue à la nuit, la rue avait un aspect sinistre, et Julia se hâta de revenir vers la Cinquième Avenue. Elle n'était pas habituée à être dehors seule à cette heure-là.

Au coin de la Cinquième Avenue, elle s'arrêta pour regarder passer les voitures. A la fin, un sergent de ville l'aperçut et lui fit signe qu'il la ferait traverser. Elle n'avait pas eu l'intention de traverser, mais elle obéit automatiquement et se trouva tout à coup au coin opposé. Là, elle s'arrêta encore un instant; mais, s'imaginant que le sergent de ville la regardait, elle se décida à tourner dans la rue la plus proche... et elle marcha ensuite longtemps et sans but...

La nuit était tombée et elle apercevait parfois à travers les vitres des voitures qui passaient

un coin de gilet blanc qui se détachait dans l'obscurité, ou le reflet d'une sortie de bal pailletée.

Tout à coup elle se trouva dans une rue connue et s'arrêta brusquement, ayant tourné le coin sans remarquer où cela la menait. A quelques mètres devant elle, se trouvait la maison dans laquelle elle avait vécu autrefois... la maison de son premier mari. Les volets en étaient fermés, et une faible lueur seulement indiquait les vitres de l'imposte au-dessus de la porte. Et tandis qu'elle était là debout, immobile, elle entendit un pas et vit passer à côté d'elle un homme qui se dirigeait vers la maison. Il avançait lentement, avec la démarche alourdie d'un homme entre deux âges, la tête un peu enfoncée entre les épaules, le pli rouge de sa nuque bien marqué au-dessus du col de fourrure de son pardessus. Il traversa la rue, monta les marches, tira de sa poche un passe-partout et entra...

La rue était déserte; Julia s'attarda un instant au coin, les yeux fixés sur la façade de la maison. Une faiblesse physique l'envahissait de nouveau, mais la vigueur factice que lui avaient donnée ses deux tasses de thé rendait encore ses idées d'une lucidité extraordinaire. Tout à coup, elle entendit un bruit de pas qui se rapprochait,

et aussitôt elle traversa la rue et monta les marches de la maison. Le mouvement impulsif qui l'avait menée ici se prolongea jusque dans le geste par lequel elle pressa le bouton électrique, — puis elle se sentit subitement faible et tremblante, et saisit la balustrade pour se soutenir. La porte s'ouvrit et un jeune valet de pied avec une figure fraîche et inexpérimentée se présenta. Julia vit aussitôt qu'il la laisserait entrer.

— J'ai vu passer M. Arment tout à l'heure, dit-elle. Voulez-vous lui demander de me recevoir un instant?

Le valet de pied hésita.

— Je crois que M. Arment est monté s'habiller pour le dîner, madame.

Julia s'avança dans le vestibule.

— Je suis sûre qu'il me recevra... Je ne le retiendrai pas longtemps.

Elle parlait avec calme, en prenant ce ton auquel un domestique stylé ne se méprend pas. Le valet de pied avait déjà la main sur la porte du salon.

— Je le lui dirai, madame. Qui aurai-je l'honneur d'annoncer?

Julia trembla. Elle n'y avait pas pensé.

— Dites simplement : « une dame », répondit-elle.

Le valet de pied hésita de nouveau et elle se crut perdue; mais au même instant la porte du salon s'ouvrit et John Arment parut. Il se retira brusquement en la voyant, sa figure colorée devenue toute pâle d'émotion; puis le sang lui remonta au visage, faisant enfler les veines de ses tempes et rougissant les lobes de ses oreilles épaisses.

Il y avait longtemps que Julia ne l'avait pas vu et elle fut frappée de son changement. Devenu encore plus vulgaire, il était complètement envahi par la graisse. Mais elle ne s'en aperçut que petit à petit, car son unique préoccupation était, maintenant qu'elle le tenait en face d'elle, de ne pas le laisser échapper avant qu'il ne l'eût entendue. Toutes les facultés de son être semblaient concentrées sur cette unique idée.

— Il faut que je vous parle, dit-elle, en s'avançant vers lui, tandis qu'il reculait.

Arment hésita, rouge et balbutiant. Julia jeta un coup d'œil sur le domestique et son regard agit sur Arment comme un avertissement. L'horreur instinctive d'une scène domina chez lui tout autre sentiment, et il dit avec lenteur :

— Voulez-vous venir par ici?

Il la suivit dans le salon et ferma la porte. Julia, en avançant, se rendit vaguement compte

que la pièce n'avait pas été changée. Le temps n'avait rien diminué de l'horreur qu'elle lui avait inspirée. La « contadina » souriait toujours sur la cheminée, et l'esclave grecque obstruait le seuil du salon du fond. Tout était vivant de souvenirs : elle les retrouvait dans chaque pli des rideaux de satin jaune, dans chaque coin du mobilier de palissandre. Mais tandis que quelque obscur intermédiaire lui transmettait ces impressions, tous les efforts de sa volonté se concentraient dans le seul acte de dominer Arment. La crainte qu'il ne refusât de l'écouter montait comme une fièvre à son cerveau. Elle sentait son but même lui échapper; et dans son désir aveugle, intense, les mots et les arguments se heurtaient confusément.

Un instant, la parole lui manqua, et elle s'imagina être rebutée avant de pouvoir parler; mais comme elle cherchait ses mots, Arment lui poussa une chaise et dit tranquillement :

— Vous n'êtes pas bien?

Le son de sa voix rendit à Julia un peu d'aplomb. Cette voix n'était ni douce, ni sévère : c'était la voix d'un homme qui suspendait son jugement, en attendant des explications ultérieures. Elle s'appuya contre le dossier de la chaise et soupira profondément.

— Faut-il envoyer chercher un remède? con-

tinua-t-il, avec une politesse froide et embarrassée.

Julia leva la main pour l'implorer :

— Non... non... merci. Je vais très bien.

Il s'arrêta à mi-chemin de la sonnette et se retourna vers elle.

— Alors ?

Elle reprit :

— Il y a une chose qu'il faut que je vous dise.

Arment continua à la scruter.

— J'aurais pensé, répondit-il, que toute communication de vous à moi aurait pu être faite par nos hommes d'affaires.

— Nos hommes d'affaires ! (Elle rit nerveusement.) Je ne pense pas qu'ils puissent être pour moi d'aucun secours.

La figure d'Arment prit l'expression de quelqu'un qui est décidé à ne pas se laisser attendrir.

— S'il est question de secours, bien entendu...

Elle se rappela avoir vu cette même expression sur son visage quand quelque miséreux venait frapper à sa porte avec un livre de quête. S'imaginait-il par hasard qu'elle venait mendier un peu de sympathie comme on vient mendier une aumône ? Cette pensée la fit encore sou-

rire. Elle vit le regard d'Arment devenir de plus en plus perplexe. Toutes les transformations qui se faisaient sur son visage étaient lentes, et elle se rappela subitement comme cela l'avait divertie autrefois de changer d'un mot cette pénible mise en scène. Elle se rendit compte pour la première fois qu'elle avait été cruelle.

— Oui, il s'agit de secourir, dit-elle sur un ton plus doux, et vous pouvez le faire en m'écoutant... J'ai une chose à vous dire...

Arment ne cédait pas encore.

— Ne serait-il pas plus facile d'écrire? suggéra-t-il.

Elle secoua la tête :

— Il n'y a pas le temps d'écrire... et ce ne sera pas long.

Elle leva la tête et leurs yeux se rencontrèrent.

— Mon mari m'a quittée, dit-elle.

— Westall? balbutia-t-il en rougissant encore.

— Oui... Ce matin... exactement comme je vous ai laissé, parce qu'il était fatigué de moi.

Ces mots, prononcés à voix basse, semblèrent porter jusqu'au fond de la pièce. Arment regarda du côté de l'antichambre, puis son regard embarrassé se fixa de nouveau sur Julia.

— J'en suis très fâché, dit-il gauchement.

— Merci, murmura-t-elle.

— Mais je ne saisis pas...

— Non... mais vous saisirez... dans un instant. Ne voulez-vous pas m'écouter? Je vous en prie!

Instinctivement elle avait changé de position, se plaçant entre la porte et lui.

— Cela s'est passé ce matin, continua-t-elle, s'exprimant en phrases courtes, haletantes. Je ne soupçonnais rien... Je croyais que nous étions... parfaitement heureux... Tout à coup, il m'a dit qu'il était fatigué de moi... il me préfère une jeune fille... Il est allé la rejoindre...

Comme elle parlait, une angoisse latente l'envahit, la dominant à l'exclusion de toute autre émotion. Ses yeux brûlaient, sa gorge se gonflait et deux larmes douloureuses coulèrent sur ses joues.

La contrainte d'Arment augmentait visiblement.

— C'est... c'est très malheureux, dit-il. Mais il me semble que la loi...

— La loi? répondit-elle ironiquement. Quand il demande sa liberté?

— Vous n'êtes pas forcée de la lui rendre, répondit Arment.

— Vous non plus, vous n'étiez pas forcé de

me rendre la mienne, et pourtant vous l'avez fait.

Il eut un geste de protestation.

— Vous avez vu que la loi ne pouvait vous servir, n'est-ce pas? continua-t-elle. C'est ce que moi je vois aussi maintenant. La loi représente des droits matériels : son effet ne s'étend pas au delà. Si nous ne reconnaissons pas une loi intérieure... si nous ne reconnaissons pas les obligations que crée l'amour... — et le fait d'être aimé tout autant que d'aimer — nous entassons fatalement des ruines autour de nous... N'est-ce pas?

Elle releva la tête avec le regard plaintif d'un enfant égaré.

— C'est ce que je vois aujourd'hui... ce que je voulais vous dire. Il me quitte parce qu'il est fatigué de *moi*... mais *moi*, je n'étais pas fatiguée de lui; et je ne comprends pas pourquoi il l'est. C'est ce qu'il y a de plus affreux... ne pas comprendre. Je n'en avais pas saisi l'horreur. Mais j'y ai pensé toute la journée, et il m'est revenu à la mémoire des choses que je n'avais pas remarquées... quand vous et moi...

Elle se rapprocha de lui et le fixa avec ce regard qui cherche à pénétrer plus profondément que les paroles :

— Je vois maintenant que *vous* non plus, vous n'avez pas compris... n'est-ce pas?

De leur regard jaillit tout à coup la lumière; le voile qui les séparait sembla se lever; les lèvres d'Arment tremblèrent.

— Non, dit-il, je n'ai pas compris.

Elle poussa presque un cri de triomphe :

— Je le savais, je le savais bien! Vous étiez étonné... vous avez essayé de me le dire... mais aucun mot n'est venu... vous avez vu votre vie brisée... tout ce qui vous entourait en ruines... et vous ne pouviez ni parler, ni bouger!

Elle se laissa tomber sur la chaise contre laquelle elle s'était appuyée.

— Maintenant, je sais... oui, je sais, répétait-elle.

— Je suis désolé pour vous, entendit-elle balbutier à Arment.

Elle lui jeta un coup d'œil triste.

— Je ne suis pas venue pour cela. Je ne vous demande pas d'être désolé. Je suis venue vous demander de me pardonner... de n'avoir pas compris que *vous* ne me compreniez pas... C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Elle se leva avec le vague sentiment que c'était fini et elle tendit la main vers la porte.

Arment restait là, immobile. Elle se retourna vers lui, s'efforçant à sourire.

— Vous me pardonnez? dit-elle.

— Il n'y a rien à pardonner...

— Alors vous me donnerez une poignée de main avant que je ne vous quitte?

La main qu'Arment mit dans la sienne était une main inerte, sans volonté.

— Au revoir! dit-elle. Je comprends maintenant.

Elle passa dans le vestibule. Arment fit un pas en avant; mais, juste au même moment, le valet de pied, qui connaissait son service, s'avança. Julia entendit Arment qui se retirait.

Le valet de pied ouvrit la porte toute grande, et elle se trouva dehors dans la nuit...

LENDEMAIN

I

Au départ de Bologne, leur compartiment était complet; mais à la première station après Milan leur dernier compagnon les quitta; — c'était un voyageur modeste et courtois, qui avait tiré un déjeuner frugal d'un sac en tapisserie, et les avait salués en se levant du coussin jonché de miettes.

L'œil de Lydia suivit avec regret son paletot luisant jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la foule des cochers de fiacre qui se tenaient aux abords de la gare; puis elle regarda Gannett et saisit le même regret dans ses yeux. Tous les deux, ils étaient fâchés d'être seuls.

— *Partenza!* criait l'employé.

Le train vibrait sous la secousse des portières fermées brusquement ; un garçon de buffet

courut le long du quai avec un plateau de sandwichs desséchés; un porteur en retard jeta dans une voiture de troisième classe un paquet de châles et de cartons; l'employé répéta un *Partenza!* très bref, d'où l'on pouvait conclure que le premier appel avait été purement de parade, — et le train roula hors de la gare.

La direction de la voie avait changé : un rayon de soleil, par-dessus les poussiéreux coussins de velours rouge, atteignit le coin de Lydia. Gannett n'y prit point garde. Il s'était replongé dans sa *Revue de Paris*, et Lydia dut se lever pour baisser le store. Sur le vaste horizon de leur existence inoccupée, de tels incidents se dessinaient nettement.

Après avoir baissé le store, Lydia se rassit, laissant toute la longueur du compartiment entre elle et Gannett. A la fin, il s'aperçut qu'elle n'était plus en face de lui et leva la tête.

— J'ai fui le soleil, expliqua-t-elle.

Il la regarda curieusement : à travers le store, le soleil frappait encore son visage.

— Très bien, dit-il tranquillement.

Et, tirant de sa poche un étui à cigarettes, il reprit :

— Vous permettez?...

Ce fut pour elle un repos, un relâche à la tension de son esprit, cette idée qu'après tout,

il pouvait fumer!... Mais ce relâche ne fut que d'un moment. Elle n'avait pas grande expérience des fumeurs, — son mari ayant réprouvé l'usage du tabac, — mais elle croyait savoir que dans certains cas les hommes fumaient pour s'étourdir...

Gannett, après une ou deux bouffées, reprit sa lecture.

C'était bien ce qu'elle avait prévu : il craignait de parler tout autant qu'elle. C'était une des misères de leur situation qu'ils ne fussent jamais assez occupés pour que cela nécessitât ou même excusât l'ajournement des discussions pénibles. S'ils évitaient un sujet, c'était évidemment parce que le sujet était désagréable. Ils avaient des loisirs illimités, et toute une accumulation d'énergie mentale à consacrer à la première question qui se présentait; pour eux, tout ce qui était nouveau faisait prime. Lydia avait parfois comme des pressentiments qu'ils en arriveraient à une période de disette où il ne resterait plus rien de quoi parler, et elle s'était plus d'une fois surprise à distiller goutte à goutte ce que, dans la prodigalité de leurs premières confidences, elle aurait débité d'une haleine. Leur silence pouvait donc s'expliquer par le fait qu'ils n'avaient rien à se dire; mais un autre désavantage de leur position, c'était

les occasions multiples qui s'offraient à eux de classer les moindres nuances. Lydia avait appris à distinguer entre les silences réels et les silences factices; et à cet instant, sous celui de Gannett, elle découvrait un bourdonnement de paroles auquel ses propres pensées répondaient non moins impétueusement.

Pouvait-il en être autrement, avec cette chose entre eux?... Lydia leva les yeux vers le filet au-dessus d'elle : oui, *la chose* était là, dans son sac de voyage, symboliquement suspendue sur leurs deux têtes. Il y pensait, à ce moment, tout comme elle; ils y avaient pensé, à l'unisson, depuis qu'ils étaient montés dans le train. Tant que le compartiment avait contenu d'autres voyageurs, ceux-ci avaient mis entre elle et lui comme un écran; maintenant qu'ils étaient seuls, Lydia savait exactement ce qui se passait dans l'esprit de Gannett; elle l'entendait se demander ce qu'il devait lui dire...

C'était le matin même à Bologne, lorsqu'ils se préparaient à quitter l'hôtel, que *la chose* était parvenue à Lydia sous l'aspect innocent d'une enveloppe banale, avec le reste de leur courrier. En décachetant la lettre, elle avait continué à rire avec Gannett de quelque ineptie

du guide local : — ils en étaient réduits, depuis quelque temps, à tirer le meilleur parti possible des incidents humoristiques du voyage. — Même lorsqu'elle eut déplié la feuille, elle s'imagina que c'était un papier d'affaires insignifiant qu'on lui envoyait à signer; ses yeux parcoururent distraitement les « attendu » tourbillonnants du préambule, jusqu'à ce mot qui l'arrêta : « divorce ». Oui, il était bien là, ce mot, dressant une barrière infranchissable entre le nom de son mari et le sien.

Elle y avait été préparée, bien entendu, comme les gens bien portants sont préparés à la mort : ils savent qu'elle doit venir, sans s'attendre le moins du monde à ce qu'elle vienne. Elle avait su dès le début que Tillotson comptait demander le divorce contre elle; mais que lui importait? Rien ne lui importait, dans ces premiers jours de suprême délivrance, hormis le fait qu'elle était libre; et pas tant — elle commençait à s'en apercevoir — le fait d'être ainsi délivrée de Tillotson que celui d'appartenir maintenant à Gannett. Cette découverte l'avait choquée dans l'estime qu'elle avait d'elle-même. Elle aurait mieux aimé croire que Tillotson incarnait à lui seul toutes les raisons qu'elle avait eues de le quitter; et ces raisons lui avaient paru assez puissantes pour

n'avoir pas besoin de renfort. Et pourtant elle ne l'avait quitté qu'après avoir rencontré Gannett. C'était son amour pour Gannett qui avait fait de la vie avec Tillotson une si pauvre et médiocre affaire. Si, dès le principe, elle n'avait pas regardé son mariage comme un plein abandon de ses droits sur la vie, elle l'avait tout au moins accepté, pour un certain nombre d'années, comme une compensation provisoire; elle en avait pris son parti.

L'existence, chez les Tillotson, dans leur spacieuse maison de la Cinquième Avenue, — avec Mrs Tillotson mère commandant les abords par ses fenêtres du second étage, — l'existence avait été réduite à une série d'actes purement automatiques. Le moral de l'intérieur Tillotson était aussi soigneusement protégé, aussi pourvu de paravents et de rideaux que la maison elle-même : Mrs Tillotson mère craignait tout autant les idées que les courants d'air. Ces gens prudents aimaient une température égale; pour eux, faire quelque chose d'inattendu était aussi absurde que de sortir sous la pluie. Un des principaux avantages de la richesse était de supprimer les éventualités imprévues : avec une fermeté ordinaire et un peu de bon sens, on pouvait être sûr de faire exactement la même chose tous les jours, à la

même heure. Ces doctrines, révérencieusement sucées avec le lait de sa mère, Tillotson, le fils modèle qui n'avait jamais donné à ses parents une heure de souci, les exposait complaisamment à sa femme, et citait comme preuves de l'importance qu'il y attachait la régularité avec laquelle il mettait ses caoutchoucs les jours de pluie, sa ponctualité aux repas et ses précautions compliquées contre les cambrioleurs et les maladies contagieuses. Lydia, élevée dans une ville de province et entrant dans le monde de New-York par le portail de la maison Tillotson, avait accepté machinalement cette manière d'envisager les choses comme inséparable du banc qu'on avait dans les premiers rangs au temple, et de la loge qu'on avait à l'Opéra. Tous les gens qui venaient chez eux évoluaient dans ce même cercle étroit de préjugés. C'était la société où, après dîner, les femmes comparent les prix exorbitants que leur coûte l'éducation de leurs enfants, et conviennent que, malgré les nouveaux droits sur les toilettes importées de France, au bout du compte il est meilleur marché de tout prendre chez Worth, — tandis que les maris, en fumant leurs cigares, se lamentent sur la corruption municipale et décident que, pour faire des réformes, il faut des hommes qui n'aient pas d'intérêts personnels en jeu.

Cette façon de considérer la vie était devenue pour Lydia une chose toute naturelle, de même que le majestueux landau de sa belle-mère lui semblait le seul moyen de locomotion possible et que le sermon d'un pasteur à la mode, chaque dimanche, était l'inévitable expiation à subir pour s'être ennuyée pendant les six jours de la semaine. Avant qu'elle eût fait la connaissance de Gannett, sa vie lui avait paru simplement monotone ; mais, depuis lors, elle ressemblait, cette vie, à une de ces tristes gravures de Cruikshank où tout le monde est laid et se livre à des occupations vulgaires ou stupides.

Il était naturel que Tillotson fût le premier à pâtir de cette optique nouvelle. Le voisinage de Gannett avait rendu Tillotson ridicule ; une part de ce ridicule retombait sur sa femme. Qu'elle y parût indifférente, et Gannett soupçonnerait chez elle un manque de sensibilité dont elle devait, coûte que coûte, se justifier à ses yeux.

Mais cela, elle ne le comprit que plus tard. Sur le moment, elle s'imagina tout simplement avoir atteint les limites de l'endurance. Dans la magnifique liberté que semblait lui conférer le seul acte de quitter Tillotson, la petite question de divorcer ou de ne pas divorcer ne comptait pas. Mais quand elle s'aperçut qu'elle

n'avait quitté son mari que pour vivre avec Gannett, elle vit clairement le sens de tout ce qui touchait à leurs relations. Son mari, en la rejetant, l'avait pour ainsi dire poussée dans les bras de Gannett : c'était ainsi que le monde envisageait la chose. Le degré d'empressement avec lequel Gannett la recevrait allait devenir le sujet d'intéressantes controverses autour des tables à thé et dans les cercles. Elle savait ce qu'on dirait d'elle : elle l'avait entendu si souvent à propos d'autres ! Ce souvenir la consterna. Les hommes parieraient probablement que Gannett ferait « ce qu'il était convenable de faire » ; mais les sourires des femmes indiqueraient à quel point cette fidélité forcée leur paraîtrait sans valeur ; et, après tout, elles auraient raison. Lydia s'était placée dans une situation où Gannett lui « devait » quelque chose, ou, en galant homme, il était tenu de « réparer ». L'idée d'accepter une telle compensation ne lui avait jamais traversé l'esprit ; la prétendue réhabilitation que serait un tel mariage, voilà, pour elle, la seule véritable honte. Ce qu'elle redoutait surtout, c'était d'avoir à s'expliquer avec Gannett, d'avoir à combattre ses arguments, à calculer, malgré elle, l'exacte mesure d'insistance par laquelle il chercherait à les lui imposer. Elle ne savait pas ce qui lui faisait plus

horreur : qu'il insistât trop ou trop peu. Dans un cas pareil le sens des proportions même le plus fin pouvait se trouver en défaut : combien facilement il pouvait commettre l'erreur de prendre sa résistance, à elle, pour une épreuve de sa sincérité, à lui ! De quelque côté qu'elle se tournât, elle se heurtait à l'ironie des circonstances : elle avait le sentiment exaspéré de s'être prise au piège de quelque mauvaise plaisanterie.

Au fond de toutes ces préoccupations il y avait la crainte de ce que Gannett pouvait penser. Tôt ou tard, naturellement, il faudrait qu'il parlât ; mais qu'il pût penser, un moment, que ses paroles auraient le moindre effet, Lydia, en attendant, trouvait cela simplement insupportable. Sa sensibilité, à ce propos, s'aggravait d'une autre crainte à peine consciente jusque-là : celle d'entraver involontairement la liberté de Gannett. Le regarder comme l'instrument de sa libération, résister en elle-même à toute velléité de mainmise conjugale sur son avenir, à lui, — elle avait jugé que tel était le seul moyen de maintenir la dignité de leurs relations. Ses idées n'avaient pas changé, mais elle se sentait de plus en plus incapable de fixer son esprit sur le point essentiel : la rupture avec Gannett. Sans doute, il était facile de l'admettre, tant

qu'elle en reculait assez l'échéance ; mais par le fait même qu'elle l'ajournait ainsi mentalement, est-ce qu'elle n'empiétait pas un peu sur l'avenir de Gannett ? Il faudrait qu'elle eût le courage de discerner le moment où, par un mot ou un regard, leur association volontaire se transformerait en un esclavage d'autant plus dur qu'il ne serait fondé sur aucune de ces obligations communes qui assurent l'équilibre du mariage le plus défectueux.

Lorsque à la station suivante un facteur ouvrit la portière, Lydia se recula pour faire place à l'intrus qu'elle espérait ; mais personne ne monta, et le train continua de rouler paresseusement à travers les blés printaniers et les taillis en bourgeons. Elle commençait à espérer que Gannett parlerait avant le prochain arrêt : elle le guettait furtivement, songeant à revenir s'asseoir en face de lui. Mais la manière dont Gannett s'absorbait dans sa lecture était vraiment trop voulue : Lydia ne bougea pas. Elle ne l'avait jamais vu lire avec un air si évident de repousser toute interruption. A quoi pouvait-il bien penser ? Pourquoi avait-il peur de parler ? Ou bien redoutait-il la réponse qu'elle lui ferait ?

Le train s'arrêta pour laisser passer un

express : Gannett posa son livre et regarda par la fenêtre. Tout à coup il se tourna vers Lydia en souriant :

— Voici une charmante vieille villa, fit-il.

Ce ton aisé fut un soulagement pour elle : elle répondit à son sourire, en changeant de place pour se mettre auprès de lui.

Au delà du talus, par la brèche ouverte dans un mur couvert de mousse, elle aperçut la villa, avec ses balustrades effritées, ses fontaines endormies et le satyre de pierre achevant la perspective du tapis vert.

— Vous plairiez-vous là ? demanda-t-il, au moment où le train se remettait en marche.

— Là ?

— Dans un endroit de ce genre, enfin... Il y a au moins deux siècles de solitude sous ces ifs. Cela ne vous plairait pas ?

— Je... je ne sais pas, balbutia-t-elle.

Elle comprenait maintenant qu'il voulait parler.

Il alluma une autre cigarette.

— Il faudra bien pourtant nous établir quelque part ! dit-il en se penchant sur l'allumette.

Lydia répondit, en s'efforçant à l'insouciance :

— Je n'en vois pas la nécessité ! Pourquoi

ne pas vivre un peu partout, comme nous l'avons fait jusqu'ici?

— Mais nous ne pouvons pas voyager toujours, n'est-ce pas?

— Oh! « toujours » est un bien grand mot! répliqua-t-elle en ramassant la revue qu'il avait jetée de côté.

— Je veux dire : tout le reste de notre vie! fit-il en se rapprochant.

Mais Lydia, par un léger mouvement, esquiva la main qu'il étendait vers la sienne.

— Pourquoi donc faire des plans? Ne trouvez-vous pas, comme moi, plus agréable de se laisser aller au fil de l'eau?

Il la regarda avec hésitation.

— Agréable, oui, pour un temps, c'est certain; mais ne faudra-t-il pas que je me remette au travail, un de ces jours? Vous savez que je n'ai pas écrit une ligne depuis... tous ces temps-ci, corrigea-t-il vivement.

Elle tourna vers lui un visage rayonnant de sympathie et de remords :

— Oh! si c'est là ce que vous voulez dire, si vous désirez écrire, il faut, bien entendu, que nous nous arrêtions quelque part. Comme je suis sotte de n'y avoir pas pensé plus tôt! Où irons-nous? Où pensez-vous pouvoir le mieux travailler? Il ne faut plus perdre de temps.

Il hésita encore.

— J'avais pensé à une villa dans ces parages ; personne ne nous ennuierait. On s'arrangerait une vie calme et paisible. Cela vous irait-il ?

— Mais oui... (Elle se tut et regarda d'un autre côté.) Cependant je croyais... ne m'avez-vous pas dit, une fois, que votre meilleur travail, vous l'aviez fait au milieu de la foule, dans les grandes villes ?... Pourquoi nous enfermer dans un désert ?

Gannett ne répondit pas tout de suite. A la fin, tout en évitant son regard aussi soigneusement qu'elle évitait le sien :

— Ce ne serait peut-être plus la même chose, à présent, fit-il ; je ne peux rien dire, naturellement, avant d'avoir essayé. Un écrivain ne devrait pas être dépendant de son « milieu » ; c'est une erreur de se laisser aller à de telles complaisances envers soi-même, et je pensais que, pour les premiers temps au moins, vous préféreriez être...

Elle le regarda en face :

— Etre quoi ?

— Eh bien, mais... être tranquille. Je veux dire...

— Que voulez-vous dire par « les premiers temps » ? interrompit-elle.

Il se tut de nouveau. Puis :

— Je veux dire après notre mariage.

Elle eut un haut-le-corps et se tourna vers la fenêtre :

— Merci, répliqua-t-elle sèchement.

— Lydia ! s'écria-t-il, décontenancé.

Et Lydia eut jusqu'au plus profond de son être la sensation qu'il avait commis l'inconcevable, l'impardonnable erreur d'anticiper son consentement.

Le train continuait son vacarme tandis que Gannett prenait une troisième cigarette. Lydia se taisait toujours.

— Je ne vous ai pas fâchée ? risqua-t-il enfin, sur le ton hésitant d'un homme qui cherche sa voie.

Elle secoua la tête avec un soupir :

— Je croyais que vous compreniez, gémit-elle.

Leurs yeux se rencontrèrent, et elle revint se blottir auprès de lui.

— Voulez-vous savoir comment ne pas me fâcher ?... En tenant pour acquis, une fois pour toutes, que vous m'avez dit ce que vous aviez à me dire sur cette odieuse question ; que j'ai fait de même, et qu'ainsi nous nous retrouvons juste au point où nous en étions, ce matin, avant que... que cet exécrable papier vînt tout gâter entre nous !

— Tout gâter entre nous? Que diable voulez-vous dire? N'êtes-vous pas heureuse d'être libre?

— J'étais libre avant.

— Pas de m'épouser.

— Mais je ne veux pas vous épouser! s'écria-t-elle.

Elle le vit pâlir.

— Pardonnez mon manque de perspicacité, dit-il lentement. J'avoue que je ne vois pas où vous voulez en venir. En avez-vous assez? Ou bien ai-je été simplement un... un prétexte à votre départ? Peut-être aviez-vous peur de voyager seule? Est-ce cela? Et maintenant vous voulez me lâcher? (Sa voix était devenue rauque.) Vous me devez une réponse franche, vous savez. Pas de pitié, je vous en prie!

Les yeux de Lydia se remplirent de larmes tandis qu'elle s'inclinait vers lui :

— Ne voyez-vous pas, dit-elle, que c'est parce que je vous aime?... parce que je vous aime tant!... Oh! Ralph! ne comprenez-vous donc pas combien cela m'humilierait? Tâchez de vous mettre à ma place. Voyez quelle misère, de devenir votre femme dans de pareilles conditions! Si je vous avais connu quand j'étais jeune fille... c'eût été un vrai mariage! Mais maintenant... cette fraude vulgaire à l'égard de la

société... d'une société que nous méprisions et dont nous nous moquions... pour rentrer subrepticement dans une situation que nous avons volontairement quittée... ne voyez-vous pas que c'est un compromis indigne de nous? Ni vous ni moi ne croyons à l'abstraite « sainteté » du mariage; nous savons tous les deux que point n'est besoin d'une cérémonie pour consacrer notre mutuel amour : quel serait donc notre raison de nous marier, sinon la crainte secrète de chacun que l'autre n'échappe, ou bien le secret désir de regagner tout doucement, oh! tout doucement, l'estime des gens dont nous avons toujours haï et bafoué la moralité conventionnelle? Le seul fait que ces gens-là pourraient, après un intervalle convenable, venir dîner avec nous... oui, ces femmes qui pérorent sur l'indissolubilité du mariage et qui me laisseraient aujourd'hui mourir dans le ruisseau parce que je vis « dans le péché »... est-ce que cela ne vous dégoûte pas plus que de les voir nous tourner le dos maintenant?

Elle s'arrêta. Gannett gardait un silence perplexe.

— Vous jugez les choses trop théoriquement, dit-il enfin d'une voix lente. La vie n'est faite que de compromis.

— La vie d'où nous nous sommes évadés...

oui ! Si nous avions consenti à les accepter, ces compromis (elle rougit), nous aurions pu continuer de nous rencontrer aux dîners de Mrs Tillotson.

Il sourit légèrement :

— Je ne pensais pas que nous étions partis pour fonder un nouveau système de morale. Je croyais que c'était parce que nous nous aimions.

— La vie est complexe, oui, sûrement, et n'est-ce pas le fait même de la voir ainsi qui nous sépare des gens qui la voient tout d'une pièce ? S'ils ont raison, eux, si le mariage en lui-même est sacré, et s'il faut que l'individu soit toujours sacrifié à la famille, alors il ne peut y avoir de vrai mariage entre vous et moi, puisque notre vie commune est une protestation contre le sacrifice de l'individu à la famille.

Elle s'interrompit en riant :

— Vous allez dire maintenant que je vous fais une conférence de sociologie. Chacun agit, bien entendu, comme il peut, tiraillé par toute espèce de fils invisibles ; mais au moins rien ne nous force à faire semblant, pour des avantages mondains, de souscrire à un credo qui méconnaît la complexité des motifs humains, classe les gens par des signes arbitraires, et met à la portée de tous l'honneur de figurer sur la liste de Mrs Tillotson. Il peut être nécessaire que le

monde soit régi par des conventions ; mais si nous y croyions, pourquoi nous en sommes-nous affranchis ? Et si nous n'y croyons pas, est-il honnête de profiter de la protection qu'elles assurent ?

Gannett hésita.

— On peut y croire ou n'y pas croire, dit-il ; mais, tant qu'elles gouvernent le monde, ce n'est qu'en profitant de leur protection que l'on peut trouver un *modus vivendi.*

— Est-ce que les gens hors la loi ont besoin de *modus vivendi?*

Il la regarda, découragé. Il n'y a, en effet, rien de plus déconcertant pour un homme que le procédé mental d'une femme qui raisonne ses émotions.

Lydia crut avoir marqué un point et poursuivit passionnément son avantage :

— Vous comprenez, n'est-ce pas ? vous voyez à quel point une telle idée m'humilie ? Si nous sommes ensemble aujourd'hui, c'est parce que nous l'avons voulu : ne cherchons pas plus loin !

Elle lui prit les mains :

— *Promettez-moi* que vous ne me parlerez jamais plus de cela ; promettez-moi que vous n'y *penserez* même plus ! implora-t-elle, en accentuant les mots avec émotion.

A travers tout ce qui suivit, — les protestations, les arguments de Gannett, et sa soumission finale, mais sans conviction, — Lydia eut le sentiment qu'il ne discernait qu'à moitié tout ce qui, pour elle, avait rendu ce moment si pénible. Ils avaient atteint ce point mémorable dans toutes les histoires de cœur où, pour la première fois, l'homme paraît inintelligent et la femme déraisonnable. A la réflexion, ce fut l'empressement un peu maladroit de Gannett qui consola Lydia de son manque de finesse. Après tout, n'eût-ce pas été pire, incalculablement pire, s'il s'était montré trop prompt à la comprendre?

II

Quand, à la tombée de la nuit, le train les déposa enfin au bord d'un des lacs, Lydia fut bien aise de n'avoir pas, comme d'habitude, à passer d'une solitude dans une autre. Leur perpétuel voyage, depuis un an, avait ressemblé à une fuite de proscrits : à travers la Sicile, la Dalmatie, la Transylvanie et l'Italie méridionale, ils avaient tacitement persisté à éviter leur prochain. L'isolement, d'abord, avait donné une

saveur plus profonde à leur bonheur, comme la nuit donne plus d'intensité au parfum de certaines fleurs; mais, dans la nouvelle phase où ils entraient, le plus vif désir de Lydia était qu'ils ne fussent plus exposés de cette façon anormale à l'action mutuelle de leurs pensées.

Elle frémit pourtant lorsque la masse illuminée de l'élégant hôtel anglo-américain dressa sur la rive, devant le bateau qui avançait, tout ce qu'il représentait d'ordre social, — liste des voyageurs, services religieux, et douce inquisition de la table d'hôte. Le fait seul que dans quelques minutes, elle figurerait sur le registre de l'hôtel sous le nom de Mrs Gannett semblait affaiblir le ressort de sa résistance.

Ils avaient eu l'intention de ne passer là qu'une seule nuit, en route pour un village perché parmi les glaciers du mont Rose; mais, dès son premier pas dans la lumière éclatante de la salle à manger, Lydia éprouva le soulagement d'être perdue dans une foule, de ne plus être, pour un moment du moins, le point de mire de Gannett; et sur le visage de celui-ci elle saisit le reflet de son propre sentiment.

Après le dîner, lorsqu'elle remonta chez elle, Gannett entra par hasard dans le fumoir; une ou deux heures plus tard, assise dans l'obscurité de la fenêtre, elle entendit en bas le son

de sa voix et le vit arpenter la terrasse avec un autre fumeur à son côté. Quand il remonta, il lui dit qu'il avait causé avec le chapelain de l'hôtel, — un très brave homme.

— Quel monde en miniature que ces hôtels! La plupart des gens vivent là tout l'été, puis ils émigrent en Italie ou sur la Riviera. Les Anglais sont les seuls qui sachent mener avec dignité ce genre de vie. Ces vieilles dames à voix douce, drapées dans leurs châles du Shetland, emportent dans leurs valises, pour ainsi dire, l'Empire britannique. *Civis Romanus sum.* Ce serait une curieuse étude... il y aurait peut-être là de bons éléments pour moi.

Il se tenait debout devant elle, avec ce regard vif et préoccupé du romancier sur la piste d'un sujet. Et ce fut pour elle un nouveau soulagement, mêlé de quelque chagrin, de constater que, pour la première fois depuis qu'ils étaient ensemble, il s'apercevait à peine de sa présence.

— Pensez-vous pouvoir écrire ici?

— Ici? Je n'en sais rien, dit-il en baissant les yeux. Après être resté si longtemps loin de tout, les premières impressions sont nécessairement très fortes. Je vois déjà une douzaine de filons à suivre...

Il s'arrêta, un peu embarrassé.

— Alors il faut les suivre. Nous resterons, dit-elle avec une résolution subite.

— Rester ici?

Il la regarda, tout étonné; puis il marcha vers la fenêtre et ses yeux plongèrent dans la nuit paisible du jardin.

— Pourquoi pas? fit-elle, sur un ton d'irritation voilée.

— Cet endroit est plein de vieilles filles qui potinent avec le chapelain. Seriez-vous à votre aise?... Naturellement, ce serait autre chose, si...

Elle flamba :

— Que voulez-vous que cela me fasse? Cela ne les regarde pas.

— Non, bien entendu; mais vous n'arriverez pas à le leur faire admettre!

— Elles peuvent penser ce qu'elles voudront.

Gannett la regarda, hésitant :

— C'est à vous de décider.

— Nous resterons, dit-elle vivement.

Gannett, avant qu'ils se fussent rencontrés, s'était fait un nom comme auteur de nouvelles et d'un roman qui avait eu l'honneur d'être largement discuté. Les critiques avaient déclaré qu'il « promettait » beaucoup, et Lydia s'accusait maintenant d'avoir trop longtemps interrompu l'accomplissement de ces promesses. Au début, — et n'y avait-il pas là une particulière

ironie? — il lui avait maintes fois juré que ses facultés latentes n'atteindraient leur plein développement qu'auprès d'elle; et cette assurance avait presque donné à la conduite de Lydia la dignité d'une vocation. Il y avait eu des moments où elle s'était sentie incapable d'assumer devant la postérité la responsabilité de borner sa carrière. Et cependant il n'avait pas écrit une ligne depuis qu'ils étaient ensemble : son premier désir d'écrire avait jailli au contact repris avec le monde. S'était-il donc trompé? Le choix le plus intelligent a-t-il des effets plus désastreux que les aveugles combinaisons du hasard? Ou bien y avait-il, pour elle, une réponse encore plus humiliante à ses perplexités? Cette soudaine impulsion d'activité coïncidait trop exactement avec le désir qu'elle-même éprouvait de se soustraire à l'observation de Gannett : elle se demandait s'il ne recherchait pas, lui aussi, un refuge contre d'intolérables problèmes.

— Il faut vous mettre au travail demain! s'écria-t-elle.

Et elle dissimula le tremblement de sa voix dans un rire, en ajoutant :

— Je me demande s'il y a de l'encre dans l'encrier?

*
* *

Sans compter le reste, à l'hôtel Bellosguardo, comme disait la vieille miss Pinsent, on avait « un certain ton ». C'est à lady Susan Condit qu'on devait cet inestimable bienfait : dans l'opinion de miss Pinsent il venait même avant les terrains de tennis et le chapelain attaché à l'établissement. La visite annuelle de lady Susan faisait de l'hôtel ce qu'il était. Miss Pinsent aurait été la dernière personne à déprécier un tel privilège :

— C'est si important, ma chère, disait-elle à Lydia, qu'il y ait quelqu'un pour donner le ton à la petite famille que nous formons ici. Et personne n'est plus à même de le donner que lady Susan, fille d'un grand seigneur, et douée d'un caractère si résolu ! Tenez, la chère Mrs Ainger, qui devrait remplir ce rôle en l'absence de lady Susan, refuse absolument de se déclarer. (Miss Pinsent eut un reniflement de dérision.) C'est la nièce d'un évêque, ma chère : eh bien ! je l'ai vue, de mes yeux vue, céder sa place à table à je ne sais quels Américains du Sud, pour leur faire plaisir, et devant nous tous... Un tel manque de dignité ! Lady Susan lui a dit son fait, du reste.

Miss Pinsent jeta un coup d'œil sur le lac et rajusta ses frisons dorés.

— Mais je ne nie pas, bien entendu, continua-t-elle, que l'attitude de lady Susan ne soit parfois difficile à imiter pour nous autres. M. Grossart, notre excellent propriétaire, en souffre de temps en temps : il nous l'a dit en confidence, à Mrs Ainger et à moi. Il est naturel, après tout, que le pauvre homme veuille remplir son hôtel, n'est-ce pas? Et lady Susan est tellement difficile pour les nouveaux venus! On pourrait même dire qu'elle les condamne d'avance, par principe. Et cependant elle a eu des avertissements : elle a failli commettre une effroyable erreur avec la duchesse de Levens, qui se teignait les cheveux, jurait et fumait.

Miss Pinsent reprit son tricot en soupirant :

— Il y a, bien entendu, des exceptions. Elle a eu tout de suite de la sympathie pour vous et pour M. Gannett : ç'a été remarquable, oui vraiment... Oh! je ne veux pas dire que l'un ou l'autre... non, bien entendu! C'était parfaitement naturel : tout le monde vous a trouvés si charmants, si intéressants, dès le premier jour!... Nous savions, d'abord, que M. Gannett était un lettré, par les revues que vous receviez; mais vous comprenez ce que je veux dire : lady Susan... je ne veux pas dire, comme Mrs Ain-

ger, qu'elle est hostile à tous les nouveaux venus, mais elle est tellement disposée à *ne pas* les aimer que nous avons tous été surpris de la voir vous accueillir ainsi.

Miss Pinsent lança un coup d'œil significatif par la longue allée de lauriers-tins. De l'autre bout, un homme et une femme venaient vers Lydia et vers elle.

— Dans le cas de ce couple-ci, c'est tout différent, j'en conviens. Ces gens-là ont contre eux les apparences ; mais, comme dit Mrs Ainger, on ne peut rien affirmer de positif.

— Elle est très belle, hasarda Lydia, en tournant les yeux vers la femme qui, sous le dôme d'une ombrelle éclatante, montrait la taille trop svelte et le teint invraisemblable d'une chromo de magazine illustré.

— C'est le pis de son affaire : elle est trop belle.

— Après tout, ce n'est pas sa faute.

— Il y a des femmes qui s'arrangent pour ne pas l'être ! fit miss Pinsent d'un ton sceptique.

— Mais ne trouvez-vous pas lady Susan un peu injuste, étant donné que l'on ne sait rien d'exact sur eux ?

— Mais, ma chère, c'est justement ce qu'il y a contre eux : c'est infiniment plus fâcheux que n'importe quel renseignement précis.

Lydia songea qu'en effet, dans le cas de la belle Mrs Linton, cela pourrait bien être vrai.

— Je me demande pourquoi ils sont venus ici, dit-elle d'un ton rêveur.

— Cela aussi est contre eux. C'est toujours mauvais signe quand des gens voyants viennent dans un endroit tranquille. Et ils ont amené des fourgons entiers de caisses : sa femme de chambre a dit à Mrs Ainger qu'ils avaient l'intention de rester un temps indéfini.

— Et lady Susan lui a vraiment tourné le dos dans le hall?

— Ma chère, elle a dit qu'elle le faisait pour le salut commun : à cela il n'y a pas de réplique! Mais ce pauvre Grossart est sens dessus dessous. Les Linton ont pris, vous le savez, l'appartement le plus cher, le salon en damas jaune qui est au-dessus de la voûte, et ils boivent du champagne à tous les repas.

Elles se turent tandis que passaient près d'elles M. et Mrs Linton, celle-ci avec un front orageux et le menton menaçant, celui-là jeune, blond, avec la tête basse de l'enfant qui résiste et que sa bonne tire derrière elle.

— Qu'est-ce que votre mari pense d'eux, ma chère? murmura miss Pensent.

Lydia se baissa pour cueillir une violette dans la bordure

— Il ne me l'a pas dit.

— Trouverait-il bon que vous leur adressiez la parole? Je sais combien les Américaines comme il faut sont difficiles. Je suis persuadée que votre façon d'agir aurait de l'importance, et même du poids, auprès de lady Susan.

— Chère miss Pinsent, vous me flattez!

Lydia se leva en ramassant son livre et son ombrelle.

— Enfin, si l'on vous demande votre opinion, si lady Susan vous la demande, il me semble que vous ferez bien de préparer votre réponse! lui jeta miss Pinsent comme elle s'éloignait.

III

Lady Susan ne modifia pas sa manière d'être. Elle ignora les Linton, et sa petite famille, comme disait miss Pinsent, suivit son exemple. Mrs Ainger elle-même convint que c'était obligatoire : si lady Susan devait aux autres de ne pas adresser la parole aux Linton, les autres devaient à lady Susan de la soutenir. On trouva généralement commode, à l'hôtel Bellosguardo, d'adopter ce raisonnement.

Quel que fût l'effet de cette action combinée sur les Linton, ce ne fut pas du moins de les chasser.

M. Grossart, après quelques jours d'incertitude, eut la joie de les voir installer dans son appartement de gala un décor de palmiers et de bibelots qui annonçait un long séjour ; et ils continuèrent à faire une forte consommation de champagne. Mrs Linton promenait ses toilettes de Doucet à travers le jardin avec le même air de défi, et son mari, fumant d'innombrables cigarettes, se traînait, d'un air abattu, dans son sillage ; mais ni l'un ni l'autre, après leur première rencontre avec lady Susan, n'avait tenté de faire des connaissances. Ils ignoraient simplement ceux qui les ignoraient. Miss Pinsent le faisait observer avec un peu de rancune : ils se comportaient exactement comme si l'hôtel eût été vide.

Lydia fut donc désagréablement surprise quand, un jour qu'elle était assise dans le jardin, elle découvrit que l'ombre soudain projetée sur son livre était celle de l'énigmatique Mrs Linton.

— J'ai à vous parler, dit celle-ci de la belle voix chaude, mais un peu brusque, qui s'accordait si bien avec sa toilette et son teint.

Lydia tressaillit. Elle, certainement, n'éprou-

vait pas le besoin de parler à Mrs Linton.

— Puis-je m'asseoir là? continua l'autre, fixant ses yeux peints sur le visage de Lydia, ou bien avez-vous peur d'être vue avec moi?

— Peur? (Lydia rougit.) Asseyez-vous, je vous en prie. Qu'avez-vous à me dire?

Mrs Linton, avec un sourire, approcha une chaise, et croisa l'une sur l'autre ses chevilles chaussées de bas à jour.

— Je désirerais savoir ce que mon mari a dit au vôtre hier soir.

Lydia devint pâle.

— Mon mari... au vôtre? reprit-elle avec hésitation.

— Ne savez-vous pas qu'ils se sont enfermés ensemble, pendant des heures, dans le fumoir, après que vous êtes remontée? Mon mari ne s'est couché qu'à deux heures, et même alors je n'ai pas pu tirer de lui un seul mot. Quand il veut être insupportable, il n'a pas son pareil. (Mrs Linton jeta sur Lydia l'éclair persuasif de son sourire.) Dites-moi, je vous en prie, ce qu'ils se sont raconté? Je sens que je peux avoir confiance en vous : vous avez l'air si aimable!... Ce que j'en fais, du reste, c'est pour son bien. Le pauvre garçon est si bêta!... j'ai peur qu'il ne se soit fourré dans quelque pétrin! Si seulement il voulait écouter sa bonne vieille

femme!... Mais ils lui écrivent sans cesse et l'excitent contre moi. Et je n'ai personne autre à qui m'adresser. (Elle posa la main sur la main de Lydia, avec tout un cliquetis de bracelets.) Vous m'aiderez, n'est-ce pas?

Lydia se recula, intimidée par cette vivacité souriante.

— Je suis désolée, mais je crains de ne pas comprendre... Mon mari ne m'a pas parlé de... du vôtre.

Les noirs sourcils de Mrs Linton se froncèrent :

— Est-ce bien vrai?

Lydia se leva vivement.

— Oh! pardon, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... s'écria Mrs Linton. Il ne faut pas me ramasser comme ça... Ne voyez-vous pas que je suis toute bouleversée?

Lydia s'aperçut qu'en effet, au-dessous de ses yeux radoucis, sa jolie bouche tremblait.

— Je n'ai plus ma tête, gémit la belle créature en s'écroulant sur son siège.

— Je suis désolée, répéta Lydia, s'efforçant de prendre un ton aimable; mais comment puis-je vous aider?

Mrs Linton releva le front brusquement :

— En découvrant... allons, soyez bonne!...

— En découvrant quoi?

— Ce que Trevenna lui a dit.

— Trevenna? répéta Lydia, effarée.

Mrs Linton mit sa main sur sa bouche :

— Oh! Seigneur! voilà que j'ai lâché le nom! Que je suis bête! Mais je croyais que vous saviez; je croyais que tout le monde savait. (Elle essuya ses yeux et se redressa fièrement.) Ne saviez-vous pas que c'est lord Trevenna? Moi, je suis Mrs Cope.

Lydia reconnut les noms. Ils avaient figuré dans un enlèvement sensationnel qui avait ému le tout-Londres élégant six mois auparavant.

— Maintenant que vous voyez ce qu'il en est... vous comprenez, n'est-ce pas? continua Mrs Cope sur un ton suppliant. Oui, je savais bien que vous comprendriez; c'est pourquoi je suis venue à vous... Je suppose que lui, il a eu le même sentiment à l'égard de votre mari : il n'a parlé à personne autre, ici. (Son visage redevint anxieux.) Il est horriblement timide, en général : il dit qu'il souffre de notre situation... comme si ce n'était pas à moi d'en souffrir!... Mais quand il est en veine de bavardage on ne peut pas savoir ce qu'il racontera. Je sens qu'il a ruminé quelque chose, ces jours-ci, et il faut que je découvre quoi... il le faut, dans son intérêt. Je lui dis toujours que je ne pense qu'à son intérêt; si seulement il avait confiance

en moi !... Mais il a été si drôle, ces jours-ci !... vous m'aiderez, n'est-ce pas, ma chère ?

Lydia, qui était restée debout, se détourna, mal à son aise :

— Si vous prétendez que je découvre ce que lord Trevenna a dit à mon mari, je crains fort que ce ne soit impossible.

— Pourquoi impossible ?

— Parce que je présume qu'il l'aura dit en confidence.

Mrs Cope la regarda, incrédule :

— Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ? Votre mari a l'air si gentil !... il est clair pour tout le monde qu'il est très épris de vous. Qu'est-ce qui vous empêche de lui tirer les vers du nez ?

Lydia rougit jusqu'aux oreilles.

— Je ne suis pas une espionne ! s'écria-t-elle.

Mrs Cope sursauta :

— Une espionne ! une espionne !... comment osez-vous employer un mot pareil ?... Mais non, ce n'est pas ce que je voulais dire ! Ne vous fâchez pas, je suis si malheureuse ! (Elle essaya d'inflexions plus douces.) Appelez-vous une espionne la femme qui en aide une autre ? J'ai tant besoin d'aide ! Je suis au bout de mon rouleau avec Trevenna. C'est un tel enfant !... vous savez, il n'a que vingt-deux ans. (Elle baissa ses paupières soulignées.) Il est plus

jeune que moi, pensez donc! de quelques mois seulement. Je lui répète qu'il devrait m'écouter comme si j'étais sa mère : n'est-ce pas vrai? Mais il ne veut pas, il ne veut pas! Il a toute sa famille sur le dos, voyez-vous : oh! je vois bien leur jeu! Ils tâchent de nous séparer avant que j'aie obtenu mon divorce : voilà où ils veulent en venir. Au début, il ne voulait pas les écouter : il me jetait leurs lettres pour que je les lise; mais maintenant il les lit lui-même, et j'ai idée qu'il y répond : il est toujours enfermé dans sa chambre, à écrire. Si je connaissais seulement son plan, je pourrais l'arrêter court : c'est un tel nigaud! Mais il est aussi très dissimulé : il y a des moments où je ne le comprends plus... Mais je sais qu'il a tout dit à votre mari : je l'ai vu hier soir, au premier coup d'œil. Et il faut que je découvre... il faut que vous m'aidiez. Je n'ai personne autre à qui m'adresser!

Elle saisit la main de Lydia et la pressa frénétiquement :

— Dites que vous m'aiderez, vous et votre mari, dites-le!

Lydia tâcha de se dégager.

— Ce que vous demandez est impossible; vous devez bien le voir. Personne ne peut s'immiscer dans cette affaire-là.

L'étreinte de Mrs Cope se resserra encore :

— Vous ne voulez pas? Vous ne voulez pas?

— Certainement non. Lâchez-moi, je vous prie.

Mrs Cope la lâcha, en éclatant de rire.

— Oh! vous pouvez aller, parbleu! je ne vous retiendrai pas de force!... Irez-vous de ce pas dire à lady Susan Condit que nous faisons la paire, vous et moi?... ou bien voulez-vous que je me charge de l'éclairer?

Lydia restait immobile, au milieu de l'allée, ne voyant plus son adversaire qu'à travers une brume d'épouvante. Mrs Cope riait toujours :

— Vous savez, ma chère, je ne suis pas méchante; mais vous en exigez un peu plus qu'il ne faut en demander!... C'est impossible, vous dites que c'est impossible?... Il faut que je vous lâche, oui!... Vous êtes trop comme il faut pour vous mêler de mes affaires, n'est-ce pas? Mais, petite bête, la première fois que je vous ai vue, j'ai compris que vous et moi nous étions toutes les deux à fourrer dans le même sac : voilà pourquoi je me suis adressée à vous.

Elle s'approcha de Lydia et son sourire se dilata comme une lampe à travers le brouillard.

— Vous avez le choix, vous savez : je joue toujours franc jeu. Si vous le dites vous-même,

je promets de me taire... Eh bien! qu'est-ce que vous décidez?

Lydia, machinalement, avait commencé de s'éloigner, pour échapper à cette furieuse rafale de paroles. Mais, à cette sommation, elle se retourna et vint se rasseoir :

— Allez, dit-elle simplement, je reste ici.

IV

Elle demeura là longtemps, comme hypnotisée, à contempler, non le présent de Mrs Cope, mais son propre passé. Gannett, de bonne heure, ce matin-là, était parti pour une longue promenade. Il avait pris l'habitude de vagabonder ainsi dans la montagne avec divers compagnons d'hôtels; mais eût-il été à sa portée, Lydia ne serait pas allée le trouver maintenant : elle avait trop à faire avec elle-même, d'abord. Elle reconnaissait avec surprise à quel point, dans ces derniers mois, elle avait perdu l'habitude de l'examen de conscience. Depuis leur arrivée à l'hôtel Bellosguardo, elle et Gannett s'étaient tacitement évités eux-mêmes comme ils s'évitaient l'un l'autre.

Elle fut rappelée à elle-même par le sifflet du bateau de trois heures qui approchait du débarcadère à deux pas de la grille. — Trois heures! Gannett serait bientôt de retour : il lui avait dit de l'attendre avant quatre heures. Elle se leva brusquement, se détourna de l'hôtel, de cette façade inquisitive. Elle n'avait pas encore le courage de voir Gannett, de rentrer. Elle se glissa dans une des allées couvertes, puis s'engagea dans un sentier qui menait à la montagne…

Il faisait nuit quand elle ouvrit la porte de leur salon. Gannett était assis sur le rebord de la fenêtre, fumant une cigarette. La cigarette, maintenant, était sa grande ressource : il n'avait pas écrit une ligne durant les deux mois qu'ils venaient de passer à l'hôtel Bellosguardo. Sous ce rapport, ce n'était décidément pas le milieu rêvé!

A l'entrée de Lydia, il se leva :

— Où étiez-vous donc? Je commençais à m'inquiéter.

Elle s'assit sur une chaise, près de la porte.

— Dans la montagne, dit-elle sur un ton de lassitude.

— Seule?

— Oui.

Il jeta sa cigarette : la voix avait sonné de telle sorte qu'il éprouvait le besoin de voir la figure.

— Allumons-nous? suggéra-t-il.

Comme Lydia ne répondait pas, il souleva le globe de la lampe et mit une allumette contre la mèche. Puis il la regarda :

— Qu'y a-t-il? Vous semblez éreintée.

Elle s'assit et parcourut d'un œil vague le petit salon où la pâle lueur de la lampe permettait à peine de deviner les lignes du mobilier, le bureau couvert de livres et de papiers, les gerbes de jasmin et de roses thé qui se fanaient sur la cheminée. « Comme tout cela est devenu cher et familier! » pensa-t-elle.

— Lydia, qu'y a-t-il? répéta Gannett.

Elle s'éloigna de lui, tâta les épingles de son chapeau, et s'écarta pour poser sur la table chapeau et ombrelle. Tout à coup elle dit :

— Cette femme m'a parlé

— Cette femme?... Quelle femme?

— Mrs Linton... ou plutôt Mrs Cope.

Gannett eut un geste d'ennui, mais elle vit clairement qu'il ne saisissait pas toute l'importance de ses paroles.

— Diable! Elle vous a dit?...

— Elle m'a tout dit!

Gannett la regarda anxieusement :

— Quelle impudence ! Je suis navré, ma chérie, que vous ayez été exposée à pareille chose.

— Exposée !

Lydia se mit à rire.

Le front de Gannett se rembrunit et ils détournèrent les yeux l'un de l'autre.

— Savez-vous pourquoi elle m'a tout raconté ? Pour la meilleure des raisons. Parce qu'à première vue elle a deviné que nous étions toutes les deux à fourrer dans le même sac.

— Lydia !

— Il était donc tout naturel que, dans son embarras, elle eût recours à moi.

— Quel embarras ?

— Elle a lieu de croire, paraît-il, que la famille de lord Trevenna cherche à le faire rompre avant qu'elle ait obtenu son divorce...

— Alors ?

— Elle s'est imaginée qu'il vous avait consulté hier soir sur le meilleur moyen de se débarrasser d'elle.

Gannett se leva, furieux :

— Eh bien ! en quoi toute cette sale affaire vous regarde-t-elle ? Pourquoi cette femme est-elle allée vous trouver ?

— Vous ne le voyez pas ? C'est pourtant bien simple : je devais vous soutirer le secret de lord Trevenna.

— Pour l'obliger, elle ?

— Oui ; ou bien, si je ne voulais pas l'obliger, pour me préserver, moi.

— Pour vous préserver, vous ? Et de qui ?

— D'elle, qui pourrait dire à tout le monde, dans l'hôtel, que nous sommes toutes les deux à fourrer dans le même sac.

— Elle vous en a menacée ?

— Elle m'a laissé le choix de le dire moi-même ou de le laisser dire par elle.

— La gueuse !

Il y eut un long silence. Lydia s'était assise sur le canapé, hors du cercle de la lampe ; Gannett s'appuyait contre la fenêtre.

— Quand cela s'est-il passé ? Je veux dire : à quelle heure ?

Elle lui jeta un regard vague :

— Je ne sais pas... après le déjeuner, je crois. Oui, je me rappelle, c'était vers trois heures.

Gannett revint au milieu de la pièce, et, comme il approchait de la lumière, Lydia vit que son front s'était éclairci.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? dit-elle.

— Parce qu'au moment où je suis rentré, vers trois heures et demie, on distribuait le courrier, et Mrs Cope attendait, comme d'habitude, pour fondre sur ses lettres : vous savez qu'elle guette

toujours le facteur. Comme elle était tout près de moi, je n'ai pu m'empêcher de voir une dépêche qu'on lui remettait. Elle la déchira, jeta un coup d'œil sur le contenu, et fila en coup de vent pour remonter chez elle, tandis que le gérant lui criait qu'elle avait oublié toutes ses autres lettres. Je ne crois pas qu'elle ait un moment repensé à vous après que cette dépêche fut dans ses mains.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle était trop affairée. J'étais à la fenêtre, vous guettant, lorsque le bateau de cinq heures est parti; et devinez qui j'ai vu monter à bord, avec armes et bagages, domestique, femme de chambre, sacs de voyage et caniche? Mrs Cope et Trevenna! Juste une heure et demie pour tout emballer!... Et il fallait la voir quand ils sont partis! Elle était radieuse, serrant la main à tout le monde, agitant son mouchoir du haut du pont, distribuant des saluts et des sourires comme une impératrice... Si jamais femme a reçu à point nommé ce qu'elle désirait, c'est bien celle-là. Je parie qu'avant une semaine elle sera lady Trevenna.

— Vous croyez qu'elle a son divorce?

— J'en suis sûr. Et elle doit en avoir reçu précisément la nouvelle après sa conversation avec vous.

Lydia garda le silence.

A la fin, elle dit avec une espèce de gêne :

— Elle était furieuse quand elle m'a quittée. Il ne fallait pas beaucoup de temps pour parler à lady Susan Condit.

— Elle n'a pas parlé à lady Susan Condit.

— Comment le savez-vous?

— Parce qu'en descendant, il y a une demi-heure, j'ai rencontré lady Susan...

Il se tut, avec un demi-sourire.

— Eh bien?...

— Et elle s'est arrêtée pour me demander si je pensais que vous consentiriez à être patronnesse d'un concert de charité qu'elle organise.

Malgré eux, ils éclatèrent de rire. Le rire de Lydia finit par des sanglots et elle tomba sur un fauteuil, la figure cachée dans ses mains. Gannett se pencha sur elle et s'efforça de dégager son visage.

— La vilaine femme! dit-il. J'aurais dû vous prévenir de vous tenir à distance; je ne me pardonne pas d'y avoir manqué!... Il m'avait parlé sous le sceau du secret; et je n'aurais jamais imaginé... Enfin, tout cela est fini.

Lydia leva la tête :

— Pas pour moi; ce n'est que le commencement.

— Que voulez-vous dire?

Elle l'écarta doucement et se dirigea vers la fenêtre. Là, tournée vers l'obscurité du lac, elle continua :

— C'est que, voyez-vous, cela pourrait arriver encore, à tout moment.

— Quoi ?

— Cela... ce risque d'être découverts. Et nous pourrions difficilement compter, une autre fois, sur une aussi heureuse combinaison de hasards.

Il s'assit en gémissant.

Elle, obstinément tournée vers la nuit, reprit alors :

— Je désire que vous alliez tout dire à lady Susan... et aux autres...

Gannett, qui marchait vers elle, s'arrêta :

— Pourquoi ? dit-il, avec moins de surprise dans la voix qu'elle ne s'y attendait.

— Parce que je me suis conduite bassement, abominablement, depuis que nous sommes ici, laissant croire à ces gens que nous étions mariés... mentant, pour ainsi dire, chaque fois que je respirais...

— Oui, c'est ce que j'ai senti aussi ! s'écria Gannett avec une énergie soudaine.

Ces mots secouèrent Lydia comme une tempête : il lui sembla que toutes ses pensées tombaient autour d'elle en ruines.

— Vous aussi, vous avez senti cela?

— Oui, certes! répondit-il, d'une voix basse et véhémente. Me croyez-vous donc mieux fait que vous pour le rôle de lâche que nous jouons?

Il retomba sur le bras d'un fauteuil et tous deux se regardèrent comme des aveugles qui tout à coup voient clair.

— Mais cependant vous vous êtes plu ici? dit-elle avec hésitation.

— Oh! oui, je me suis plu ici. (Il se mit à marcher avec impatience.) Vous aussi, n'est-ce pas?

— Oui, s'écria-t-elle, c'est ce qu'il y a de pis... c'est ce que je ne puis supporter. Je croyais rester pour vous... parce que vous pensiez pouvoir écrire ici; et peut-être, au début, était-ce vraiment la raison. Mais ensuite, c'est pour moi que j'ai voulu rester ici : je m'y suis plu. (Elle éclata de rire.) Oh! voyez-vous l'amère dérision de la chose? Ces gens, les prototypes mêmes des gens assommants dont vous m'aviez éloignée, avec les mêmes œillères, la même moralité qui consiste à ne pas marcher sur les gazons, les mêmes petites vertus circonspectes et les mêmes petits vices poltrons, eh bien! je me suis cramponnée à eux, j'en ai fait mes délices, j'ai fait de mon mieux pour leur plaire. J'ai flagorné lady Susan, j'ai potiné

avec miss Pinsent, j'ai été bégueule avec Mrs Ainger. La respectabilité! C'était la chose du monde qui, j'en étais persuadée, m'était la plus indifférente... et voilà qu'elle m'est devenue si précieuse que je l'ai volée parce que je ne pouvais plus l'avoir autrement!

Elle traversa la pièce, revint près de Gannett et se mit à rire de nouveau :

— Moi qui me croyais si ennemie du convenu! On dirait que je suis née un porte-cartes à la main. Il fallait me voir avec cette pauvre femme dans le jardin. Elle est venue, la malheureuse, me demander aide parce que, d'après elle, ayant « péché », comme ils disent, je devais avoir quelque pitié de celles qui ont succombé aux mêmes tentations. Eh bien, non! Elle ne me connaissait pas. Lady Susan aurait été plus compatissante, parce que lady Susan n'aurait pas eu peur. J'ai détesté cette femme; je n'ai eu qu'une seule idée : ne pas être vue avec elle. Je l'aurais tuée, pour avoir deviné mon secret! La seule chose qui m'importait, à ce moment, c'était ma position auprès de lady Susan.

Gannett ne disait rien.

— Et vous?... vous l'avez senti aussi! continua-t-elle d'un ton amer. Vous avez été tout aussi heureux que moi de vous trouver avec ces

gens-là ; vous avez laissé le chapelain vous parler pendant des heures religion et morale. Lorsqu'on vous a prié de faire la quête au temple, je vous guettais : vous aviez envie d'accepter.

Elle vint tout contre lui, appuya la main sur son bras :

— Savez-vous que je commence à voir à quoi sert le mariage ? A tenir les gens à l'écart l'un de l'autre. Je me dis quelquefois que deux êtres qui s'aiment ne peuvent être sauvés de la folie que par tout ce qui vient se mettre entre eux, enfants, devoirs, visites, corvées, relations, tout ce qui protège l'un contre l'autre les gens mariés. Nous avons vécu dans une intimité trop étroite : voilà notre péché. Nous avons vu nos âmes à nu.

Elle retomba sur le canapé, la tête dans ses mains.

Gannett restait debout devant elle, perplexe : il lui semblait qu'elle était entraînée par quelque implacable courant, tandis qu'il demeurait inutile sur la rive.

Enfin il parla :

— Lydia, ne me dites pas que je suis stupide... mais ne voyez-vous pas vous-même que cela ne peut continuer ainsi ?

— Oui, je le vois bien, fit-elle sans lever la tête.

Le visage de Gannett s'éclaira.

— Alors nous partirons demain.

— Nous partirons?... pour aller où?

— A Paris, nous marier.

Elle resta longtemps sans répondre; puis elle dit lentement :

— Consentirait-on à nous recevoir ici, si nous étions mariés?

— Nous recevoir ici?

— Je veux dire lady Susan... et les autres.

— Nous recevoir?... Mais oui, naturellement!

— Pas s'ils savaient... à moins qu'ils ne fissent semblant de ne pas savoir.

Il eut un geste d'impatience.

— Nous ne reviendrons pas ici, et les autres n'ont pas besoin de savoir... personne n'a besoin de savoir.

Elle soupira.

— Alors, ce n'est qu'une autre forme de tromperie, et plus misérable encore. Ne le voyez-vous donc pas?

— Je vois que nous ne devons pas de comptes à lady Susan ni à ses pareilles!

— Alors, pourquoi avez-vous honte de ce que nous faisons ici?

— Parce que j'en ai assez de faire comme si vous étiez ma femme quand vous ne l'êtes pas... quand vous ne voulez pas l'être.

Elle le regarda tristement :

— Si j'étais votre femme, il vous faudrait continuer... Il vous faudrait faire comme si je n'avais jamais été... autre chose. Et nos amis seraient forcés de faire comme s'ils vous croyaient.

Gannett arracha le gland du canapé, le jeta violemment par terre.

— Vous êtes impossible, gémit-il.

— Ce n'est pas moi... c'est de vivre ensemble qui est impossible pour nous. Je veux seulement vous montrer que le mariage n'y ferait rien.

— Qu'est-ce qui pourrait y faire quelque chose, alors ?

Elle releva la tête :

— Que je vous quitte.

— Que vous me quittiez ?

Il restait là, sur le canapé, immobile, regardant le gland qui gisait à l'autre bout de la pièce. Enfin, poussé par quelque instinct de lui rendre la douleur qu'elle lui infligeait, il dit lentement :

— Et où iriez-vous, si vous me quittiez ?

— Oh ! s'écria-t-elle.

Aussitôt il fut à son côté :

— Lydia !... Lydia !... vous savez bien que ce n'est pas là ce que je voulais dire ! Mais vous m'avez mis hors de moi. Je ne sais plus

ce que je dis. Ne pouvez-vous donc cesser de vous torturer ainsi vous-même? C'est nous détruire tous les deux.

— C'est pourquoi il faut que je vous quitte.

— Comme vous dites cela facilement! (Il abaissa les mains de Lydia et la contraignit de le regarder en face.) Vous êtes très scrupuleuse pour vous... et pour les autres. Mais avez-vous pensé à moi? Vous n'avez pas le droit de me quitter, à moins que vous n'ayez cessé de m'aimer...

— C'est parce que je vous aime...

— Alors j'ai le droit d'être écouté. Si vous m'aimez, vous ne pouvez pas me quitter.

Les yeux de Lydia le défièrent :

— Pourquoi pas?

Il lâcha ses mains et se leva.

— Vous le pourriez? dit-il tristement.

Il était tard, la lueur de la lampe vacilla et s'éteignit. Lydia se mit debout avec un frisson et se dirigea vers sa chambre.

V

Au petit jour, un bruit qui se faisait dans la chambre de Lydia réveilla Gannett d'un som-

meil inquiet. Il se mit sur son séant, il écouta : elle remuait doucement, comme si elle eût craint de le déranger. Il l'entendit repousser une des persiennes, qui grinça ; puis il y eut un moment de silence : il pensa qu'elle attendait de savoir si le bruit l'avait réveillé.

Bientôt elle recommença de remuer. Elle avait eu, sans doute, une nuit d'insomnie, et s'habillait pour aller respirer au jardin. Gannett se leva aussi ; mais, par un indéfinissable instinct, ses mouvements étaient aussi prudents que ceux de Lydia. Il se glissa vers la fenêtre, à pas de loup, et regarda par les lames de la persienne.

Il avait plu pendant la nuit ; l'aube était grise et triste. Les montagnes, de l'autre côté du lac, emmitouflées de nuages, se réfléchissaient à sa surface comme dans un miroir terni. Dans le jardin, les oiseaux commençaient à secouer les gouttes de rosée qui pendaient aux branches des lauriers-tins immobiles.

Gannett se sentit pris d'une immense pitié. L'apparente indépendance intellectuelle de Lydia l'avait aveuglé, lui, pour un temps, sur le caractère féminin de son esprit. Il n'avait jamais songé qu'elle pût, tout comme les autres femmes, pleurer et chercher un appui : ses intuitions étaient d'une telle lucidité qu'on les pre-

nait pour le résultat d'un raisonnement. Il voyait maintenant la cruauté qu'il avait commise en la détachant des conditions normales de la vie; il constatait la profondeur avec laquelle Lydia avait pénétré jusqu'à la véritable cause de leur souffrance. Leur vie était impossible, comme elle avait dit; et son pire châtiment, c'était qu'elle avait rendu toute autre vie impossible pour eux. Même si son amour, à lui, avait diminué, il était lié à Lydia maintenant par tous les liens de la pitié et du remords; et elle, la pauvre enfant, était forcée de revenir à lui comme Latude à son cachot...

Un nouveau bruit le fit tressaillir : c'était la porte de Lydia qui se fermait avec précaution. Il s'approcha de la sienne, sur la pointe des pieds; il entendit les pas de Lydia s'éloigner dans le couloir. Alors il retourna à sa fenêtre et regarda dehors.

Une ou deux minutes après, il la vit descendre les marches du porche et entrer dans le jardin. Il ne pouvait distinguer sa figure, mais il y avait dans son extérieur quelque chose qui le frappa. Elle portait un long manteau de voyage sous les plis duquel il reconnut le relief d'un sac ou d'un paquet. Il poussa un grand soupir et continua de l'observer.

Elle descendit rapidement l'allée de lauriers-

tins qui menait à la grille; puis elle s'arrêta un moment et parcourut des yeux la petite place ombragée. Sous les arbres, les bancs de pierre étaient vides; elle parut puiser du courage dans la solitude qui l'entourait, car elle traversa la petite place, vers l'embarcadère du vapeur, et fit une pause devant le guichet, au bout du quai. Maintenant elle prenait son billet. Gannett se retourna pour regarder l'heure à la pendule : le bateau serait là dans cinq minutes. Il n'avait que le temps de sauter dans ses habits et de la rejoindre...

Il ne bougea pas; une force obscure le retint. Si, dans le tumulte de ses sentiments, une pensée surnageait, c'était qu'il devait la laisser aller si tel était son désir, à elle. La veille au soir, il avait parlé de ses droits, à lui : — de quels droits?... En fin de compte, ils étaient, lui et elle, deux êtres séparés, qui n'étaient pas fondus en un seul par le miracle de corvées, d'obligations, d'abnégations communes, mais se trouvaient liés ensemble dans une noyade de passion, où ils résistaient tout à la fois et se cramponnaient l'un à l'autre, en coulant...

Après avoir pris son billet, Lydia était restée là un moment, les yeux errant à travers le lac; puis il la vit s'asseoir sur un des

bancs près de l'embarcadère. Lui et elle, à cette minute, guettaient le même son : le sifflet du vapeur qui doublerait le promontoire voisin. Gannett se retourna pour regarder encore la pendule : c'était l'heure du bateau maintenant.

Où irait-elle ? Que serait sa vie après qu'elle l'aurait quitté ? Elle n'avait pas de proches parents, elle avait peu d'amis. De l'argent, elle en avait assez ; mais elle demandait tant de choses à la vie, et si complexes et tellement immatérielles ! Il se la figura marchant nu-pieds à travers un désert pierreux. Personne ne la comprendrait, personne ne la plaindrait... et lui qui la comprenait et qui la plaignait, il était impuissant à lui venir en aide...

Il vit qu'elle s'était levée de son banc et qu'elle s'était avancée vers le bord du lac. Elle resta là, regardant du côté d'où devait venir le vapeur ; puis elle retourna au guichet, sans doute pour demander la cause du retard. Ensuite elle revint vers le banc et s'y assit, la tête penchée. A quoi pensait-elle ?

Le sifflet retentit soudain : Lydia tressaillit, et Gannett fit un mouvement involontaire vers la porte. Puis il revint à son poste et continua de l'observer : elle restait là, immobile, les yeux fixés sur la traînée de fumée qui précédait l'ap-

parition du bateau. Enfin le petit bâtiment contourna la pointe, — un cadavre blanc sur l'eau couleur de plomb — : une minute après, haletant, il faisait machine en arrière contre le quai.

Les quelques voyageurs qui l'attendaient — deux ou trois paysans et un prêtre — étaient groupés auprès du guichet. Lydia demeurait à part, sous les arbres.

Le vapeur était maintenant à quai ; on jeta la passerelle, et les paysans montèrent avec leurs paniers de légumes, suivis du prêtre. Cependant Lydia ne bougeait toujours pas. Une cloche tinta, plaintivement ; puis ce fut un rugissement de vapeur ; quelqu'un, apparemment, avait crié à la voyageuse qu'elle serait en retard : elle s'élança, comme pour répondre à un appel. Elle s'avança d'un pas indécis ; puis, au bord du quai, elle s'arrêta. Gannett vit un matelot lui faire signe ; la cloche sonna encore et Lydia mit le pied sur la passerelle.

A mi-chemin de la courte pente qui menait au pont, elle s'arrêta de nouveau, puis se retourna et revint en courant au bord. On retira la passerelle, la cloche cessa de tinter et le bateau se remit en marche. Lydia, lentement, revenait vers le jardin...

En approchant de l'hôtel, elle leva furtive-

ment les yeux : Gannett disparut de la fenêtre. Il s'assit auprès de la table : un indicateur était là, sous sa main, et, machinalement, sans savoir ce qu'il faisait, il se mit à chercher les heures des trains pour Paris...

LA TRAGÉDIE DE LA MUSE

I

Plus tard Danyers se complut à se figurer qu'il avait reconnu Mrs Anerton du premier coup; mais cette imagination était naturellement absurde, n'ayant vu d'elle auparavant aucun portrait. Elle affectait de garder un anonymat strict, et refusait sa photographie même aux plus privilégiés. Il n'avait en outre jamais obtenu de Mrs Memorall, en qui il vénérait et cultivait l'amie de cette femme, qu'une phrase de vague impressionnisme : « Elle est comme ces anciennes estampes où les traits ont la valeur d'un coloris... »

Cependant, le jeune homme était presque certain d'avoir pensé à Mrs Anerton tandis qu'il déjeunait dans le restaurant désert de l'hôtel. Il s'était aussitôt dit à lui-même, ayant levé

la tête à l'approche d'une dame qui s'était placée à une table près de la fenêtre : « Il se pourrait bien que ce fût elle... »

Dès ses années d'étudiant à Harvard (1), — il était encore assez jeune pour penser à ce temps comme à une époque infiniment éloignée, — Danyers avait rêvé de Mrs Anerton, la Silvia de l'immortel cycle de sonnets de Vincent Rendle, la Mrs A... de *la Vie et les Lettres* du même Vincent Rendle. Ce nom avait pour tabernacle quelques-uns des plus nobles vers anglais du dix-neuvième siècle, — et de tous les siècles passés ou futurs, comme Danyers, avec un jugement mûri, continuait à le croire. La première lecture de certains poèmes de Rendle : l'*Antinoüs*, la *Pia Tolomei*, les *Sonnets à Silvia*, avait fait époque dans le développement de Danyers, et l'exquise harmonie, l'ampleur, la signification de ces vers semblaient croître à mesure qu'on apportait à leur interprétation plus d'expérience de la vie, une sensibilité plus affinée. Alors que, dans son adolescence, Danyers n'avait perçu que la parfaite et presque austère beauté de la forme, la subtile alternance des voyelles, l'élan et la plénitude

(1) Célèbre Université d'Amérique, établie à Cambridge, près de Boston.

de l'émotion lyrique, il vibrait maintenant au sens serré de chaque ligne, à l'allusion de chaque mot. Son imagination était sans cesse entraînée sur de nouvelles traces, sans cesse stimulée par le sentiment qu'au delà de ce qu'il avait découvert, d'autres régions, plus merveilleuses encore, attendaient qu'on les explorât. A l'époque de la mort du grand homme, Danyers, encore à l'Université, avait écrit sur la poésie de Rendle l'essai qui remporta le prix. Il avait coulé les poèmes éphémères de sa propre période de romantisme dans le moule que Rendle avait le premier donné au mètre anglais. Et quand apparurent, deux ans plus tard, *la Vie et les Lettres*, quand la Silvia des sonnets prit corps et devint Mrs A..., le jeune homme engloba dans son culte pour Rendle la femme qui avait inspiré, non seulement des vers aussi divins, mais encore une prose si facile, si tendre, incomparable. Danyers ne devait jamais oublier le jour où Mrs Memorall mentionna ses relations avec Mrs Anerton. Il fréquentait cette Mrs Memorall depuis un peu plus d'un an, et il l'avait, jusqu'alors, assez dédaigneusement classée parmi les coureuses de célébrités. Un après-midi, et tout en lui mettant un morceau de sucre dans son thé, elle lui dit, à brûle-pourpoint :

— Est-ce bien, cette fois? Vous êtes presque aussi difficile que Mary Anerton.

— Que Mary Anerton?...

— Oui, je ne peux jamais me rappeler comment elle aime son thé. C'est ou bien du citron avec du sucre, ou sans sucre, ou de la crème sans ni l'un ni l'autre, et de toute façon le thé ne doit être versé dans la tasse qu'en dernier lieu. Et si l'on ne s'est pas bien souvenu, il faut tout recommencer. Je suppose que Vincent Rendle prenait son thé comme cela et que c'est devenu un rite...

— Comment! vous *connaissez* Mrs Anerton?...

— *Et ai-je vu une fois Shelley lui-même* (1)?... Miséricorde! Mais oui!... Elle et moi nous avons été à l'école ensemble. Vous savez qu'elle est Américaine? Nous avons passé presque un an dans un pensionnat des environs de Tours. Après quoi, elle retourna à New-York et je la perdis de vue jusqu'après son mariage. Elle et Anerton ont séjourné un hiver à Rome, pendant que mon mari y était attaché à notre Légation, et nous l'y voyions beaucoup, fit Mrs Memorall, avec un sourire de réminiscence. C'était le fameux hiver...

— L'hiver où ils se sont connus?...

(1) Vers de Browning passé en proverbe.

— Précisément. Par malheur, j'ai quitté Rome peu avant que la rencontre n'eût lieu. N'est-ce pas de la guigne? J'aurais pu figurer dans *la Vie et les Lettres*. Vous savez qu'il mentionne même cette stupide Mme Vodki chez laquelle la présentation eut lieu...

— Et elle, l'avez-vous vue beaucoup par la suite?

— Pas du vivant de Rendle. Elle vivait presque exclusivement en Europe. Je la voyais bien de temps en temps, quand j'étais sur le continent, mais elle était si absorbée, si préoccupée, qu'on se sentait toujours de trop. En réalité, elle ne tenait qu'à ses amis à lui, et s'était peu à peu séparée de tous les siens à elle. Maintenant, c'est très différent. Elle est affreusement seule. Elle s'est remise à m'écrire quelquefois, et, l'année dernière, ayant su que j'allais en Europe, elle me demanda de la rejoindre à Venise. J'y ai passé une semaine avec elle.

— Et Rendle?

Mrs Memorall sourit et secoua la tête :

— On ne m'a jamais laissé jeter même un simple coup d'œil sur le dieu. Aucun de ses anciens amis à elle ne l'a jamais rencontré, sinon par hasard. Les mauvaises langues disent que c'est pour cela qu'elle l'a gardé si longtemps. Si quelqu'un arrivait pendant qu'il était

là, aussitôt le dieu était mis à l'abri dans le cabinet d'Anerton, et le mari montait la garde jusqu'au départ du malencontreux visiteur. Anerton était d'ailleurs bien plus ridicule que sa femme. Mary était trop fine pour perdre la tête, ou du moins pour laisser voir qu'elle l'avait perdue, mais Anerton était incapable de cacher combien il était fier de cette conquête. J'ai vu Mary sur des épingles, quand il appelait Rendle « notre poète ». Il fallait toujours au grand homme une certaine place à table, hors du courant d'air et pas trop loin du feu. Il lui fallait *sa* boîte de cigares à laquelle personne n'avait le droit de toucher, *sa* table à écrire dans le salon de Mary, et Anerton ne se lassait pas de raconter les idiosyncrasies de l'idole : Comment Rendle ne coupait jamais les bouts de ses cigares, quoique lui-même, Anerton, il lui eût donné un coupe-cigares en or, incrusté d'un saphir étoilé, comment la table du maître était toujours encombrée, comment la domestique avait l'ordre de toujours porter à sa maîtresse le panier à papier, avant de le vider, de peur qu'une strophe immortelle ne tombât dans les balayures.

— Les Anerton ne se sont donc jamais séparés ?

— Se séparer ? Dieu garde ! Anerton n'aurait

pas voulu quitter Rendle. Et d'ailleurs, il aimait beaucoup sa femme.

— Et elle?

— Elle avait compris qu'il était de ces époux prédestinés au ridicule, et elle n'essayait jamais de lutter là contre.

Danyers apprit encore par Mrs Memorall que Mrs Anerton, dont le mari était mort quelques années avant leur poète, partageait maintenant son existence entre Rome, où elle avait un petit appartement, et l'Angleterre, où elle allait parfois rendre visite à ceux de ses amis qui avaient connu Rendle. Après l'avoir perdu, elle s'était consacrée à la publication de quelques œuvres de jeunesse dont il lui avait laissé le soin. Une fois cette tâche accomplie, elle n'avait guère eu d'occupation bien définie. A leur dernière rencontre, Mrs Memorall l'avait trouvée désemparée et découragée.

— Rendle lui manque trop. Elle a une vie trop vide maintenant. Je le lui ai dit. Je lui ai dit qu'elle devrait se remarier...

— Elle! se remarier!

— Et pourquoi pas, je vous prie? Elle est encore une jeune femme, — ce que beaucoup de gens appelleraient jeune, interrompit Mrs Memorall, comme par parenthèse, et avec un regard

vers le miroir. Pourquoi ne pas accepter l'inévitable et recommencer la vie? *Tous les chevaux du Roi et tous les hommes du Roi* (1) ne ramèneraient pas Rendle, et d'ailleurs elle ne l'a pas épousé, lui, quand elle le pouvait...

Danyers, voyant manier son idole si indélicatement, eut comme un léger frisson. Mrs Memorall ne comprenait-elle donc pas quelle faute d'orthographe c'eût été que ce mariage? Se figure-t-on Rendle « régularisant sa situation » avec Silvia, car c'est ainsi que le monde eût envisagé les choses? Comme une telle réparation eût vulgarisé leur passé! C'eût été restaurer un chef-d'œuvre. Et combien exquise et rare devait être la sensibilité d'une femme qui, au mépris des convenances, malgré sa propre inclination, peut-être, avait préféré arriver à la postérité comme Silvia plutôt que comme Mrs Vincent Rendle!

A dater de ce jour, Mrs Memorall devint intéressante aux yeux de Danyers. Elle était comme un tome de mémoires incohérents et sans table, dans lequel il se plongeait patiemment, avec l'espoir de trouver çà et là, enfouie sous des couches de poudreuses fadaises, une pré-

(1) Citation d'une célèbre chanson populaire anglaise.

cieuse allusion à l'objet de ses pensées. Quelques mois plus tard, ayant publié son mince premier volume, où le juvénile essai sur Rendle, très retouché, figurait auprès d'une douzaine « d'appréciations » quelque peu soulignées, il en offrit un exemplaire à Mrs Memorall qui, à sa surprise, lui annonça, peu après, qu'elle avait envoyé le livre à Mrs Anerton.

Après un délai convenable, Mrs Anerton adressa ses remerciements à son amie. Danyers fut admis au privilège de lire les quelques lignes par lesquelles, et en termes qui trahissaient l'habitude de « reconnaître » des hommages semblables, elle parlait de « l'intuition et de la sensibilité » de l'auteur, et se disait « charmée de cette occasion... », etc. Il partit désappointé, sans bien se rendre compte de ce qu'il avait espéré.

Au printemps d'après, quand il alla en Europe, Mrs Memorall lui offrit des lettres d'introduction pour tout le monde, depuis l'archevêque de Cantorbéry jusqu'à Louise Michel, sans toutefois lui en donner pour Mrs Anerton. Danyers savait, par une conversation antérieure, que Silvia nourrissait des préventions contre les gens qui se présentaient avec des lettres. Il

savait aussi qu'elle voyageait l'été. Elle ne devait guère retourner à Rome avant l'expiration de son congé à lui. L'espoir de la rencontrer n'était donc pas compris dans son itinéraire.

La dame, dont l'entrée interrompit son solitaire repas dans le restaurant désert de l'*Hôtel Villa d'Este*, s'était assise. Son profil se découpait sur la vitre, et son front bombé, son nez aquilin et délicat, sa lèvre un peu dédaigneuse, rappelaient vaguement la silhouette de Marie-Antoinette. Dans la toilette et les mouvements de cette femme, jusque dans la courbe des poignets, tandis qu'elle se versait son café, Danyers crut distinguer un je ne sais quoi qui excluait à la fois toute idée de banalité et d'excentricité. C'était évidemment une femme qui avait été très excédée et passionnément intéressée. Le garçon lui apporta un *Secolo*, et comme elle se penchait sur le journal, Danyers observa que les cheveux enroulés au-dessus de son front commençaient à grisonner. Mais sa taille était droite et svelte et elle avait le dos élancé d'une jeune fille.

La vague du touriste anglo-saxon n'avait pas encore déferlé vers les lacs. A l'exception d'une ou deux familles italiennes et d'un jeune homme bossu accompagné d'un abbé, Danyers et la

dame étaient seuls dans les salles de marbre de la *Villa d'Este.*

Comme il rentrait d'une course matinale dans la montagne il la vit assise à une des petites tables au bord du lac. Elle écrivait, et auprès d'elle s'amoncelaient livres et journaux. Ce soir-là ils se rencontrèrent de nouveau dans le jardin. Il avait fait quelques pas au dehors pour fumer une dernière cigarette avant le dîner et il la trouva assise sous la voûte obscure des chênes-lièges, près des marches qui descendent à l'embarcadère. Elle était penchée sur la balustrade et regardait l'eau, et elle se retourna au bruit de son approche. Elle avait noué une écharpe de dentelle noire autour de sa tête, et ce fond sombre donnait à son visage amaigri un aspect malheureux. Plus tard, il se rappela que ses yeux, en rencontrant son regard à lui, exprimaient moins une douleur qu'un profond mécontentement.

A sa grande surprise, elle vint droit à lui et le retint d'un geste :

— Monsieur Lewis Danyers, je crois?...

Il s'inclina.

— Je suis Mrs Anerton. J'ai vu votre nom sur la liste des étrangers et je désire vous remercier d'un essai sur la poésie de M. Rendle, ou plutôt vous dire combien je l'ai apprécié. Le

livre m'a été envoyé par Mrs Memorall l'hiver dernier...

Ses paroles avaient un son égal et monotone, comme si l'habitude d'un débit conventionnel eût enlevé à sa voix des accents plus spontanés, mais son sourire était charmant.

Ils s'assirent sur un banc de pierre sous les chênes verts et elle dit à Danyers tout le plaisir que lui avait procuré son essai. Elle trouvait que c'était le meilleur morceau du livre. Il y avait certainement mis plus de sa propre personnalité que dans le reste. N'avait-elle pas raison d'en conclure qu'il avait été très profondément influencé par l'art de M. Rendle? *Pour comprendre, il faut aimer*, et il semblait, à elle, qu'il avait parfois pénétré plus avant qu'aucun autre critique la pensée intime du poète. Il y avait naturellement certains problèmes auxquels il n'avait pas touché, certains aspects de cet esprit si complexe qu'il n'avait peut-être pas saisis...

— Mais aussi, vous êtes bien jeune, conclut-elle doucement, et l'on ne peut pas vous souhaiter encore l'expérience qu'impliquerait une compréhension plus complète.

II

Elle resta un mois à la *Villa d'Este*, et Danyers la vit tous les jours. Elle montrait un plaisir très franc à sa société, mais ce plaisir était si évidemment fondé sur leur commune vénération pour Rendle, que le jeune homme pouvait en jouir sans arrière-pensée de fatuité. Au début, il n'était pour la jeune femme qu'un grain d'encens de plus sur l'autel de sa Divinité; puis, insensiblement, une note plus personnelle s'introduisit dans leurs rapports. S'il continuait à lui plaire uniquement parce qu'il appréciait Rendle, elle le distinguait du moins d'une manière absolue dans le troupeau des autres admirateurs du poète.

Danyers fut frappé de cette attitude si parfaite envers la mémoire du grand homme. Mrs Anerton ne proclamait ni ne désavouait son identité littéraire. Pour ceux qui savaient le secret et que cela intéressait, elle était franchement Silvia. Pourtant il n'y avait pas de trace de l'Egérie dans sa manière d'être. Elle parlait souvent des livres de Rendle, rarement de lui-

même, et il n'y avait aucune conjugalité posthume, aucun usage du prénom possessif dans ses abondantes réminiscences. Elle ne se lassait jamais de décrire la vie intellectuelle du maître, ses habitudes de pensée et de travail. Elle connaissait l'histoire de chaque poème, par quelle scène ou quel épisode chaque image avait été évoquée ; combien de fois, dans une certaine strophe, les mots avaient été déplacés ; le temps qu'il avait mis à chercher telle métaphore ; elle avait même une explication pour ce vers impénétrable qui faisait le tourment des critiques, la joie des détracteurs, le dernier vers du poème : *le Vieil Odysseus.*

Danyers sentait qu'en parlant de toutes ces choses, elle n'était pas un simple écho de l'esprit de Rendle. Si sa personnalité avait paru absorbée par celle du maître, c'est simplement qu'ils pensaient de même, et non point parce qu'il pensait, lui, pour elle. La postérité incline à considérer les femmes chantées par les poètes comme des clous auxquels le hasard leur a fait suspendre leurs guirlandes ; mais l'esprit de Mrs Anerton était comme un jardin fertile où l'imagination de Rendle avait nécessairement pris racine et fleuri. Danyers s'en aperçut bientôt : le poète avait dû à l'union de cette nature avec la sienne plus d'un fil, et des plus précieux,

de son complexe tissu mental. En un certain sens, Silvia avait elle-même créé les *Sonnets à Silvia.*

Au fur et à mesure que son intimité avec Mrs Anerton grandissait, Danyers avait l'impression d'arriver en intrus dans cette vie déjà si remplie.

Etre la gardienne de la personnalité intime de Rendle, la porte, si l'on peut dire, du sanctuaire, avait semblé au jeune homme un privilège si complet! Quelle place y restait-il parmi des souvenirs aussi envahissants pour une actualité aussi infime que la sienne? Puis, soudain, il découvrit que Mrs Memorall y avait vu plus juste : son heureuse amie était ennuyée aussi bien que solitaire!

— Vous avez eu en partage plus qu'aucune autre femme... s'était-il écrié un jour.

Et un sourire éclaira sa méprise d'une lueur ironique. Insensé qu'il était de n'avoir pas vu qu'elle n'avait pas eu assez, qu'elle était jeune encore, — est-ce que les années comptent? — qu'elle était tendre, humaine, femme enfin, — que les vivants ont besoin des vivants!

A dater de là, quand ils gravirent les allées en pente du parc, se reposant dans un des petits temples ruinés, ou contemplant, à travers un

rideau de feuillage, le lointain éclair azuré du lac, ils ne parlèrent plus exclusivement de Rendle ou de littérature. Elle encourageait Danyers à se raconter lui-même, à lui confier ses ambitions. Elle lui posait de ces questions qui sont chez une femme fine l'équivalent d'un conseil :

— Vous devriez écrire, disait-elle, en formulant la plus exquise flatterie que peuvent exprimer des lèvres humaines.

Naturellement il écrirait. Pourquoi ne pas entreprendre à son tour quelque chose de grand ? Il ferait du moins de son mieux, avec la résolution que *son mieux* serait *le mieux*. Rien d'autre n'eût paru suffisant au jeune homme avec un tel mandat dans les oreilles. Comme elle l'avait deviné ! — Comme elle avait soulevé et démêlé ses ambitions éparses, mis en éveil son esprit, avec ce *Fiat lux !*

C'était leur dernier jour ensemble, et il se sentait heureux sans avoir d'espoir défini.

— Oui, vous devriez écrire, et un livre sur Lui, reprit-elle doucement.

Danyers eut un sursaut ; il commençait à ne plus aimer cette façon avec laquelle Rendle apparaissait sans se faire annoncer.

— Vous le devriez, insista-t-elle. Il faudrait

donner une interprétation complète, un résumé de son style, de ses intentions, montrer sa théorie de la vie et de l'art. Personne ne pourrait le faire aussi bien…

— Comment mener à bien cette œuvre, sans vous?... murmura-t-il.

— Je pourrais vous aider, je vous aiderais naturellement.

Tous deux demeurèrent silencieux, regardant le lac…

Il fut convenu qu'il la rejoindrait six semaines plus tard, à Venise. Là ils parleraient du livre.

. . . .

III

Lago d'Iseo, 14 août.

« En vous disant au revoir, hier, je vous ai promis de revenir à Venise, dans une semaine, et de vous y donner une réponse. Je n'ai pas été honnête avec vous, Danyers, je n'avais ni l'intention de revenir à Venise, ni celle de vous revoir. Je vous fuyais et je veux continuer à vous fuir. Si vous ne le voulez pas, moi je le

dois. Il faut que quelqu'un vous empêche d'épouser une femme désenchantée, et qui a... Mais vous dites que les années ne comptent pas. Pourquoi compteraient-elles, après tout, puisque vous ne devez pas m'épouser?...

« C'est là ce que je n'ose pas retourner vous dire : « Vous ne devez pas m'épouser. » Nous avons eu notre mois ensemble à Venise (quel bon mois, n'est-il pas vrai?), et maintenant vous allez rentrer chez vous et écrire un livre, n'importe lequel, sauf celui dont nous n'avons pas parlé! Et moi je resterai ici condamnée à l'attitude de mes souvenirs, comme une espèce de Tithon femelle! Ah! quelle monotonie dans cette immortalité obligatoire!

« Mais vous saurez du moins la vérité. Je vous aime assez, vous, ou, sinon vous, votre amour, pour vous la devoir, cette vérité.

« Vous avez cru que c'était parce que Vincent Rendle m'avait aimée qu'il y avait si peu d'espoir pour vous. J'avais eu tout ce que je pouvais désirer, jusqu'à la satiété, disiez-vous, n'est-ce pas? C'est précisément quand un homme commence à s'imaginer qu'il comprend une femme, qu'il ne la comprend pas. C'est au contraire parce que Vincent Rendle ne m'a pas aimée, qu'il n'y a pas d'espoir pour vous. Je n'ai pas eu ce que je désirais, et jamais, jamais, je ne

m'abaisserai jusqu'à me contenter d'autre chose.

« Commencez-vous à comprendre ? Tout était donc une duperie, direz-vous ? — Non, tout — si du moins il y a eu quelque chose — tout était vrai. Vous êtes jeune, vous n'avez pas encore appris à connaître les mille indices imperceptibles grâce auxquels on se fraye, à tâtons, un chemin à travers le labyrinthe de la nature humaine. Mais n'avez-vous pas été quelquefois frappé que je ne vous aie jamais raconté la moindre petite anecdote sur Rendle ? Le geste, par exemple, avec lequel il faisait tournoyer un coupe-papier entre son pouce et son index pendant qu'il parlait ; sa manie de garder l'envers blanc des lettres ; combien il était gourmand des fraises des bois, — celles des Alpes, — toutes petites et savoureuses ; son goût enfantin pour les acrobates et les jongleurs ; sa manière de m'appeler « Vous, chère Vous », en tête de chaque lettre... Je ne vous ai jamais, n'est-ce pas, dit un mot de tout cela ? Croyez-vous que j'eusse pu me retenir de vous en parler, s'il m'avait aimée ? Ces petites choses eussent été à moi ; elles eussent fait partie de ma vie, de notre vie ; elles m'auraient échappé, malgré moi (il n'y a que les femmes malheureuses pour rester éternellement réservées et dignes). Mais il

n'y a jamais eu de *notre vie*, jusqu'au bout il y a eu *sa vie* et *ma vie*...

« Si vous saviez quel soulagement c'est pour moi de dire enfin tout ceci à quelqu'un, vous supporteriez que je vous fasse mal ! Je ne serai jamais plus aussi isolée, maintenant que quelqu'un d'autre sait ce qui en est.

« Laissez-moi commencer par le commencement. Quand je rencontrai Vincent Rendle pour la première fois, il y a vingt ans, je n'avais pas vingt-cinq ans. De ce jour-là, jusqu'à sa mort, nous avons été d'excellents amis l'un pour l'autre. Il m'a donné quinze années, les meilleures peut-être de sa vie. Le monde entier, vous le savez, trouve que ses plus beaux poèmes furent écrits pendant cette période-là. Je suis censée les avoir « inspirés » et, jusqu'à un certain point, c'est vrai. Dès le début, la sympathie intellectuelle entre nous fut presque complète. Il me semble que mon esprit a dû être pour lui comme un instrument parfaitement harmonieux sur lequel il n'était jamais las de jouer. Quelqu'un me répéta depuis qu'il avait dit une fois que « je comprenais toujours ». C'est le seul éloge que je sache qu'il m'ait décerné. J'ignore même s'il me trouvait jolie, quoique je ne suppose pas que ma figure lui déplût, car il avait horreur des gens laids. En tout cas il s'accou-

tuma bientôt à passer tout son temps avec moi. Il aimait notre maison; notre manière de vivre lui convenait. Il était nerveux et assez irritable. Le monde l'ennuyait et cependant il n'aimait pas la solitude. Il prit donc ses habitudes chez nous. Quand nous voyagions, il nous accompagnait; en hiver, il louait un logement près du nôtre à Rome. En Angleterre, sur le continent, il était toujours avec nous pendant une bonne partie de l'année. Je pouvais lui rendre de petits services pour son travail, je lui devins nécessaire. Lorsque nous étions séparés, il m'écrivait sans cesse; il aimait à me faire part de tout ce qu'il faisait ou pensait, il avait hâte de connaître mon jugement sur chaque livre nouveau qui l'intéressait. Je faisais partie de sa vie intellectuelle. Mon malheur était de désirer être quelque chose de plus. J'étais jeune et je l'aimais, pas parce qu'il était Vincent Rendle, mais parce qu'il était lui-même!

« La société commença tout naturellement à jaser; j'étais la Mrs Anerton de Vincent Rendle! Quand parurent les *Sonnets à Silvia*, on dit tout bas que j'étais Silvia. Partout où il allait, j'étais invitée. Les gens me recherchaient dans l'espoir d'arriver à le connaître. Pendant mon séjour à Londres, tout le monde était pendu à ma sonnette. Pairesses, douairières,

maîtresses de maison ambitieuses, jeunes filles sentimentales, auteurs intrigants, m'accablaient de leurs assiduités. Je jouissais de mon succès, car je savais ce que tout cela signifiait : l'on croyait Rendle amoureux de moi. Et par moments j'arrivais à le croire aussi. Ah! il n'y a pas de phase de folie que je n'aie traversée. Vous n'imagineriez jamais les excuses qu'une femme peut trouver à un homme qui ne lui dit pas qu'il l'aime : arguments pitoyables qu'elle percerait à jour du premier regard, si une autre s'en servait! Mais tout ce temps-là, et au fond, bien au fond de moi, je savais parfaitement qu'il ne m'avait jamais aimée. Je l'aurais su, même s'il avait passé sa vie à me faire des déclarations. Au contraire, je n'ai jamais pu deviner s'il savait ce qu'on disait de nous; il écoutait si rarement, et se souciait si peu des racontars! Il a toujours été honnête et absolument droit avec moi, me traitant comme un homme en traite un autre, et cependant il me semblait quelquefois qu'il devait savoir que je sentais autrement. Il n'en a jamais rien montré. Peut-être n'avait-il rien remarqué, car je suis bien certaine qu'il n'a aucunement voulu être cruel. Il ne m'avait jamais fait la cour. Ce n'était pas sa faute si je désirais plus qu'il ne pouvait me donner. Les *Sonnets à Silvia*, dites-

vous? Mais que sont-ils? Une philosophie cosmique et pas un poème d'amour. Ils sont adressés à La Femme et non à une femme!

« Mais alors les lettres? Ah! les lettres! Eh bien, je me confesserai. Vous avez certainement remarqué çà et là des interruptions, précisément lorsque ces lettres semblaient sur le point de devenir tendres? Tous les critiques, vous vous le rappellerez, louèrent l'éditeur pour sa délicatesse et son bon goût (si rares de nos jours!), Ils le félicitèrent d'avoir omis de la correspondance toute référence personnelle, tous ces détails intimes, qui doivent être tenus sacrés, loin des yeux du public. L'on faisait naturellement allusion aux astérisques dans les lettres à Mrs A... Ces lettres, c'est moi-même qui les ai préparées, c'est-à-dire, que je les ai copiées pour l'éditeur, et que de temps à autre j'y ai glissé une ligne d'astérisques pour donner l'apparence d'une chose supprimée... Vous comprenez? Ces astérisques étaient une supercherie. Il n'y avait rien à supprimer, entendez-vous, rien...

« Il n'y a qu'une femme qui puisse se rendre compte de ce que j'ai traversé pendant ces années; les moments de révolte, où il me semblait que je devais me libérer de tout, jeter à Rendle la vérité au visage et ne jamais plus le revoir. Puis, l'inévitable réaction se produisait :

ne pas le revoir semblait la seule chose vraiment intolérable, et je tremblais à l'idée qu'un regard, une parole de moi détruisît l'harmonie de notre amitié. Ah! les heures absurdes où je caressais la chimère qu'il « devait » m'aimer, puisque tout le monde le croyait! Les longues périodes d'accablement où je me figurais ne pas tenir à ce qu'il m'aimât ou non. A ces jours de misère en succédaient d'autres, où notre accord intellectuel était si parfait que j'oubliais tout le reste, dans la joie de me sentir soulevée sur les ailes de sa pensée. Parfois, alors, les cieux paraissaient s'ouvrir...

« Et à travers tout cela, il était un si bon ami! Il avait le génie de l'amitié. Il me prodiguait les marques d'attachement. Oui, vous aviez raison de dire que j'ai eu plus qu'aucune autre femme. *Il faut de l'adresse pour aimer* (1), dit Pascal, et j'avais tant de sérénité, de gaieté, j'étais si franchement affectueuse avec lui, que je suis presque certaine de ne l'avoir jamais ennuyé, durant toutes ces années. Eussé-je pu en espérer autant, s'il m'avait aimée?

« Il ne faut pas d'ailleurs que vous vous le figuriez perpétuellement attaché à mes jupes. Il allait et venait comme il voulait, et ses caprices

(1) En français dans le texte.

étaient tout aussi libres. Il y eut, à un moment, une jeune fille (je vous dis tout), une ravissante créature qui appelait sa poésie « profonde ». Elle lui donna *Lucile* (1) pour son jour de naissance! Il la suivit en Suisse pendant un été entier, et durant tout ce temps où il tournait autour d'elle, — un peu trop ouvertement, d'après moi, pour un grand homme, — il m'écrivait sur sa théorie de la combinaison des voyelles, ou sur ses essais de rénovation de l'hexamètre anglais! Ses lettres étaient datées des endroits mêmes où je savais qu'ils allaient s'asseoir ensemble auprès des cascades, tandis qu'il s'ingéniait à trouver des adjectifs pour la nuance de ses cheveux. Il m'en parla plus tard en toute franchise. Elle était d'une beauté parfaite, et il avait éprouvé une joie très pure à la contempler, mais elle tenait absolument à parler, et son esprit, disait-il, était « tout en coudes ». Pourtant, l'année suivante, quand il apprit son mariage, il partit subitement tout seul... C'est précisément alors qu'il publia son *Viatique d'amour*... Que les hommes sont bizarres!...

« Après la mort de mon mari, — vous voyez que je formule les choses crûment, — j'eus un

(1) Poème de lord Lytton.

renouveau d'espoir. C'était parce qu'il m'aimait, me représentai-je, qu'il n'avait jamais parlé, parce qu'il avait toujours espéré faire de moi sa femme, quelque jour, parce qu'il avait voulu m'épargner « la faute ». Quelle illusion! Je savais trop bien, dans le cœur de mon cœur, que ma seule chance était dans la force de l'habitude. Il s'était accoutumé à moi, il n'était plus jeune, il redoutait les visages nouveaux et les nouvelles manières d'être, il avait pris son pli. Ne lui serait-il pas plus commode de m'épouser?

« Je ne crois pas maintenant qu'il y ait jamais pensé. Il m'écrivit ce qu'on appelle « une magnifique lettre ». Il fut bon, plein d'égards, avec une commisération très correcte... Puis, au bout de quelques semaines, il reprit son ancienne habitude de venir chaque jour, et nos interminables conversations se renouèrent juste où elles avaient été interrompues. J'ai su plus tard que le monde avait trouvé que j'avais fait preuve de « tant de tact », en ne l'épousant pas.

« Nous continuâmes ce petit train pendant environ cinq ans. Peut-être cette période-là fut-elle la meilleure, car j'avais abandonné tout espoir. Et il mourut.

« Après sa mort, — n'est-ce pas curieux? —

il me vint comme un mirage d'amour. Tous les livres et les articles qu'on écrivit sur lui, tous les comptes rendus, toutes les « vies », étaient remplis de discrètes allusions à Silvia. Je redevins à nouveau la Mrs Anerton des jours de gloire. Les femmes romanesques et les chers jeunes gens comme vous devenaient tout roses quand quelqu'un murmurait : « C'était à Silvia que vous parliez. » Les imbéciles me demandèrent des autographes, les éditeurs me pressaient d'écrire mes souvenirs sur lui, les critiques me consultaient sur l'interprétation des vers douteux. Et je savais que, pour tous ces gens, j'étais la femme que Vincent Rendle avait aimée.

« Au bout d'un certain temps, ce feu-là s'éteignit aussi, et je demeurai seule avec mon passé, ou même toute seule, car Vincent n'avait jamais été réellement auprès de moi. L'union intellectuelle ne comptait plus pour rien. Ç'avait toujours été l'âme dans l'âme, jamais la main dans la main, et il n'y avait pas de petits détails auxquels se rattacher.

« Alors commença une sorte d'hiver arctique. Je m'enterrai en moi-même comme dans une hutte contre la neige. Je haïssais ma solitude et je redoutais pourtant tout ce qui eût pu la troubler. Cette phase-là passa naturellement, comme

les autres. Je repris à la vie. Je commençai à lire les journaux et à me préoccuper de la coupe de mes robes. Mais il y avait une question que je ne pouvais écarter et qui me hantait jour et nuit. *Pourquoi* ne m'avait-il jamais aimée? *Pourquoi* lui avais-je tant représenté et pas davantage? Etais-je si laide, si essentiellement peu aimable qu'un homme pût bien me chérir comme compagnon de son esprit, mais qu'il ne pût m'aimer comme femme? Je ne puis vous exprimer à quel point cette question me tortura. Cela alla jusqu'à l'obsession...

« Commencez-vous à voir, mon pauvre ami? Il fallait que je découvrisse ce qu'un autre homme pensait de moi! Ne me jugez pas trop sévèrement. Ecoutez d'abord, considérez bien tout. Quand je rencontrai Vincent Rendle, au début, j'étais une toute jeune femme, mariée trop tôt, et qui avait mené la plus paisible des existences. Je n'avais pas eu « d'expériences ». Depuis notre première entrevue jusqu'au jour de sa mort, je n'ai jamais regardé aucun autre homme, ni remarqué si aucun autre homme me regardait. Quand je le perdis, il y a de cela cinq ans, je ne connaissais pas plus les limites de mon pouvoir qu'un enfant. Etait-il trop tard pour savoir? Ne saurais-je jamais ce *pourquoi?*

« Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Vous êtes

si jeune! Cette aventure ne deviendra que trop tôt un épisode, un simple « document », pour vous. Et d'ailleurs tout ceci n'a pas été aussi prémédité, aussi arrangé de sang-froid que ces lignes incohérentes ne le feraient croire. Je n'ai pas combiné les choses comme une femme dans un livre. La vie est tellement plus complexe que toutes ses représentations. Vous m'avez plu dès le commencement. J'ai été attirée vers vous (vous avez dû le voir), je voulais que vous m'aimiez, et ce n'était pas une simple expérience psychologique. Et pourtant, jusqu'à un certain point c'était cela aussi, je vous dois d'être honnête. Il me fallait une réponse à cette question : pourquoi Rendle ne m'a-t-il pas aimée? Ce fantôme devait être enseveli.

« Au début, je craignais, ah! combien je l'ai craint! que vous m'aimiez uniquement parce que j'étais Silvia, que vous ne m'aimiez que parce que vous pensiez que Rendle m'avait aimée. Je commençai à croire qu'il m'était impossible d'échapper à ma destinée.

« Ah! que je fus heureuse en découvrant que vous deveniez jaloux de mon passé, que vous étiez près de détester Rendle! Mon cœur battit comme celui d'une jeune fille quand vous m'avez dit que vous vouliez me suivre à Venise.

« Après notre séparation à la *Villa d'Este*,

mes anciens doutes reparurent à nouveau. Que savais-je vraiment de votre sentiment pour moi? Etiez-vous seulement capable vous-même de l'analyser? Il était probablement fait aux deux tiers de curiosité et au troisième de sentimentalisme littéraire. Vous pouviez parfaitement vous croire amoureux de Mrs Anerton, et n'être en réalité qu'épris de Silvia. Le cœur est de si mauvaise foi! Ou même vous pouviez être plus calculateur que je ne le supposais. Peut-être était-ce vous qui aviez profité de ma vanité, avec l'espoir (bien excusable!) de faire de moi, après un intervalle décent, un joli petit essai, avec annotations.

« Quand vous êtes arrivé à Venise, et que nous nous sommes retrouvés, vous rappelez-vous la musique sur la lagune, ce soir-là, de mon balcon? J'avais une peur affreuse que vous ne commenciez aussitôt à me parler de lui, car le livre sur lui était ma raison officielle d'être venue. Vous n'en avez jamais dit un mot, et je vis bientôt que votre seule appréhension était que j'en parlasse, moi, que je ne vous rappelasse le prétexte de votre présence auprès de moi. C'est alors que j'ai su que vous m'aimiez vraiment. Nous n'avons pas fait allusion au livre une seule fois, n'est-ce pas, durant tout ce mois à Venise?

« Maintenant que je viens de relire ma lettre, je voudrais vous avoir dit tout ceci, au lieu de vous l'écrire. J'aurais pu chercher ma voie, en lisant sur votre visage, et en examinant si vous compreniez Mais non. Je n'aurais pas pu retourner à Venise et je n'ai pas davantage pu vous y parler (car j'ai essayé). Je ne pouvais pas gâter ce mois, *mon seul mois*. Il m'était si doux, pour une fois dans ma vie, d'échapper à la littérature...

« Vous m'en voudrez au commencement, mais pas bien longtemps, hélas! Ce que j'ai fait eût été cruel de la part d'une jeune femme. Au point où nous en sommes, l'expérience ne fera vraiment de mal qu'à moi-même. Et elle m'en fera horriblement, autant que vous le souhaiterez peut-être dans votre premier mouvement de colère, parce qu'elle m'a montré, pour la première fois, tout ce que j'ai perdu... »

LE CONFESSIONNAL

I

Dans ma jeunesse, j'avais un goût très vif pour ce qu'on appelle « la couleur locale ». Cela avait, à cette époque-là, la saveur de la nouveauté, et passait pour stimuler l'imagination d'une manière toute particulière. Comme aliment de l'imagination, l'utilité de ce goût est peut-être contestable, mais il fournit assurément un but aux recherches de la fantaisie vagabonde. Je ne connais pas de chasse plus passionnante, surtout pour le jeune homme accablé de travail et privé de congés, qui s'imagine qu'il lui suffirait de se mettre en quête pour en découvrir les traces partout.

Même la grande ville industrielle où, pendant quelques années, ma jeunesse se trouva rivée à un bureau de comptable, n'était pas dé-

pourvue de pittoresque. Beaucoup d'ouvriers des manufactures de Dunstable étaient Italiens, et s'étaient établis dans ce quartier peu agréable et malsain de la ville appelé la « Marine ». La « Marine », tout comme les petites villes plus aristocratiques, avait son quartier commerçant et son quartier bien habité, son église, son théâtre et son restaurant. Quand j'étais pris de la maladie de la couleur locale, je me mettais à fréquenter le restaurant, baraque en planches, basse de plafond et aux vitres ternies, où le fait de consommer du macaroni gluant ou une friture graisseuse suffisait pour me transporter à Venise, au restaurant du Cappello d'Oro, tandis qu'une simple tasse de café et un cigare effilé transformaient la nappe maculée en un de ces dessus de marbre des petites tables du café Pedrotti à Padoue. Ce jeu d'imagination était complété par Agostino, le garçon aux yeux cernés et au col las, qui maniait avec une élégance toute classique sa serviette d'un blanc douteux, et dont le zèle allait pour moi jusqu'à s'assurer du degré de chaleur de mon potage en y trempant son doigt. Par Agostino j'appris l'histoire de la colonie ouvrière, avec tous les détails de ses querelles et de ses vengeances, et je connus, de vue au moins, les principales figures de ces drames domestiques Le restau-

rant était fréquenté par les principaux personnages de la Marine : le surveillant des ouvriers italiens à l'usine Meriton, le docteur, son épouse la sage-femme, une Napolitaine plantureuse aux boucles huileuses, au grand chapeau de peluche, au cou gras entouré d'un collier de corail, et enfin Don Egidio, le curé de la petite église italienne. Le docteur et sa femme ne venaient que les jours de fête, mais le surveillant et Don Egidio étaient des clients réguliers. Le premier était un homme affable mais silencieux, et je comptais surtout pour me distraire sur Don Egidio, dont les grosses lèvres étaient toujours prêtes à s'ouvrir quand il s'agissait de causer. Les paroles qu'elles émettaient avaient les sons gutturaux du dialecte bergamasque, et l'on devinait aisément le paysan du nord sous la soutane usée du prêtre. Par le fait, Don Egidio lui-même me raconta qu'il venait d'un village du val Camonica, la radieuse vallée qui s'étend vers le nord du lac Iseo jusqu'aux glaciers de l'Adamello. Son beau-père avait été journalier dans l'un des jardins fruitiers que louait un comte milanais, propriétaire de grands domaines dans le val Camonica : et ce gentilhomme s'était intéressé au jeune garçon, qu'il avait vu travailler dans un de ses vergers, l'avait pris chez lui, dans sa villa sur le lac

d'Iseo, et l'avait ensuite préparé à entrer dans les ordres.

C'était sans doute à cet incident que Don Egidio était redevable du mélange d'aisance et de simplicité qui donnait un charme imprévu à sa personne lourde et négligée. On pouvait le comparer à un fruit sauvage qui aurait été transplanté dans les vergers du comte, et que la culture aurait rendu plus moelleux sans lui faire perdre sa saveur. Je n'ai jamais vu pratiquer avec un art aussi naturel les rapports sociaux. Et ce qui prouvait combien cette sociabilité était instinctive, c'est qu'elle s'exerçait surtout vis-à-vis des ouvriers qui formaient sa paroisse.

Il régnait sur ses ouailles avec l'autorité indulgente du bon prêtre. Sur les points importants il demeurait inflexible; mais sur des questions plus insignifiantes il avait cette élasticité de jugement qui permet à la discipline catholique de s'adapter à toutes les inégalités de la conscience humaine. Lorsqu'il avait prononcé son jugement, c'était en dernier ressort et sans appel; mais avant de juger il ne manquait pas d'envisager la question sous des angles divers. Son influence était reconnue non seulement par les fidèles de sa paroisse, mais par le sergent de ville du coin, le propriétaire du

cabaret, et l'épicier ambitieux qui dirigeait la politique du quartier. L'opinion générale, à Dunstable, était que la Marine eût été un véritable enfer sans le prêtre; non pas que ce fût avec lui précisément le paradis; mais Don Egidio reflétait dans sa personne le peu de ciel bleu visible à travers la fumée des usines. On n'exerce pas une telle influence sans en jouir, et, somme toute, le prêtre était probablement un homme satisfait; mais il ne s'ensuit pas que ce fût un homme heureux. Ce point demeura obscur pour moi dans les débuts. A première vue, Don Egidio semblait la bonhomie même. Son extérieur indiquait l'absence de tout souci. Il marchait avec lenteur et en se dandinant, il avait le rire prompt, et ce regard amical dont la sympathie est toujours en éveil. Il me fallut longtemps pour découvrir sous sa parole facile la réticence inhérente à sa profession, et sous cette gaieté presque enfantine un fonds de mélancolie cachée. L'aspect et la conversation de Don Egidio étaient si loin d'évoquer l'idée des moindres complexités psychologiques que j'attribuais cette tristesse à sa pauvreté ou au mal du pays. Il n'y a pas d'homme plus frugal dans ses goûts et ses habitudes que le prêtre de campagne en Italie; mais je savais que Don Egidio avait connu, à un âge où les impressions sont

encore fraîches, tous les raffinements d'une vie luxueuse. Quelles qu'aient pu être les privations auxquelles son apostolat l'avait condamné depuis, on sentait trop, dans sa conversation, l'influence de cette vie antérieure pour ne pas voir qu'elle avait fait une profonde impression sur ses goûts ; et, malgré sa simplicité évangélique, il était le type de l'aumônier qui a son couvert mis à la table du châtelain.

Il se trouvait que j'avais profité d'un de mes congés en Europe pour explorer les vallées romantiques reliant la Valteline au lac Iseo, et le souvenir que j'en gardais était tel qu'il me parut impossible que Don Egidio pût, sans un serrement de cœur, s'habituer aux rues boueuses de la Marine. Le contraste était trop complet entre ces paysages du Titien et les bicoques de briques qui bordaient les trottoirs malpropres de la Marine.

Cette impression s'accentua encore lorsque Don Egidio me fit sa première visite. Il vint un soir d'hiver, au moment où un bon feu éclairait joyeusement mes rayons de bibliothèque, mes vieilles gravures et les quelques potiches chinoises achetées sur mes modestes économies.

« Ah ! dit-il avec un soupir de bien-être, en déposant son chapeau luisant et son parapluie

mal plié, il y a bien longtemps que je ne suis entré dans une *casa signorile.* »

Le souvenir que j'avais gardé de son pauvre appartement — il logeait avec le docteur et la sage-femme — enlevait à ce compliment toute teinte d'ironie, et je gardai le silence tandis qu'il s'effondrait avec volupté dans mon fauteuil.

« C'est bien, répéta-t-il en regardant autour de lui : des livres, des porcelaines, des bibelots. Je me réjouis de voir qu'il existe encore de tels objets ! » Et il jeta un coup d'œil satisfait sur le verre de Marsala que je lui avais versé.

Don Egidio était l'homme le plus tempérant du monde et ne buvait jamais plus d'un verre de vin, mais il aimait à savourer lentement mes cigares de la Havane. Sous l'influence de mon tabac, il devint encore plus aimablement bavard, et je me figurai parfois que de tous les devoirs imposés par son ministère, aucun ne devait lui être plus pénible que le secret de la confession. Il parlait souvent de sa jeunesse dans la villa du comte, où il avait été élevé avec les deux fils de son protecteur, et je voyais bien que les années passées dans l'intimité de ses bienfaiteurs étaient encore le souvenir le plus vivant de son existence. L'amour pour la beauté de son pays natal, qui existe à l'état latent chez

presque tous les paysans italiens, s'était spécialisé en lui au contact de goûts plus raffinés. Non seulement il pouvait me dire en connaisseur que le comte avait une merveilleuse collection de tableaux, mais encore que la chapelle de la villa contenait un monument funéraire de Bambaja, et que les critiques n'étaient pas d'accord quant à l'authenticité du Léonard de Vinci du palais de la famille à Milan.

Sur tous ces sujets il était inépuisable; il n'y en avait qu'un seul qu'il n'abordait jamais : c'était celui de son séjour en Amérique. Je me rappelle encore la façon dont il me coupa la parole lorsque je le questionnai là-dessus.

« Un prêtre, me dit-il, est un soldat, et doit obéir aveuglément aux ordres qu'il reçoit. » Puis il posa son verre de Marsala et traversa lentement la pièce.

« Je n'avais pas remarqué, ajouta-t-il aussitôt, que vous aviez ici une photographie du « Sposalizio » de la Brera. Quel tableau! *E stupendo!* »

Puis il revint s'asseoir et alluma en souriant un autre cigare.

Je vis aussitôt que j'avais touché à un sujet que la discipline ecclésiastique protégeait contre le bavardage. Je respectais trop mon ami pour insister, et plus d'une fois je crus comprendre

qu'il m'était reconnaissant de ne pas mettre sa réserve à l'épreuve.

Bien que Don Egidio eût soixante ans passés quand je fis connaissance avec lui, ce ne fut qu'à la fin d'un hiver très rigoureux, et cinq ou six ans plus tard, que je commençai à le considérer comme un vieillard. On aurait dit que le froid persistant de notre climat l'avait flétri. Il s'était courbé, sa poitrine s'était creusée, et sa lèvre inférieure tremblotait continuellement. La chaleur de l'été ne sembla pas le remonter, et en septembre, quand je rentrai de mon congé, je le trouvai relevant à peine d'une pneumonie. Durant l'automne il n'osa affronter l'air froid du soir, et de temps à autre j'allai lui tenir compagnie dans sa petite chambre, où j'avais introduit un luxe inusité sous forme d'un fauteuil et d'un poêle à gaz.

Mes occupations rendaient pourtant ces visites assez rares, et j'avais passé plusieurs semaines sans voir le curé, lorsqu'un matin de novembre, par la neige, je le rencontrai à la gare. J'allais passer la journée à New-York, et je n'eus que le temps de lui faire un signe amical, avant de monter dans mon wagon; mais quelques instants après je le vis grimper péniblement dans le même train. Je le trouvai assis dans le wagon ordinaire, son parapluie entre

les jambes ; à côté de lui, sur le siège, il avait posé un petit ballot enveloppé d'un mouchoir de coton rouge. La précaution avec laquelle, à mon approche, il s'empara du paquet, attira mon regard, et il répondit à mon coup d'œil par un sourire :

« Ce sont, me dit-il, des fleurs pour les morts, les fleurs les plus belles des serres de M. Meriton — *si figuri!* Un de mes jeunes paroissiens, qui est employé par le jardinier, m'apporte tous les ans, pour cet anniversaire, une superbe gerbe de fleurs — dans des cas comme celui-ci ce n'est pas un péché, ajouta-t-il, avec cette souplesse de jugement qui est un des grands charmes du caractère italien. Une quinte de toux l'arrêta.

— Et pourquoi voyagez-vous par ce temps de neige, monsieur le curé ? lui dis-je.

De son œil naïf, il me fixa gravement.

— Parce que c'est le jour des morts, mon fils, dit-il, et que je vais porter ces fleurs au cimetière pour honorer la mémoire du plus noble cœur qui ait jamais existé.

— Vous allez à New-York ?

— A Brooklyn, répondit-il.

J'hésitai un instant. J'aurais bien voulu l'interroger, et je me demandais si c'était à cause de sa toux, ou parce qu'il ne tenait pas à être

questionné, qu'il me faisait des réponses aussi brèves.

— Avec un tel rhume, vous avez tort de circuler par un temps comme celui-ci.

Il fit un geste d'indifférence.

— Je n'ai jamais manqué cet anniversaire, pas une seule fois en dix-huit ans. Sans moi, il n'aurait personne !

Il croisa les mains sur son parapluie et détourna la tête pour cacher le tremblement de sa lèvre.

Je me décidai subitement à pénétrer malgré lui son secret.

— Votre ami est enterré au cimetière du Mont-Calvaire ?

Il fit un signe d'assentiment.

— C'est une longue route à faire seul, monsieur le curé. Les rues seront sûrement glissantes, et il souffle un vent glacial. Donnez-moi vos fleurs, et je les enverrai par un commissionnaire. Je vous donne ma parole qu'elles arriveront sûrement à destination.

Il eut un regard de doux entêtement.

— Mon fils, vous êtes jeune, dit-il, et vous ne savez pas combien les morts ont besoin de nous.

Il tira son bréviaire de sa poche et l'ouvrit en souriant : *Mi scusi?* murmura-t-il.

L'affaire qui m'appelait en ville m'obligea à me séparer de lui dès que le train fut en gare, et, pressé par l'heure, je le laissai loin derrière moi, cherchant à se frayer un passage à travers la foule compacte qui encombrait le quai. Avant de nous séparer j'avais appris toutefois qu'il retournerait à Dunstable par le train de quatre heures, et j'étais décidé à terminer mon affaire à temps pour rentrer avec lui. En arrivant à Wall Street, j'appris que la personne avec laquelle j'avais rendez-vous était malade et retenue à la campagne. J'avais donc ma journée devant moi et je ne me sentais guère embarrassé de son emploi, étant à l'âge où les distractions ne manquent pas; mais, en route pour aller demander à déjeuner dans une maison amie, je me jetai tout à coup dans un fiacre et me fis conduire rapidement à la gare de Brooklyn. J'avais déjà pris mon billet, et j'étais installé sur le bac, lorsque je me rendis nettement compte que j'avais été distrait de mon projet par un sentiment de réelle inquiétude au sujet de Don Egidio. Je calculai qu'il n'avait guère plus d'une heure d'avance, et qu'étant donnés ma plus grande agilité, et le fiacre que j'avais à ma disposition, j'arriverais à temps au cimetière pour le faire mettre à l'abri avant que les rafales de grésil, qui déjà balayaient l'es-

tuaire, ne se fussent transformées en neige.

A la grille du cimetière je perdis un peu de ma confiance. Par ce triste anniversaire les avenues étaient pleines de pieux visiteurs, et le gardien ne se souvint pas d'avoir vu entrer un gros prêtre italien, très enrhumé, portant dans un mouchoir rouge une gerbe de fleurs. Il me donna bien quelques indications vagues, mais je me gardai de les suivre, et, grâce à cette précaution, au bout d'une demi-heure de recherches, je découvris mon pauvre curé, agenouillé sur la terre gelée dans une des allées les plus écartées de la grande nécropole. La tombe sur laquelle il priait était jonchée de fleurs prises en cachette dans les serres de M. Meriton, et sur la pierre tombale je lus l'inscription suivante :

Il Conte Siviano
da Milano

Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus.

Je restai là quelques instants sans que Don Egidio me vît, et lorsqu'il se leva il était si absorbé par la douleur qu'il me regarda presque sans surprise.

— Monsieur le curé, dis-je, j'ai une voiture

qui attend à la grille. Il faut que vous rentriez avec moi.

Il fit un signe d'assentiment et je passai sa main sous mon bras.

Il voulut retourner sur la tombe.

— Encore un instant, mon fils, dit-il ; c'est peut-être pour la dernière fois !

Il restait là, immobile, les yeux fixés sur les fleurs amoncelées, qui étaient déjà meurtries et noircies par le froid.

— Le laisser seul ainsi — après soixante ans ! Mais Dieu est partout, murmura-t-il au moment où je l'emmenais.

Il me sembla peu disposé à parler en revenant, et j'étais surtout préoccupé de le tenir enveloppé dans mon gros manteau, et de lui faire faire son lit dès que je l'eus ramené chez lui. La sage-femme alla chercher dans sa chambre un couvre-pieds capitonné, et le dorlota comme s'il eût appartenu au sexe qui avait d'habitude recours à ses services ; tandis qu'Agostino, sur mon ordre, apportait un bol de soupe chaude, qui s'annonça de loin par un réconfortant parfum d'ail. Je laissai le curé aux mains expertes de la garde-malade, comptant passer le lendemain soir pour prendre des nouvelles ; mais un surcroît de travail me retint très tard à l'usine, et, le jour suivant, il se pré-

senta encore un autre empêchement. Le troisième jour, au moment où je quittais mon bureau, un petit gamin de la Marine vint me dire que le curé était plus mal, et demandait à me voir. Je sautai dans le tramway le plus rapproché, et dix minutes plus tard je montais quatre à quatre l'escalier du docteur.

Je fus tout étonné de trouver la chambre de Don Egidio froide et inoccupée. Mais la sage-femme vint aussitôt me rassurer, en m'annonçant qu'elle avait transporté le malade dans son appartement à elle, où il aurait au moins un bon lit et quelques rayons de soleil pour l'égayer. Il était là, en effet, faible mais souriant, dans un milieu qui contrastait singulièrement avec la simplicité monastique de celui auquel il était habitué. La chambre de la sage-femme était gaie, sinon soignée, et le bon curé se trouvait entouré de chromos anecdotiques, de photographies de jeunes accouchées présentant fièrement leur rejeton à l'objectif, et d'innombrables *santolini* napolitains enguirlandés de feuilles de palmiers.

La sage-femme me dit tout bas que le pauvre homme avait une pleurésie et qu'il devait être près de la dernière étape. Je constatai, en effet, qu'il était bien bas, mais rien n'indiquait un danger immédiat, et j'avais le pressentiment

qu'il lutterait encore quelque temps. Il était clair qu'il prévoyait d'avance l'issue du conflit, et la solennité avec laquelle il me reçut me prouva qu'il se préparait à la suprême épreuve.

— Mon fils, dit-il, lorsque la sage-femme se fut retirée, j'ai une faveur à vous demander. Vous m'avez trouvé hier faisant mes adieux à mon meilleur ami. (Une quinte de toux interrompit sa phrase.) Je ne vous ai jamais dit, continua-t-il, le nom de la famille avec laquelle j'ai été élevé. Ce nom est Siviano, et la tombe sur laquelle je priais était celle du fils aîné du comte, avec lequel j'étais lié comme un frère. Il repose depuis dix-huit ans sur cette terre étrangère — *in terrâ alienâ* — et lorsque je mourrai, il n'y aura plus personne pour soigner sa tombe.

Je vis ce qu'il attendait de moi.

— J'en aurai soin, monsieur le curé.

— Je savais bien pouvoir compter sur votre promesse, mon enfant, et vous êtes toujours de parole. Mais mon ami est un étranger pour vous — vous êtes jeune, et à votre âge la vie est une maîtresse qui efface vite les douloureux souvenirs. A quel titre vous chargeriez-vous de soigner la tombe d'un étranger? Je ne puis l'exiger, mais je vous raconterai son histoire — et je crois qu'alors, dans la joie comme dans

la douleur, vous penserez à lui; car dans la joie vous vous rappellerez combien il fut malheureux, et dans la douleur son souvenir sera comme la main d'un ami dans la vôtre.

II

Vous me dites (commença Don Egidio) que vous connaissez notre petit lac, et, si vous l'avez vu, vous comprendrez pourquoi il me rappelait toujours le *hortus inclusus* du Cantique des Cantiques.

Colomba mea in foraminibus petræ! ces mots me revenaient chaque fois que, rentrant d'un petit voyage dans les hauteurs, j'apercevais, bien loin en dessous, le lac bleu caché dans ses montagnes. Nous ne jalousions nullement la beauté des grands lacs. Ils ressemblent aux tableaux d'apparat que le grand seigneur accroche dans sa galerie, mais notre lac d'Iseo est le petit chef-d'œuvre qu'il cache dans sa propre chambre.

Vous m'avez dit l'avoir vu en été, lorsqu'il reflète le ciel bleu, et c'est à cette époque aussi que je le connus pour la première fois. Le vieux

comte m'avait trouvé travaillant sur un de ses vergers dans la vallée, et, apprenant que j'étais maltraité par mon beau-père, — un colporteur ivrogne du Val Mastellone que ma pauvre mère avait rencontré à la foire de Lovere, une ou deux années auparavant, — il m'avait ramené chez lui à Iseo. Je servais la messe dans notre village montagnard de Cerveno, et les enfants m'appelaient le « petit prêtre », parce que, mon travail achevé, je me faufilais dans l'église pour échapper aux coups et aux jurons de mon beau-père. « Je ferai de lui un vrai prêtre », déclara le comte, et cet après-midi-là, perché sur le siège de sa berline de voyage, je fus arraché aux terribles scènes qui avaient attristé mon enfance, pour entrer dans une autre vie, où il me sembla que tout le monde était heureux comme un ange sur un *presepio*.

Vous rappelez-vous la villa du comte? Située sur le bord du lac, en face du mont Isola, elle est dominée par le village de Siviano et par la vieille église paroissiale où j'ai dit la messe pendant quinze heureuses années. Le village s'échelonne sur le penchant de la montagne, mais la villa surplombe le lac, souriant à sa propre image comme le baigneur sur les bords de l'eau. Quelle vision du paradis j'eus ce jour-là! Dans notre église, au fond de la

vallée, se trouvait un vieux tableau sombre de saint Sébastien : dans le fond on voyait le palais le plus magnifique, avec des jardins en terrasse, ornés de statues et de fontaines, et dans lesquels des gens richement vêtus se promenaient de long en large sans se préoccuper du martyr. La villa du comte, avec ses terrasses, ses roses, ses escaliers de marbre descendant jusqu'au lac, me rappelait ce palais ; seulement, au lieu d'être habitée par des oisifs cruels et malfaisants comme ceux du tableau, c'était la demeure de gens qui furent, pour le pauvre gars recueilli par eux, les meilleurs des amis.

Le vieux comte était veuf lorsque je le connus. Il s'était marié deux fois et sa première femme lui avait laissé deux enfants : une fille et un fils. L'aînée, Donna Mariana, avait alors vingt ans ; elle tenait la maison de son père et était véritablement la mère des deux garçons. Ni belle ni savante, elle n'aimait guère le monde, mais elle était comme le pied de lavande que le pauvre cultive sur sa fenêtre, une petite fleur incolore dont l'odeur se répand dans toute la maison. Son frère, le comte, studieux, mais d'une constitution délicate, portait sur son visage cette empreinte de mélancolie que l'on voit dans certains portraits de jeunes gens du Titien. Il ressemblait à un prince exilé

et en deuil. De sa seconde femme le comte avait un enfant de mon âge, le comte Andrea, beau comme un saint Georges, mais moins bon que les autres. A cause de son plus jeune âge, il n'était sans doute pas à même de comprendre aussi bien que son frère et sa sœur pourquoi un fils de paysan, sans aucune éducation, avait été amené à la table de son père, et les deux aînés avaient si peur de me blesser que, sans les taquineries d'Andrea, je n'aurais jamais corrigé mes manières vulgaires, ou appris à me tenir en présence de mes supérieurs. Le comte Andrea ne me ménageait pas ses agaceries, et le comte Roberto, malgré sa faiblesse native, savait châtier sévèrement son frère lorsqu'il pensait que la leçon avait été trop rude; mais il me semblait pour ma part assez naturel qu'un être tellement supérieur jouât le maître vis-à-vis d'un ver de terre comme moi.

Je ne m'attarderai pas sur les débuts de cette nouvelle existence, car c'est plutôt à sa fin qu'a trait mon récit. Je voudrais cependant que vous vous rendissiez compte de ce que ce changement de vie put être pour moi. Pensez donc ce que dut ressentir le jeune paysan que j'étais, en quittant un travail pénible, agrémenté de coups, et abandonnant une cabane délabrée de montagne, pour entrer dans une belle maison, pleine

d'objets rares et magnifiques, et d'êtres qui me parurent encore plus rares et plus beaux. Serez-vous surpris si je vous dis que je me sentais prêt à baiser la trace de leurs pas et à donner la dernière goutte de mon sang pour les servir?

A l'âge requis, je fus envoyé au séminaire de Lodi; et pendant les congés je revenais dans la famille, à Milan. Le comte Andrea était devenu un des plus beaux jeunes hommes qui fussent au monde, mais il aimait un peu trop le plaisir, et le vieux comte le maria au plus vite à la fille d'un grand seigneur vénitien, qui lui apporta en dot un magnifique domaine en Istrie. La comtesse Gemma, c'est ainsi que s'appelait cette dame, était une tête de linotte, à l'air ingénu; mais, sous ses dehors enjoués, elle cachait un caractère souple et rusé. Le vieux comte n'avait pas assez de finesse pour suivre ses manœuvres, et la petite comtesse cachait ses desseins sous un bavardage innocent. Son beau-père disait qu'elle n'avait qu'un défaut : c'était qu'une de ses tantes avait épousé un Autrichien; et cet événement s'étant accompli avant la naissance de la nièce, il l'absolvait en souriant de la part qu'elle avait pu y prendre. Elle confirma la bonne opinion qu'il avait d'elle en donnant deux fils à son mari, et Roberto ne se montrant guère disposé au mariage,

ces garçons furent regardés comme les héritiers de la maison.

J'avais, pendant ce temps, terminé le cours de mes études, et le vieux comte, à la sortie du séminaire, m'avait fait nommer curé de Siviano. C'était l'année du mariage du comte Andrea, et il y eut de grandes réjouissances à la villa. Trois ans plus tard, le vieux comte mourut, au grand chagrin de ses deux enfants aînés, Donna Marianna et le comte Roberto. Le frère et la sœur fermèrent les appartements qu'ils occupaient dans leur palais de Milan et se retirèrent à Siviano pendant une année. Ce fut alors que j'appris à connaître mon ami. Je l'avais aimé auparavant, mais sans le comprendre; maintenant je sus de quel métal il était. Son goût pour la lecture le portait à mener une vie retirée, et son frère cadet s'imagina qu'il ne tiendrait pas à assumer la charge du domaine. Mais si telle avait été la pensée d'Andrea, il fut déçu. Roberto envisagea résolument ses nouveaux devoirs et, conscient de son manque de savoir-faire vis-à-vis des paysans, il tâcha d'y remédier par un plus grand zèle pour leur bien-être. Je l'ai vu travailler des jours entiers pour réconcilier deux ennemis que son père eût mis d'accord par un mot, tel le saint évêque auquel un pauvre

demandait deux sous et qui s'écria : « Hélas! mon frère, je n'ai pas deux sous dans ma bourse, mais voici à leur place deux pièces d'or, si elles peuvent vous être utiles. » Nous eûmes de longues conférences sur la condition de ses gens, et il m'envoya souvent au fond de la vallée pour examiner de près les besoins de la population qui se trouvait sur ses terres. Aucun grief ne passait pour lui inaperçu, aucun abus ne lui semblait indéracinable, et les heures que des gens de son rang auraient données à la lecture ou au plaisir, il les consacrait à régler une querelle de bornage ou à examiner la valeur d'une plainte au percepteur. J'ai souvent dit qu'il pratiquait l'apostolat autant que moi; cela le faisait sourire, et il me répondait que tout propriétaire rural était un roi et que, dans l'antiquité, le roi était toujours le prêtre.

Donna Maria insistait pour qu'il se mariât, mais il déclarait que ses fermiers lui tenaient lieu de famille et que, grâce à l'intérieur qu'elle lui faisait, il ne sentait pas le besoin de prendre une femme. Il passait plutôt pour un caractère froid, alors qu'il était tout simplement réfléchi, et peut-être capable d'une explosion de passion d'autant plus forte qu'elle aurait été plus contenue. Mais il me confia quelles étaient ses

vraies raisons pour ne pas se marier. « Un homme, me dit-il, ne prend pas de femme et ne se réjouit pas tandis que sa mère agonise. » Or, l'Italie, sa mère, était à la mort, environnée de vautours étrangers.

Vous êtes trop jeune, mon fils, pour savoir ce qu'ont été ces jours; et, ceux-là seuls qui les ont traversés peuvent le comprendre. L'Italie se mourait, en effet, mais la Lombardie, c'était son cœur, et ce cœur battait encore, refluant vers ses extrémités, déjà sans vie, le peu de sang qui lui restait. Ses bourreaux, las de leur œuvre, l'avaient abandonnée à une morne torpeur, mais, au moment où elle s'endormait dans la mort, le ciel lui envoya Radetsky pour la ramener brutalement à la vie, et au premier coup de verge qu'il lui donna elle se redressa sur ses pieds, mutilée mais debout.

Ah! les tristes temps, mon fils! Le nom de l'Italie était sur nos lèvres, tandis qu'au fond de notre cœur, c'était surtout à l'Autriche que nous pensions. Nous appelions à grands cris la liberté, l'unité, le droit de vote; mais en vérité, nous ne rêvions que de chasser l'Autrichien.

Nous autres prêtres du Nord, nous étions tous des libéraux et nous partagions les idées politiques des nobles et des gens de lettres. Le livre de Gioberti était notre bréviaire, et Sa

Sainteté, le nouveau pape, devait se mettre à la tête de notre croisade. Mais en attendant, tout ce travail souterrain se faisait en secret, tandis que la Lombardie dansait, donnait des fêtes, mariait ses enfants et remplissait les fonctions civiles et militaires de l'empire. Pendant que cette vie continuait, Roberto demeuraït enseveli dans ses projets, tels les mineurs de notre vallée qui passaient des mois entiers sous terre. Quoique je ne fusse pas son confident, je savais bien quelles étaient ses pensées, car elles se lisaient dans son œil illuminé. Il avait parfois le regard du visionnaire qui entend une voix secrète. Certes, nous l'entendions tous, cette voix, mais à nos oreilles elle se mêlait aux autres bruits, tandis que pour Roberto c'était un appel qui dominait les autres.

Tout était calme en apparence. Un cardinal autrichien régnait à Milan, et un pape autrichien de cœur siégeait à Rome. En Lombardie, l'Autriche demeurait en arrêt comme une bête de proie prête à nous bondir à la gorge si nous faisions un mouvement pour nous débattre. Les modérés, au parti desquels appartenait le comte Roberto, parlaient de prudence, de compromis, de l'éducation du peuple : mais si leur parole était prudente, elle cachait des desseins violents. Pendant plusieurs années, les Milanais avaient

gardé vis-à-vis de leurs maîtres un extérieur de bienveillance. Les nobles s'étaient engagés sous les ordres du vice-roi, et dans le passé les deux aristocraties s'étaient alliées par de fréquents mariages. Mais maintenant, une à une, les grandes familles avaient fermé leur porte au monde officiel. Bien que quelques-uns, parmi les plus jeunes et les plus indifférents, ceux-là qui veulent danser et dîner à tout prix, persistassent à aller au palais et à se montrer à l'Opéra, côte à côte avec l'ennemi, la mode avait changé, et ceux qui n'avaient jamais voulu frayer avec les Autrichiens étaient maintenant applaudis comme des patriotes. Parmi ceux-ci, naturellement, se trouvait le comte Roberto, qui, pendant plusieurs années, s'était tenu à l'écart de la société autrichienne et en avait silencieusement voulu à son frère de n'en pas faire autant. Andrea et Gemma étaient comme ces papillons de nuit que la lumière attire. Les terres qu'avait Gemma en Istrie, et les relations de sa famille avec la noblesse autrichienne, leur donnaient un prétexte de faire leur cour au vice-roi. Roberto les laissait libres, bien que son attitude fût une protestation muette contre leur conduite. Ils étaient toujours les bienvenus au palais Siviano; mais Donna Marianna et son frère aîné avaient renoncé à sortir pour n'avoir

pas à se montrer aux soirées de la comtesse Gemma. Si Andréa ou Gemma se rendaient compte de la désapprobation de leurs aînés, ils avaient au moins l'habileté de feindre l'ignorer, car Roberto, riche et généreux, toujours prêt à payer leurs dettes, et qui paraissait être un célibataire endurci, était un personnage trop important pour qu'on le froissât ouvertement par des discussions politiques. Ils étaient persuadés que, si leur frère se mariait jamais, ce serait par dépit, et que leur avenir était assuré s'ils ne lui causaient aucun mécontentement. Je ne serai jamais qu'un simple paysan et je ne prétends pas avoir le don de discerner les mobiles secrets du cœur; mais l'habitude de confesser donne à tout prêtre une certaine connaissance de l'âme humaine, et j'ai été surpris que la sagesse mondaine d'Andréa et de Gemma ne leur fît pas mieux comprendre le caractère de leur frère. Je savais pour ma part qu'aucune des passions de Roberto ne pouvait partir d'une impulsion mesquine, et j'étais persuadé que s'il aimait jamais une femme comme il aimait l'Italie, c'est de la patrie qu'il recevrait sa fiancée.

Vous avez vu, n'est-ce pas, par ces grands calmes qui, en automne, précèdent les orages, se détacher de temps en temps une feuille

jaunie qui tourbillonne seule dans l'air? Ainsi dans l'atmosphère lourde de la Lombardie, un mot, un regard, un incident insignifiant devenait comme un présage de tempête. C'était en 45. Un an auparavant, la mort glorieuse des frères Bandiera avait secoué l'Italie d'un long frémissement. Dans la Romagne, Renzi et ses compagnons avaient tenté d'agir à la suite de la protestation exposée dans le « Manifeste de Rimini », et, malgré leur échec, ils avaient semé le germe recueilli plus tard par d'Azeglio et Cavour. Partout s'accomplissait ce travail profond et silencieux, et nulle part le silence n'était plus profond ni plus vibrant que dans les rues de Milan.

Le comte Roberto avait l'habitude d'entendre chaque jour la messe à la cathédrale, et un matin qu'il se tenait dans un des bas-côtés de l'église une jeune fille, accompagnée de son père, passa près de lui. Roberto connaissait le père : c'était un Milanais sans fortune, de la grande maison des Intelvi, qui s'était volontairement séparé de la société en acceptant un poste dans une administration du gouvernement. Roberto remarqua que des officiers autrichiens, groupés près de là, suivaient des yeux la jeune fille, et il entendit dire à l'un d'eux : « C'est un morceau de choix trop fin pour des

vaincus », et un autre répondre en riant : « Oui, c'est un mets digne d'être servi à la table des vainqueurs. »

La jeune fille avait entendu. Elle était devenue blanche comme l'anémone des bois, puis rouge comme si les mots l'eussent souffletée. Elle murmura quelques mots à l'oreille de son père, qui se contenta de secouer la tête et de l'emmener, sans même regarder les Autrichiens. Roberto entendit la messe, puis se hâta d'aller se poster sous le porche de la cathédrale. Un instant plus tard, les officiers passèrent et se placèrent aussi sur le seuil de la porte. La jeune fille ne tarda pas à sortir au bras de son père. Ses admirateurs s'avancèrent pour saluer Intelvi, et celui-ci, avec sa servilité habituelle, échangea avec eux des formules de politesse, tandis que leurs regards insolents détaillaient la beauté de la jeune fille.

La pauvre enfant tremblait comme une feuille, et ses yeux, en fuyant ceux des Autrichiens, rencontrèrent ceux de Roberto. Son regard s'envola vers lui, tel l'oiseau blessé qui cherche un refuge, et Roberto l'accueillit dans son cœur. Il lui sembla que c'étaient les yeux de l'Italie qui le regardaient à travers ceux de la jeune fille, car l'amour, habile comédien, sait se déguiser de mille façons.

Un mois plus tard, Faustina Intelvi était la femme de Roberto. Donna Marianna se réjouit avec moi, car nous savions que Roberto l'avait épousée par amour et elle semblait digne de son choix. Quant au comte Andrea et à sa femme, je vous laisse deviner de quelle amertume était mélangé le baiser avec lequel ils accueillirent la fiancée. Ils étaient tout souriants le jour du mariage de Roberto et firent de tels compliments à sa femme que Donna Marianna crut y voir une preuve de leur grandeur d'âme; mais, pour ma part, j'aurais préféré les voir moins aimables. Cependant toutes mes craintes s'évanouirent devant le bonheur rayonnant de mon ami. Chez certaines natures, l'amour croît graduellement comme la lumière du soleil levant qui pénètre peu à peu dans la vallée; mais chez Roberto c'était l'éclat soudain de l'astre illuminant la cime de la montagne. Il marchait dans la vie avec le pas mal assuré de l'aveugle qui a recouvré la vue, et un jour il me dit en riant : « L'amour nous fait découvrir des mondes nouveaux. »

Hélas! mon fils, la comtesse n'avait que dix-huit ans et son mari en avait quarante. Le comte Roberto avait l'âme d'un poète mais les traits fatigués, et il boitait légèrement. En Italie, on marie les jeunes filles comme on vendrait

une terre. Là où deux domaines se touchent, on unit deux êtres. Quant à la jeune fille sans dot, c'est un bibelot que l'on donne au plus offrant. Faustina fut donnée à son acquéreur comme si elle eût été un tableau pour sa galerie; et la transaction lui parut sans doute aussi naturelle qu'à ses parents. Elle marcha à l'autel comme une Iphigénie, mais la pâleur sied à une mariée, et une fille bien élevée doit pleurer en quittant sa mère. Il en aurait peut-être été autrement si elle avait deviné quel amour la guettait au seuil de sa nouvelle demeure et quelle tendresse était prête à l'envelopper; mais son mari était un homme silencieux, qui ne savait pas exprimer ce qu'il sentait.

Le grand palais Siviano était une demeure sévère pour une jeune fille. Roberto et sa sœur l'avaient habité comme s'il eût été un monastère, ne sortant jamais et ne recevant que ceux qui travaillaient pour la « cause ». Pour Faustina, habituée à la société autrichienne, facile et accueillante, les réceptions du dimanche soir, au palais Siviano, durent sembler aussi tristes qu'un congrès scientifique. Roberto se complaisait à la regarder comme la victime de l'insolence des barbares, une personnification de son pays profanée par la convoitise de l'ennemi; mais bien que Faustina eût, comme toute fille

belle et pauvre, plus d'une fois baissé les yeux devant un regard trop hardi ou une parole trop familière, je doute qu'elle rattachât de tels incidents à la situation politique de l'Italie. Elle savait, bien entendu, qu'en épousant Siviano elle entrait dans une maison fermée aux Autrichiens ; un des premiers soins de Siviano avait été de faire une pension à son beau-père à la condition qu'Intelvi renonçât à sa situation et cessât toutes relations avec le gouvernement. Le vieil hypocrite, trop heureux de vivre à ce prix sans rien faire, embrassa la cause libérale avec un zèle qui ne semblait plus permettre aucune tiédeur à sa fille. Mais il eut plus de peine qu'il n'aurait cru à reprendre sa place parmi ses anciens amis. Malgré son zèle patriotique, les Milanais se méfiaient de lui, et comme il était de ces gens qui aiment à bavarder à une table de café, il retourna graduellement à son ancienne coterie. Il était impossible de défendre à Faustina de voir ses parents, et elle respira chez eux un air plein de tolérance pour les Autrichiens.

Mais n'allez pas croire que la jeune comtesse parût ingrate ou malheureuse. Elle était timide et silencieuse, et il aurait fallu un caractère plus audacieux que celui de Roberto pour briser la barrière qui subsistait entre eux. Ils semblaient

causer plutôt à travers une grille de couvent qu'autour de l'âtre; mais si Roberto avait demandé à Faustina plus qu'elle ne pouvait donner, extérieurement au moins c'était une épouse modèle. Elle me choisit aussitôt pour confesseur et je veillai sur ses premiers pas dans la vie. Jamais sœur cadette ne fut plus tendre pour son aînée qu'elle pour Donna Marianna; jamais jeune femme ne fut plus fidèle à ses devoirs religieux, meilleure pour ses inférieurs, plus charitable pour les pauvres; et cependant vivre auprès d'elle, c'était vivre dans une pièce aux volets clos. Malgré toute la tendresse de Roberto, c'était toujours l'oiseau en cage, la fleur transplantée. Donna Marianna fut la première à s'en apercevoir.

— Cette enfant a besoin de plus de soleil et de plus d'air, dit-elle.

— Du soleil? De l'air? répéta Roberto. Ne sort-elle pas chaque matin pour aller à l'église? Ne fait-elle pas chaque après-midi sa promenade en voiture au Corso?

Donna Marianna n'était sûrement pas d'une intelligence transcendante, mais il y avait dans son cœur plus de sagesse que dans la tête de bien des femmes.

— A notre âge, mon frère, la vie est comme une pièce située au nord et dont les fenêtres

donnent sur un paysage où déjà les ombres s'allongent. Faustina a besoin d'une vie plus gaie. Elle est blanche comme une jacinthe qui pousserait dans une cave.

Roberto pâlit, et je vis que sa sœur avait exprimé ce qu'il pensait lui-même. Il répondit :

— Vous voulez que je la laisse aller chez Gemma ?

— Laissez-la aller partout où il y a un peu de gaieté.

— De la gaieté maintenant ? s'écria-t-il avec un geste pour désigner la sombre ligne de portraits qui s'allongeait au-dessus de sa tête.

— Qu'elle s'amuse donc quand elle le peut, mon frère.

Ce soir-là, après le dîner, Roberto appela sa femme auprès de lui. « Mon enfant, dit-il, allez mettre vos bijoux. Votre sœur Gemma donne un bal et la voiture vous attend. Je suis trop sauvage pour me sentir à l'aise au milieu de ces divertissements, mais j'ai prié votre père de vous accompagner. »

Andréa et Gemma accueillirent leur jeune belle-sœur avec effusion, et, à partir de ce moment, elle fut souvent avec eux. Gemma ne permettait pas que l'on parlât politique chez elle ; il était donc bien naturel que Faustina,

habituée aux réunions solennelles du palais Siviano, se plût dans un salon où les causeries étaient aussi animées que celles de la villa florentine où s'abritaient contre la peste les joyeux conteurs de Boccace. Mais le mécontentement politique s'accentuait et, malgré les affinités autrichiennes de Gemma, il ne lui était plus possible de recevoir ouvertement l'ennemi. Toutefois on murmurait tout bas que sa porte restait toujours entre-bâillée pour les vieux amis; et ces bruits venaient peut-être de ce que l'un d'eux, officier de cavalerie autrichienne, était son propre cousin, — le fils de cette tante dont la mésalliance avait si souvent fait le sujet des railleries de son beau-père. On ne pouvait blâmer la comtesse Gemma de ne pas fermer son salon à quelqu'un de son sang, et l'ostracisme dont les officiers de la garnison étaient l'objet rendait naturel que le jeune Welkenstern se prévalût de sa parenté pour fréquenter la maison. Toutes ces choses avaient dû parvenir aux oreilles de Roberto; mais il n'y parut pas, et sa femme continua à aller et venir comme bon lui semblait. Lorsqu'ils retournèrent, l'été suivant, dans la villa ombreuse de Siviano, on aurait pu comparer sa voix au clair ruisseau qui met sa note joyeuse dans le silence des bois et sa fraîcheur à celle du printemps. Il

n'en était pas de même de Roberto. Je le trouvai vieilli, préoccupé et encore plus silencieux que de coutume. Mais je ne doutai pas que ses préoccupations ne fussent toutes politiques, car lorsque son œil se reposait sur Faustina il devenait limpide comme le lac.

Le comte Andréa et sa femme habitaient une villa contiguë et, durant leur villégiature, les deux ménages n'en faisaient pour ainsi dire qu'un. Roberto allait souvent à Milan pour des affaires dont on devinait facilement la nature. Il ramenait parfois des hôtes chez lui, et dans ces cas-là, Faustina et Donna Marianna allaient passer la journée chez le comte Andrea. J'ai déjà dit que je n'étais pas dans les secrets de Roberto, mais il connaissait mes tendances libérales, et à quelques-unes de ses paroles je devinai facilement le travail qui se faisait en dessous. En attendant, le nouveau pape avait été élu et, du Piémont à la Calabre, nous saluâmes en sa personne le drapeau sous lequel nos hôtes devaient se battre.

Le temps marchait, et nous avions atteint les derniers mois de 1847. La villa d'Iseo était fermée depuis la fin d'août. Roberto n'aimait pas beaucoup son triste palais de Milan, et il avait toujours été dans ses habitudes de passer neuf mois de l'année à Siviano. Mais il était

pour l'instant trop absorbé par son travail pour s'éloigner de Milan, et sa femme et sa sœur l'y avaient rejoint après les chaleurs du mois d'août. Durant l'automne, il m'avait fait venir une fois ou deux pour me consulter sur des affaires qui concernaient ses vergers et, au cours de nos conversations, il avait parfois fait allusion à des choses plus graves. Ce fut au mois de juillet de cette année qu'une troupe de Croates avait marché sur Ferrare avec des fusils et des canons chargés. La vue des canons avait réveillé la haine pour l'Autriche, et maintenant le pays tout entier répétait le cri de la Lombardie : « Repoussons le barbare ! » Dans ces cœurs brûlant de patriotisme il ne pouvait entrer aucune idée d'accommodement, de compromis, de réorganisation : l'Italie aux Italiens d'abord ; monarchie, fédération, république ensuite, qu'importe ?

La griffe de l'oppresseur nous étranglait, et les plus clairvoyants devinaient bien que l'intention secrète de Metternich était de provoquer une rébellion qu'il ferait écraser ensuite par ses Croates. Mais c'était trop tard pour rappeler la Lombardie à la prudence. Dans les premiers jours de la nouvelle année, au cours des émeutes du tabac, le sang avait coulé dans Milan. Peu après, le club du Lion avait été

fermé et on avait publié des édits défendant le chant de l'hymne de *Pio Nono*, le port du blanc et du bleu, la collecte de souscriptions pour les victimes des émeutes. Milan répondit à chaque défense par un nouveau défi. Les grandes dames prirent le deuil pour les émeutiers tués par les soldats. La moitié des gardes nobles donnèrent leur démission, et le comte Borromeo renvoya la Toison d'or à l'empereur. De nouveaux régiments ne cessaient d'entrer dans la ville et ce n'était un secret pour personne que Radetsky remettait en état les fortifications. A la fin de janvier quelques-uns des libéraux les plus en vue furent arrêtés et envoyés en exil ; et deux mois plus tard l'état de siège fut proclamé à Milan. Aux premières arrestations quelques membres du parti libéral avaient précipitamment quitté la ville, et je ne fus pas surpris d'apprendre quelques jours plus tard que des ordres avaient été donnés pour ouvrir la villa de Siviano. Le comte et la comtesse y arrivèrent au commencement de février.

Je n'avais pas vu la comtesse depuis sept mois et je fus surpris de son changement. Elle était plus pâle que jamais et sa démarche s'était alourdie. Elle ne semblait pourtant pas partager les angoisses politiques de son mari ; on

aurait dit même qu'elle les soupçonnait à peine. Un voile de tristesse semblait envelopper toute sa personne et nous la dissimuler, tel le brouillard sur notre lac. J'eus l'impression que son âme m'avait échappé et il me tardait de la reprendre sous ma direction. Mais elle prétexta son mauvais état de santé pour ne pas se confesser, et je dus me résoudre à attendre et à prier pour elle au pied de l'autel. Je remarquai pourtant qu'elle secouait de temps à autre cette langueur. Sa mélancolie se dissipait alors et la vie souriait dans ses yeux; mais l'instant d'après le nuage se reformait et ses pensées nous fuyaient une fois de plus. Elle ressemblait au lac par un de ces jours de rafales où un nouveau coup de vent se cache derrière chaque promontoire.

Pendant ce temps il y avait un va-et-vient continuel de messagers entre Siviano et la ville. Ils venaient surtout la nuit, lorsque tout dormait, et disparaissaient avant le jour; mais, malgré leurs précautions, les nouvelles qu'ils apportaient se répandaient par tout le pays. La Lombardie était sur pied. De Pavie à Mantoue, de Côme à Brescia, les rues ruisselaient de sang. A Pavie et à Padoue les Universités se fermèrent.

Le vice-roi, effrayé, se préparait à quitter

Milan pour se retirer à Vérone, et Radetsky continuait à lancer ses hommes à travers les Alpes, jusqu'à ce qu'il y en eût cent mille massés entre le Piave et le Ticino. Et maintenant tous les yeux étaient tournés vers Turin. Ah! comme nous guettions sur les montagnes l'étendard bleu du Piémont! Charles-Albert nous paraissait acquis; tout son peuple était armé pour nous sauver, les rues retentissaient du cri : « Avanti, Savoia! » Cependant la Savoie demeurait silencieuse et hésitante. La tension des nerfs était telle que chaque jour rempli d'espoirs et de désappointements semblait long comme un siècle. Nous comptions les heures par les nouvelles qu'elles apportaient, et à chaque minute il se produisait une autre alerte.

Puis, tout à coup, on apprit que Vienne s'était soulevé. C'était au Nord que le soleil de la liberté luisait pour nous. Je n'oublierai jamais ce jour-là. Roberto me fit appeler de bonne heure et je le trouvai souriant et résolu comme un soldat à la veille du combat. Il avait fait tous ses préparatifs pour quitter Milan, et attendait une convocation. Chacun dans la maison sentait qu'on était à la veille d'un grand événement, et Donna Marianna, émue et agitée, avait demandé à son frère que tous ensemble s'agenouillassent à la table sainte le lendemain.

Roberto et sa sœur s'étaient confessés la veille : la comtesse Faustina avait encore trouvé un prétexte pour n'en pas faire autant. Je ne l'avais pas vue chez le comte, mais en quittant la maison je la rencontrai dans l'allée de lauriers. Par cette matinée froide et humide elle avait mis un voile noir sur sa tête, et elle marchait d'un pas nonchalant. A mon approche, elle leva vivement la tête et me fit signe de la suivre dans un des bosquets de lauriers taillés qui bordaient l'allée.

— Don Egidio, dit-elle, vous avez appris la nouvelle?

— Je fis un signe d'assentiment.

— Le comte part demain pour Milan, continua-t-elle.

— Cela paraît probable, Excellence; on se battra demain, — je veux dire que nous sommes à la veille de la guerre. Nous sommes entre les mains de Dieu, Excellence.

— Entre les mains de Dieu? murmura-t-elle.

Ses yeux errèrent dans le vague, et nous demeurâmes tous deux silencieux; puis elle tira une bourse de sa poche.

— J'oubliais, s'écria-t-elle. Ceci est pour cette pauvre fille dont vous m'avez parlé l'autre jour... Comment s'appelait-elle donc — cette

jeune fille qui fut séduite par un soldat autrichien à la foire de Peschiera?

— Ah! Vannina, dis-je; hélas! Excellence, elle est morte!

— Morte!

La comtesse devint pâle et laissa tomber sa bourse. Je la ramassai et la lui tendit, mais elle la replaça dans ma main.

— Gardez-la, murmura-t-elle, et dites des messes pour Vannina.

Puis elle se dirigea lentement vers la maison.

Je poursuivis mon chemin vers la grille; avant que je ne l'atteignisse, j'entendis de nouveau la voix de la comtesse :

— Don Egidio, appela-t-elle.

Et je me retournai.

— Vous venez dire la messe à la chapelle demain matin?

— Le comte l'a désiré, Excellence.

Elle hésita un instant.

— Je ne suis pas assez bien pour aller jusqu'au village cet après-midi, dit-elle enfin. Voulez-vous venir plus tard et me confesser ici?

— Volontiers, Excellence.

— Alors, venez au coucher du soleil.

Elle me regarda gravement.

— Il y a longtemps que je ne me suis confessée, ajouta-t-elle.

— Mon enfant, la porte du ciel est toujours prête à s'ouvrir.

Elle ne répondit pas et je continuai ma route. Je retournai à la villa un peu avant le coucher du soleil, dans l'espoir de causer avec Roberto. Comme Faustina, je sentais que nous étions à la veille d'avoir la guerre, et l'incertitude de l'avenir me rendait plus précieux chacun des instants que mon ami pouvait me consacrer. Je savais qu'il avait été occupé toute la journée, mais j'espérais le trouver prêt pour le départ et disposé à me donner une demi-heure. J'avais raison : le domestique qui me reçut me pria de le suivre dans l'appartement du comte. Roberto seul, le dos tourné à la porte, était assis devant une table couverte de cartes et de papiers. Il se leva et je vis que son visage était blême.

— Roberto ! m'écriai-je, tout ému, en l'appelant de son nom de baptême, comme au temps de notre enfance.

Il me fit signe de m'asseoir.

— Egidio, dit-il tout à coup, ma femme vous a envoyé chercher pour la confesser ?

— J'ai rencontré la comtesse en rentrant ce matin, répondis-je ; elle a exprimé le désir de communier demain matin avec vous et Donna Marianna, et j'ai promis de revenir ce soir pour entendre sa confession.

Roberto se tut, regardant fixement devant lui, comme s'il eût été inconscient de ma réponse. Enfin il leva la tête.

— Vous êtes-vous aperçu, demanda-t-il, que ma femme est souffrante depuis quelque temps ?

— On voit bien que la comtesse n'est pas dans son état normal. Elle paraît triste et nerveuse, et je pense qu'elle se tourmente au sujet de Votre Excellence.

Le comte se pencha vers moi et posa sa main amaigrie sur la mienne.

— Appelez-moi Roberto, dit-il.

Il y eut encore un silence ; puis il reprit :

— Depuis que je vous ai vu ce matin, il s'est passé une chose terrible. Après votre départ j'ai envoyé chercher Andrea et Gemma, pour leur dire les nouvelles de Vienne et les prévenir que je serais sans doute appelé avant la nuit. Vous savez comme moi que nous touchons à une crise. On se battra avant vingt-quatre heures, ou je ne connais pas mon pays ; et la guerre éclatera plus tôt que nous ne le croyons. Il était de mon devoir de mettre mes affaires entre les mains d'Andrea et de lui confier ma femme. Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il en souriant, un homme prudent ne part pas pour un long voyage sans mettre sa maison en ordre, et, si les choses prennent la tournure que je suppose, il peut se

passer plusieurs mois avant que je revienne à Siviano. Mais ce n'est pas pour vous raconter tout ceci que je vous ai fait venir.

Il repoussa sa chaise et se mit à marcher de long en large, de son pas traînard.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, comment m'exprimer ? Quand Andrea m'eut écouté, je le vis échanger un coup d'œil avec sa femme, qui dit avec sa voix doucereuse :

« — Oui, Andrea, c'est votre devoir.

« — Votre devoir ? demandai-je. Qu'est-ce qui est votre devoir ?

Andrea passa la langue sur ses lèvres sèches et regarda de nouveau son épouse pour se donner du courage.

« — Votre femme a un amant, dit-il.

Gemma saisit mon bras au moment où je me jetais sur son mari. Il est dix fois plus fort que moi, mais vous vous souvenez comme je le forçais à vous demander grâce autrefois, lorsqu'il vous maltraitait.

« — Lâchez-moi, dis-je à sa femme. Il faut qu'il rétracte ses paroles.

Andrea se mit à pleurnicher.

« — Oh ! mon pauvre frère, je donnerais ma vie pour pouvoir les rétracter.

« — Ce secret nous a fait mourir de chagrin, ajouta Gemma.

« — Ce secret? Le secret de quoi? Comment osez-vous?...

Gemma tomba à genoux comme une tragédienne.

« — Frappez-moi, tuez-moi, c'est moi qui suis la coupable. C'est chez moi qu'elle a rencontré celui...

« — Qui?

« — Frantz Welkenstern, mon cousin, » gémit-elle.

Je suppose que je restai devant eux frappé de stupeur, et ils répétèrent le nom plusieurs fois, comme s'ils n'étaient pas sûrs que je l'eusse entendu. — Pas entendu! s'écria-t'il tout à coup, s'effondrant sur une chaise et cachant sa figure dans ses mains. Entendrai-je maintenant jamais autre chose?

Il resta très longtemps assis, la tête dans les mains.

Puis, avec un grand effort, il reprit son récit d'une voix basse mais résolue, comme s'il se débattait contre un accès de folie. Il répéta en détail, avec un calme étrange, chacune des accusations de son frère : la rencontre dans le salon de la comtesse Gemma, l'innocente amitié des deux jeunes gens, les racontars sur de mystérieuses visites à une villa de la porte Ticinese, la manière dont le scandale associé à leur nom

était allé en augmentant. Andrea prétendit qu'au début sa femme et lui avaient refusé d'écouter ces récits. Puis, lorsque les bruits eurent pris trop de consistance, ils avaient envoyé chercher Welkenstern, lui avaient adressé des remontrances et l'avaient, mais en vain, supplié de changer de régiment. Le jeune officier avait nié avec indignation et déclaré que quitter son poste à un tel moment équivaudrait à une désertion.

Roberto continua à détailler avec une pénible exactitude chaque incident de ce triste récit jusqu'à ce qu'il s'écriât :

— Et dire qu'il faut la quitter sans pouvoir étouffer ce mensonge !

Ce cri me soulagea d'un poids immense.

— Il ne faut pas la quitter ! m'écriai-je.

Il secoua la tête.

— Je suis engagé.

— Ceci est votre premier devoir, repris-je.

— Ce serait le devoir de tout autre homme, mais ce ne peut être celui d'un Italien !

Je me tus : à cette époque-là, l'argument était sans réplique.

Enfin je lui dis :

— Il ne peut arriver aucun mal à la comtesse pendant votre absence. Donna Marianna et moi, nous veillerons sur elle. Et quand vous reviendrez...

Il me regarda gravement :

— Si je reviens.

— Roberto !

— Nous sommes des hommes, Egidio, nous savons tous deux ce qui va se passer. Milan est déjà cerné et on dit que Charles-Albert se met en marche. Cette année, en Italie, les pluies du printemps seront des pluies de sang !

— En votre absence, répondis-je, pas un souffle ne l'effleurera !

— Et si je ne reviens jamais pour la défendre ? Andrea et Gemma ont pour elle une haine implacable, Egidio ! Ils ne cessaient de répéter : « Il est de son âge, et la jeunesse appelle la jeunesse. » Elle est sur leur chemin, Egidio !

— Réfléchissez, mon fils. Ils ne l'aiment pas, peut-être, mais pourquoi la haïraient-ils à ce point ? Elle ne vous a pas donné d'enfant.

— Pas d'enfant !

Il se tut.

— Mais si. Elle a été souffrante ces temps-ci, s'écria-t-il, frappé d'une idée soudaine.

— Roberto ! Roberto ! suppliai-je.

Il se leva et saisit mon bras.

— Egidio, vous avez foi en elle ?

— Elle est pure comme le lis sur l'autel !

Roberto sembla réfléchir.

— Ses yeux sont des puits de vérité, et elle a été une vraie fille pour ma sœur. Egidio, reprit-il subitement, ai-je l'air d'un vieillard ?

— Calmez-vous, Roberto, suppliai-je.

— Me calmer ! Avec ce poison dans le sang ! Un amant — et un amant autrichien !

— Je répondrais de son innocence sur ma vie ! m'écriai-je, et qui la connaît mieux que moi ? N'ai-je pas lu dans son âme comme dans une eau limpide ?

— Et si ce que vous y avez lu n'était que le reflet de votre foi en elle ?

— Mon fils, je suis prêtre, et le prêtre pénètre dans l'âme comme l'ange pénétra dans la prison de Pierre. Je vois la vérité dans son cœur comme je vois le Christ dans l'hostie.

— Non, non ; elle est coupable ! s'écria Roberto.

Je me redressai, terrifié.

— Roberto, taisez-vous.

Il me regarda avec un sourire incrédule.

— Pauvre simple homme de Dieu ! dit-il.

— Je n'échangerais pas ma simplicité contre la vôtre, vous qui êtes dupe de la première insinuation de l'envie !

— L'envie — vous le croyez ?

— Est-ce douteux ?

— Vous en répondriez sur votre vie?

— Sur ma vie.

— Sur votre foi?

— Sur ma foi.

— Sur vos vœux de prêtre?

— Mes vœux?

Je m'arrêtai et le regardai.

Il s'était levé et avait posé sa main sur mon épaule.

— Vous voyez maintenant où j'en veux venir, dit-il avec calme. Il faut que tout à l'heure je prenne votre place.

— Ma place?

— Lorsque ma femme descendra. Vous me comprenez?

— Ah! vous êtes fou! m'écriai-je en m'éloignant de lui.

— Le suis-je vraiment? répliqua-t-il avec un étrange sang-froid. Réfléchissez donc; elle ne s'est pas confessée depuis notre retour de Milan...

— Mais sa mauvaise santé en est cause, interrompis-je.

— Et cependant aujourd'hui elle vous envoie chercher.

— Afin de pouvoir communier avec vous à la veille de votre départ.

— Si c'est là sa véritable raison, ses premiers

mots la disculperont. Il faut que je les entende, ces mots !

— Vous êtes complètement fou, répétai-je.

— C'est étrange, dit-il lentement. Vous répondiez sur votre vie de l'innocence de ma femme, et cependant vous me refusez le seul moyen de le prouver.

— Je donnerais ma vie pour chacun de vous, mais ce que vous me demandez ne m'appartient pas.

— Le prêtre d'abord, l'homme ensuite, ricana-t-il.

— Oui, bien après.

Il me jeta un long regard de mépris.

— Nous autres, laïques, nous sommes prêts à donner jusqu'au dernier lambeau de chair ; mais vous autres, prêtres, vous voulez garder votre soutane entière.

— Je vous le répète, ma soutane ne m'appartient pas.

— Eh ! grand Dieu ! s'écria-t-il, vous avez, ma foi, raison : elle m'appartient. Qui vous en a revêtu, si ce n'est mon père ? Qui vous a aidé à la garder, si ce ne sont mes aumônes ? Paysan ! mendiant ! Entendez pontifier sa sainteté !

— Oui, répliquai-je, j'étais en effet un paysan et un malheureux laïque lorsque votre père m'a recueilli, et s'il m'avait laissé ce que j'étais,

j'aurais pu avoir une excuse de me prêter à n'importe quelle sale besogne que mes supérieurs auraient exigée de moi ; mais il a fait de moi un prêtre, et m'a placé au-dessus de vous tous en me confiant le soin de vos âmes comme de la mienne.

Il s'assit, secoué par des sanglots.

— Ah ! s'écria-t-il, m'auriez-vous répondu ainsi lorsque nous étions enfants et que je me mettais entre Andrea et vous ?

— Si Dieu m'en avait donné la force.

— Vous appelez force vouloir sacrifier une femme pour assurer votre salut ?

— Son âme est confiée à mes soins, non aux vôtres, mon fils. Elle est en sûreté avec moi.

— Elle ? mais moi ? Je vais au-devant de la mort et je laisse derrière moi une chose qui est pire que la mort !

Il se pencha et saisit mon bras.

— Ce n'est pas pour moi que je plaide, mais pour elle, pour elle, Egidio ! Ne voyez-vous pas à quel enfer vous la condamnerez, si je ne reviens pas ? Quelle arme a-t-elle contre cette haine toujours en éveil ? Leurs mensonges s'attacheront à elle et lui suceront peu à peu la vie. Vous et Marianna êtes sans défense contre de tels ennemis.

— Laissez-la entre les mains de Dieu, mon fils!

— C'est facile à dire, mais, ah! l'abbé, si vous étiez homme! Que deviendrai-je si ce poison se répand en moi et si je vais me battre avec la pensée que chaque balle autrichienne peut être envoyée par la main de son amant? Et si je meurs pour rendre la liberté, non seulement à l'Italie, mais encore pour rendre la liberté à ma femme?

Je posai la main sur son épaule :

— Mon fils, je réponds d'elle. Remettez-vous-en à moi.

Il me fixa étrangement.

— Et si vous vous trompez?

— Je ne me trompe pas; j'en prends tous les saints à témoin.

— Et pourtant, vous me tendez un piège, dit-il; vous savez tout, et vous vous faites parjure pour m'épargner.

Ces mots pénétrèrent en moi comme un glaive. Effaré, je le fixai, et je vis que son regard avait la dureté de l'acier. Le mien ne put le soutenir.

— Vous savez tout, répétait-il, et c'est pour cela que vous n'osez pas me céder votre place.

— Dites plutôt que je n'ose pas faillir à mon devoir de prêtre.

Il n'écouta pas ma réponse.

— Est-ce le moment de discuter votre devoir de prêtre? Puisque vous avez confiance en elle, sauvez-la à tout prix!

Je me dis : « L'éternité ne me réserve rien de plus affreux que ceci. » Et cependant je demeurai ferme!

A ce moment, la porte s'ouvrit et nous vîmes paraître Donna Marianna.

— Faustina m'envoie demander si M. le curé est ici, dit-elle.

— Oui, il est ici. Priez-la d'aller à la chapelle, répondit avec calme Roberto, en fermant la porte sur elle afin qu'elle ne vît pas son visage.

Nous l'entendîmes traverser en trottinant la grande salle.

Roberto se tourna vers moi :

— Egidio!

Et à partir de ce moment, je ne fus plus qu'un fétu de paille entre ses mains.

La chapelle touchait à la pièce dans laquelle nous nous trouvions. Il ouvrit la porte et, dans le crépuscule, j'aperçus la petite lampe qui brillait devant l'image de la Vierge et, dans un des coins, le vieux confessionnal en bois sculpté. Mais je vis tout cela comme dans un rêve, car il n'y avait de réel pour moi que la main de

fer qui s'abattit au même instant sur mon épaule.

— Vite, dit-il.

Et il me repoussa. Avant que j'aie eu le temps de me rendre compte de ce qui s'était passé, la porte-fenêtre s'était fermée à clef derrière moi et j'étais seul dehors. Le soleil s'était couché et je me sentis envahi par le froid du crépuscule printanier. De loin en loin, une fenêtre s'éclairait sur la longue façade de la villa; les statues mettaient des taches pâles dans l'ombre des bosquets. A travers les vitraux de la chapelle je vis briller la lampe rouge du sanctuaire, et je me mis à errer comme un fou dans le jardin.

Toute la nuit, sur mon lit, je me tordis de désespoir. Avant le jour, on me fit savoir que le comte avait reçu un dernier ordre de Milan et qu'il devait partir dans une heure. Je pris en courant le chemin trempé de rosée qui descend au lac. Tout me semblait nouveau, silencieux et étrange, et dans la pâleur de l'aube naissante les statues paraissaient des morts dans leur linceul.

Je trouvai la famille dans la grande salle sous le portrait du vieux comte : Andrea et Gemma, assis ensemble, avaient les traits tirés, mais paraissaient convenables et maîtres d'eux-

mêmes, comme le seraient des parents qui s'attendent à hériter. Donna Marianna, un voile noir sur la tête et le visage abîmé par les larmes, alla s'effondrer près d'eux; Roberto me reçut avec calme, puis se tourna vers sa sœur.

— Allez chercher ma femme, dit-il.

Pendant son absence personne ne parla, et nous entendîmes distinctement le frais murmure de l'eau dans la fontaine du jardin, et le bruit des rats dans le mur. Andrea et sa femme regardèrent par la fenêtre, et Roberto s'assit dans le fauteuil sculpté de son père. Puis la porte s'ouvrit et livra passage à Faustina.

J'eus le cœur serré en la voyant. Ce n'était plus que l'ombre d'elle-même et elle nous regardait sans nous voir. Conduite à une chaise par Marianna, elle croisa les mains et fixa ses yeux mornes sur son mari. Je les observais alternativement, éclairés par cette lumière spectrale du jour naissant, et il me semblait que nous étions autant d'âmes dépouillées de notre enveloppe et réunies devant Dieu comme pour un suprême jugement. Quant à l'acte auquel j'avais été contraint par la force, j'en étais à peine conscient. J'éprouvais seulement un sentiment de peur qui m'étouffait à un tel point que j'avais la sensation physique d'un homme qui se noie.

Tout à coup Roberto rompit le silence; sa voix claire et ferme me donna un peu de courage pour secouer cette terreur envahissante. Il parla de l'accusation portée contre sa femme, des bruits calomnieux répandus sur elle à la veille de leur première séparation. Le devoir, dit-il, exigeait de lui qu'il allât se battre pour son pays et qu'il défendît l'honneur de sa femme. Pour être digne de mettre son épée au service de l'Italie, il fallait qu'avant de partir il détruisît cette odieuse calomnie. Le temps lui manquait pour faire une enquête prolongée; il lui fallait prendre le plus court chemin. Il me regarda et je me mis à trembler. Puis il se tourna vers Andrea et Gemma.

— Lorsque vous êtes venus me répéter ces bruits calomnieux, dit-il avec sang-froid, vous vous rappelez ce qui a été convenu entre nous : l'honneur de la famille devait être sauf si, après m'être substitué à Don Egidio pour entendre la confession de ma femme, cette confession me convainquait de son innocence. C'est bien ce que nous avions décidé, n'est-ce pas?

Andrea murmura quelques mots et Gemma frappa nerveusement la dalle avec son pied.

— Après votre départ, hier soir, continua Roberto, je confiai ce que vous m'aviez dit à Don Egidio, qui se porta garant de l'innocence

de ma femme, mais refusa de se prêter à notre stratagème; je l'y contraignis par la force et je pris sa place dans le confessionnal.

Marianna éclata en sanglots et fit un grand signe de croix, tandis qu'une lueur étrange passait dans les yeux de Faustina.

Il y eut un silence; puis Roberto se leva et, traversant la pièce, alla prendre sa femme par la main.

— Votre place est à côté de moi, comtesse Siviano, dit-il.

Et il la fit asseoir sur la chaise qui se trouvait à côté de la sienne.

Gemma bondit sur ses pieds, mais son mari la força à se rasseoir.

— Jésus, Maria! gémit Donna Marianna.

Roberto porta la main de sa femme à ses lèvres.

— Vous me pardonnez, dit-il, d'avoir pris ce moyen pour vous défendre?

Et se tournant vers Andrea, il ajouta lentement :

— Je déclare ma femme innocente et mon honneur satisfait. Vous jurez de vous en rapporter à ma décision?

Je ne sus jamais ce qu'avait bégayé Andrea ni quelles paroles venimeuses Gemma avait marmottées entre ses dents serrées, car mes yeux

demeurèrent fixés sur le visage de Faustina.

Elle s'était laissé conduire par Roberto comme une aveugle, et elle avait écouté son mari avec un visage impassible; mais lorsqu'il eut cessé de parler, le regard de Faustina perdit sa froide rigidité et elle s'appuya silencieusement contre lui. Il l'entoura de son bras, elle glissa à ses pieds, et Marianna accourut auprès d'elle pour la relever. A ce moment nous entendîmes sur le lac un bruit d'avirons et nous vîmes accoster une barque. Quatre forts rameurs du mont Isola venaient emmener le comte à Iseo, d'où il devait partir pour Milan. Son domestique, havresac au dos, frappa à la porte-fenêtre de la terrasse pour l'avertir.

— Il n'y a pas de temps à perdre, Excellence, s'écria-t-il.

Roberto se retourna et saisit ma main.

— Priez pour moi, dit-il à voix basse.

Et avec un geste d'adieu aux autres il quitta la salle et descendit vivement la terrasse.

Marianna, tenant Faustina dans ses bras, pleurait de joie.

— Regarde-moi, chérie, disait-elle. Songe qu'il reviendra bientôt, et voici déjà le soleil qui se lève!

Andrea et Gemma avaient disparu silencieusement, comme des revenants au chant du coq,

et, au-dessus de Milan, l'aube se levait toute rouge.

Si le soleil se leva rouge ce jour-là, il se coucha couleur de sang. Ce fut le premier des cinq jours de Milan — « les cinq jours glorieux », comme on les appelle. Roberto atteignit la ville un peu avant qu'on ne fermât les portes. Ceci nous parvint de source certaine, mais ce fut à peu près tout. Nous sûmes vaguement qu'il était au Broletto, d'où il dut s'échapper lorsque les Autrichiens firent sauter la porte, et, plus tard, dans la Case Vidiser avec Casati, Cattaneo et ses collègues; mais après qu'on eut commencé d'élever les barricades, nous ne suivîmes ses traces que de loin en loin. Tantôt il avait été aperçu dans le gros de la mêlée, tantôt soignant les blessés sous les ordres de Bertani. On aurait supposé que sa place eût été plutôt dans le conseil, avec les chefs du parti, mais on était à une heure où chacun tenait à donner son sang, et où les hommes tels que Cernuschi, Dandolo, Anfossi, della Porta se battaient à côté d'étudiants, d'artisans, de paysans. Il est certain qu'on vit le comte le cinquième jour, car, parmi les volontaires qui se pressaient en foule derrière Manara, à l'assaut de la Porta-Tosa, se trouvait un serviteur du Palazzo Siviano, qui jura avoir vu son maître charger avec

Manara au dernier assaut, et se précipiter, sabre au clair, contre les grilles; mais, au moment où celles-ci cédèrent devant la fougue impétueuse des nôtres, le comte était tombé et avait disparu, entraîné sans doute par le flot des paysans qui se réfugiaient dans la ville. Puis nous ne sûmes plus rien. Il y eut dans Milan un affreux carnage, et personne ne sut combien de nos amis se trouvaient parmi les corps mutilés par les sabres croates.

A la villa, nous attendîmes avec angoisse; les nouvelles nous parvenaient d'heure en heure.

Le 23, Radetsky avait fui de Milan pour se tourner contre Venise qui se dressait en face de lui. Le 24, les premiers Piémontais avaient traversé le Ticino et Charles-Albert lui-même était parvenu à Paris le 29. Les cloches de Milan avaient porté le mot de Turin à Naples, de Gênes à Ancône, et tout le pays se déversait comme une marée sur la Lombardie. Les héros sortaient de ce sol ensanglanté comme le blé sort de terre après les pluies printanières; et chaque jour un nom nouveau était répété de bouche en bouche; mais ce n'était jamais le nom de celui dont nous attendions si impatiemment le retour, et pour lequel nos prières s'élevaient vers le ciel.

Les semaines passèrent; on parla des victoires

de Pastrengo, de Goito, de Rivoli ; nous sûmes que Radetsky était cerné et que nos troupes, arrivant de Rome, de Toscane et de la Vénétie, se refermaient sur lui. Puis des mois s'écoulèrent, et nous eûmes la nouvelle de la défaite de Custozza. Nous vîmes les forces dispersées de Charles-Albert repoussées du Mincio à l'Oglio, de l'Oglio à l'Adda. Nous suivîmes de loin la terrible retraite de Milan, et nous vîmes nos sauveurs balayés comme la poussière par un jour d'orage. Jamais nous n'eûmes un mot de Roberto.

Un ciel noir pesait sur la Lombardie, et nulle part il ne pesait plus lourdement que sur la vieille villa d'Iseo. En septembre Donna Marianna et la jeune comtesse prirent le deuil ; le comte Andrea et Gemma suivirent leur exemple. En octobre, la comtesse accoucha d'une fille.

Faute d'un héritier mâle, le comte Andrea prit possession du palais Siviano, et les deux femmes restèrent à la villa. Je n'ai pas le courage de vous raconter ce qui suivit. Donna Marianna ne cessait de pleurer et de prier, et il se passa beaucoup de temps avant que l'enfant ne lui arrachât un sourire. Quant à la comtesse Faustina, elle restait impassible comme une des statues du jardin. On choisit dans le

village une nourrice pour l'enfant. Je ne m'étonnai pas que le sein glacé de la mère ne pût le nourrir. Je passais une partie de mes journées à la villa, réconfortant de mon mieux Donna Marianna.

Pendant les longues soirées nous restions tous trois dans la grande salle mal éclairée, sous le portrait du vieux comte, et parfois, quand je regardais la comtesse Faustina assise sur le siège sculpté, à côté du fauteuil vide de son mari, un frisson glacial me passait sur tout le corps.

Enfin les forces me manquèrent, et un jour de printemps j'allai trouver mon évêque pour lui ouvrir mon cœur. C'était un saint vieillard et il m'écouta patiemment.

— Alors, vous aviez cru à l'innocence de cette femme, et pendant que vous cherchiez à la défendre, vous vous êtes trouvé tout à coup dehors, la porte de la chapelle fermée contre vous ?

— Oui, monseigneur.

— Et si vous n'êtes pas revenu, c'est que vous êtes resté stupéfié par la révélation du comte ?

— Oui, monseigneur.

Le saint évêque me dit :

— Si vous n'avez pas encouru l'interdit

qu'un tel crime eût mérité, puisque réellement vous avez agi par contrainte, tout au moins avez-vous péché par un manque de courage et d'énergie. Rentrez, mon fils, je vous ferai connaître ma décision.

Trois mois plus tard je reçus l'ordre de quitter ma paroisse et de partir pour l'Amérique, où on réclamait un prêtre pour la mission italienne de New-York, et je m'embarquai à Gênes. Je ne savais pas plus ce qu'était l'Amérique que le paysan de la montagne. Je m'attendais à être attaqué par des sauvages vêtus de plumes en débarquant, et pendant les premiers mois qui suivirent mon arrivée je souhaitais au moins une fois par jour qu'un tel sort m'eût été réservé. Mais il est inutile de vous raconter tout ce que j'ai souffert dans ces premiers jours. L'Église, selon son habitude, m'avait traité avec miséricorde, et sa punition était douce...

J'étais depuis quatre ans à New-York et je m'étais résigné à mon sort, lorsqu'on vint un jour me chercher pour un professeur italien malade qui réclamait un prêtre.

Il y avait à cette époque-là beaucoup de réfugiés italiens à New-York, et, comme ils avaient pour la plupart une certaine éducation, ils gagnaient leur vie en donnant des leçons d'italien aux gens de la société. Le messager me con-

duisit dans une petite chambre pauvrement meublée, située au dernier étage d'une misérable pension. Sur la carte de visite clouée à la porte je lus le nom « De Roberti, professeur d'italien ». A l'intérieur, un homme au visage hagard et aux cheveux gris s'agitait sur un lit étroit. Il tourna vers moi un œil vitreux, et je reconnus Roberto Siviano.

Je m'appuyai contre le chambranle de la porte sans pouvoir parler.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le docteur, qui se penchait sur le lit.

Je lui dis en bégayant que le malade était un vieil ami.

— Il ne reconnaîtrait pas son plus vieux camarade en ce moment, dit le docteur. Il a le délire, mais la fièvre tombera au coucher du soleil.

Je m'assis au chevet du lit et je pris la main de Roberto dans la mienne.

— Est-ce qu'il va mourir ? demandai-je.

— Je ne le crois pas, mais il a besoin de soins.

— Je le soignerai.

Le docteur fit un signe d'assentiment et sortit. Je restais assis dans la petite chambre, la main brûlante de Roberto dans la mienne. Peu à peu la fièvre tomba ; les doigts agités se cal-

mèrent et le rouge disparut de ses joues amaigries. Vers la fin de la journée il leva les yeux sur moi et me sourit.

— Egidio, dit-il tranquillement.

Je lui administrai les derniers sacrements, et les ayant reçus avec dévotion il s'endormit paisiblement. J'étais trop inquiet sur le sort de mon ami pour chercher à pénétrer le mystère qui l'entourait. Mon unique souci était de sauver sa vie. Nuit et jour je luttai contre la fièvre qui céda enfin. Le plus souvent il avait le délire, ou restait inconscient ; mais il me reconnaissait de temps à autre et murmurait : « Egidio » avec un regard apaisé.

J'avais employé à le soigner une grande partie du temps consacré d'habitude à mes occupations paroissiales, et, lorsque tout danger fut conjuré, je dus retourner à mes ouailles. Je commençai alors seulement à me demander ce qui avait amené Roberto en Amérique, mais je n'osais pas chercher la réponse.

Enfin, le quatrième jour, je pris le temps de grimper jusqu'à sa chambre. Je le trouvai assis, soutenu par des oreillers, faible comme un enfant, mais calme et avec l'œil clair. Je m'élançai au-devant de lui, mais il m'arrêta :

— Monsieur le curé, dit-il, le docteur m'apprend que je dois la vie à vos soins, et j'ai à

vous remercier de la bonté que vous avez montrée à un étranger sans ami.

— Un étranger? dis-je avec stupéfaction.

Il me regarda tranquillement.

— Je ne crois pas que nous nous soyons jamais rencontrés, dit-il.

Un instant, je crus qu'il était repris de fièvre; mais un second coup d'œil me prouva qu'il était parfaitement maître de lui.

— Roberto! m'écriai-je en tremblant.

— Je vous demande pardon, dit-il froidement, mais mon nom est Roberti et non Roberto.

Je crus que le plancher allait me manquer et je dus m'appuyer contre le mur.

— Vous n'êtes pas le comte Roberto de Siviano, de Milan?

— Je suis Tommaso de Roberti, professeur d'italien, et je viens de Modène.

— Et vous ne m'avez jamais vu? poursuivis-je.

— Jamais, que je sache.

— N'avez-vous jamais demeuré à Siviano, sur le lac d'Iseo? dis-je en baissant la voix.

Il répondit tranquillement :

— Je ne connais pas cette partie de l'Italie.

Mon cœur se serra et je me tus.

— Vous m'avez confondu avec un ami, je suppose, ajouta-t-il.

— Oui, m'écriai-je, je vous ai confondu avec un ami.

Et je tombai à genoux près de son lit, en pleurant comme un enfant.

Tout à coup, je sentis une main qui se posait sur mon épaule :

— Egidio, dit-il d'une voix brisée. Regardez-moi.

Je levai les yeux et je retrouvai son ancien sourire. Nous nous serrâmes alors l'un contre l'autre sans dire un mot. Mais bientôt il se recula et me repoussa doucement.

— Asseyez-vous là-bas, Egidio. Je suis encore bien faible et je ne puis parler beaucoup.

— Attendons, Roberto. Dormez ; nous causerons demain.

— Non ; ce que j'ai à dire ne peut attendre.

Il me regarda avec attention.

— Vous avez une paroisse à New-York ?

Je fis un signe d'assentiment.

— Et mon travail me retient ici ; j'ai des élèves ; il est trop tard pour changer.

— Pour changer ?

Il continua à me regarder avec calme.

— Il me serait difficile de trouver de l'occupation ailleurs.

— Mais pourquoi vous en iriez-vous ? m'écriai-je.

— Il le faudra, répondit-il d'un ton décidé, si vous persistez à reconnaître en moi votre ancien ami, le comte Siviano.

— Roberto!

Il leva la main.

— Egidio, dit-il, je suis seul ici et sans ami. L'amitié, la sympathie de mon curé seraient pour moi une consolation dans cette ville étrangère; mais il ne faut pas que ce soit celle du curé de Siviano : vous comprenez?

— Roberto, m'écriai-je, c'est trop affreux de comprendre!

— Soyez homme, Egidio, dit-il avec un peu d'impatience. Vous avez le choix et il faut décider maintenant. Si vous consentez à ne faire aucune question, à ne nommer personne, à ne faire aucune allusion au passé, vivons comme des amis pour l'amour de Dieu! Sinon, dès que mes jambes pourront me porter, il me faudra repartir. Le monde est grand, heureusement. — Mais pourquoi nous séparer, après tout?

Je tombai à genoux à ses côtés.

— Il ne le faut pas, m'écriai-je. Faites de moi ce que vous voulez. Donnez-moi vos ordres et je vous obéirai. Sauf une fois, ne vous ai-je pas toujours obéi?

Je sentis sa main se refermer sur la mienne.

— Egidio, me dit-il avec reproche.

— Non, non, je me rappellerai. Je ne dirai rien.

— Vous ne penserez rien?

— Je ne penserai rien, ajoutai-je en faisant un dernier effort.

— Dieu vous bénisse! répondit-il.

Mon fils, pendant huit ans j'ai tenu parole. Nous nous vîmes tous les jours, nous mangeâmes, nous marchâmes, nous causâmes ensemble, nous vécûmes comme David et Jonathan, mais sans même jeter un coup d'œil sur le passé.

Comment s'était-il échappé de Milan? Comment avait-il atteint New-York? Je ne le sus jamais. En vrais Italiens, nous parlâmes souvent de la libération de l'Italie, mais jamais de la part qu'il avait pu prendre à cette œuvre. Une seule fois, il lui échappa une question : il me demanda pourquoi j'avais été envoyé en Amérique. Le sang me monta au visage et avant que j'aie eu le temps de répondre, il me fit signe de me taire.

— Je vois, dit-il, c'était l'expiation.

Pendant les premières années, il avait beaucoup à faire; je devinai vite la frugalité de sa vie, à quoi il employait le fruit de son travail. Dans toutes les parties du monde, les exilés italiens mettaient de l'argent de côté pour la

grande cause. Roberto avait, à New-York, des amis politiques, et il allait quelquefois dans d'autres villes pour assister à des réunions et faire des discours. Son zèle était infatigable, et sans moi il serait parti souvent mourant de faim, plutôt que de ne pas donner à dîner à un compatriote. J'étais de cœur et d'âme avec lui, mais j'avais tout le poids de la paroisse sur les épaules, et peut-être aussi ma longue expérience des hommes m'avait-elle rendu un peu moins crédule que la charité chrétienne ne le veut; car j'aurais juré sans peine que certains des hommes qui s'attachaient à ses pas n'avaient jamais vu couler le sang autrichien, et auraient volontiers mangé dans la même gamelle que leurs ennemis. Heureusement mon ami ne connut jamais de tels doutes. Il avait autant de foi dans ses compatriotes que dans la cause, et, si quelques-uns de ses protégés dépensaient dans la guinguette voisine l'argent si péniblement gagné qu'il leur avait donné, jamais il ne le soupçonna.

Sa maladie le laissa très affaibli; peu à peu il perdit ses élèves, et les patriotes se refroidirent à mesure que se vidaient ses poches. Vers la fin je l'emmenai demeurer dans ma pauvre mansarde. Il perdait ses forces journellement, toussait beaucoup et passait la plus grande

partie de son temps dans la maison. Ce durent être pour lui des jours bien cruels, mais il ne se plaignit pas et me reçut toujours avec une parole enjouée. Lorsque ses élèves l'eurent quitté, et que sa santé l'eût empêché de chercher du travail au dehors, il mit à sa porte une enseigne d'écrivain public, et gagna ainsi quelques sous en servant de secrétaire à mes pauvres paroissiens; mais il lui était pénible de prendre leur argent et la moitié du temps il faisait le travail pour rien. Je savais qu'il lui était très dur de vivre, comme il le disait, à la charge de quelqu'un, et je lui cherchais de l'occupation parmi mes amis les « negozianti », qui lui envoyaient des lettres à copier, des comptes à faire et autres travaux de ce genre; mais nous étions tous pauvres, et ce qu'il gagnait ne suffisait plus à ses modestes besoins.

Ainsi vécut cet homme juste, et c'est ainsi qu'il mourut dans mes bras après huit ans d'exil. Dieu, qui l'avait laissé vivre assez longtemps pour voir Solferino et Villafranca, ne fut jamais plus miséricordieux qu'en lui épargnant le spectacle de Monte-Rotondo et de Mantoue. Mais ce sont des choses dont je n'ai pas le droit de parler. Bien que l'Italie nouvelle n'ait pas réalisé notre rêve, il est écrit que Dieu connaît les siens, et il ne peut méconnaître les

cœurs de ceux qui avaient rêvé de la façonner à son image.

Quant à mon ami, je ne doute pas qu'il ne repose en paix; sa vie juste et sa mort sainte plaideront peut-être en sa faveur!...

LE VERDICT

J'avais toujours pensé que Jack Gisburn était un génie peu au-dessus de la moyenne, — bien qu'un très brave garçon, — et je ne fus donc nullement surpris d'apprendre qu'à l'apogée de sa gloire il avait renoncé à la peinture, et qu'ayant épousé une riche veuve, il s'était établi avec elle dans une ville de la Côte d'azur (bien que j'eusse plutôt compris que ce fût à Rome ou à Florence).

L'apogée de sa gloire, c'est ainsi que s'exprimaient les femmes en parlant de Gisburn. Il me semble encore entendre Mrs Gideon Thwing — son dernier modèle de Chicago — déplorer son inexplicable abdication. « Bien entendu, cela donnera une plus-value énorme à mon portrait; mais ce n'est pas à cela que je pense, monsieur Rickham, me dit-elle. Je ne songe qu'à la perte que fait l'art. » Cette perte, Mrs Thwing n'était pas seule à la pleurer. La charmante

Hermia Croft ne m'avait-elle pas, à la dernière exposition de la « Grafton Gallery », à Londres, arrêté devant les *Danseuses au clair de lune* de Gisburn, pour me dire, les larmes aux yeux : « Jamais nous ne reverrons son pareil. »

Eh bien, — même à travers le prisme des larmes d'Hermia, — je me sentais capable de supporter le coup avec égalité d'âme. Pauvre Jack Gisburn! les femmes avaient fait sa réputation, c'étaient bien elles qui devaient le pleurer. Les hommes manifestèrent moins de regrets, et les gens du métier eurent à peine un murmure. Jalousie professionnelle? Peut-être bien. Dans ce cas, le petit Claud Nutley fit amende honorable en publiant dans le *Burlington* une très belle « nécrologie » de Jack, un de ces articles à effet, remplis d'expressions techniques jetées au hasard, que j'ai entendu comparer aux tableaux de Gisburn. Mais la résolution du peintre étant évidemment irrévocable, la discussion se calma peu à peu, et, selon la prédiction de M. Thwing, la valeur des « Gisburn » augmenta rapidement.

Ce ne fut que trois ans plus tard, au cours d'une villégiature sur la Riviera, que je me demandai tout à coup pourquoi Gisburn avait renoncé à la peinture.

En y réfléchissant, le problème me parut même offrir de l'intérêt.

Accuser sa femme? C'était trop simple! Ses aimables modèles n'avaient même pas la consolation de dire que c'était Mrs Gisburn qui avait tué son ambition; car Mrs Gisburn — en tant que femme de Jack — n'avait existé qu'environ un an après la détermination du peintre. Il était, en effet, possible qu'il l'eût épousée par amour du confort et parce qu'il ne voulait pas continuer à peindre; mais il aurait été difficile de prouver qu'il avait renoncé à la peinture parce qu'il l'avait épousée.

Toutefois, si ce n'était pas elle qui avait tué son ambition, elle n'avait ni su le ramener à son chevalet ni mettre en valeur son talent. Lui remettre le pinceau en main, quelle vocation pour une femme! Mais Mrs Gisburn ne sembla pas le comprendre, et je trouvai piquant d'en rechercher le pourquoi.

La vie désœuvrée que l'on mène sur la Riviera se prête à de telles spéculations. Et un jour où j'allais à Monte-Carlo, ayant entrevu, à travers les pins, les terrasses à balustres de la villa de Jack, j'eus l'idée de me rendre chez lui le lendemain.

Je trouvai le ménage buvant le thé sous ses palmiers, et l'accueil de Mrs Gisburn fut si

cordial que plus d'une fois, pendant les semaines suivantes, je m'en prévalus pour retourner la voir. Non pas que ce fût une femme « intéressante »; sur ce point, miss Croft pouvait être tranquille. C'est précisément parce qu'elle ne l'était pas (qu'on me pardonne ce paradoxe) que je m'y intéressais.

Jack, pendant toute sa vie, avait été entouré de femmes intéressantes : son art, nourri par elles, s'était épanoui dans la tiède atmosphère de leur adulation. Il me paraissait, par conséquent, d'autant plus curieux d'observer l'effet que produirait sur lui « l'influence écrasante de la médiocrité ». (Je cite miss Croft.)

J'ai déjà dit que Mrs Gisburn était fort riche, et je m'aperçus tout de suite que son mari en éprouvait une satisfaction à la fois délicate et dédaigneuse. J'ai souvent eu l'occasion de constater que ceux qui affectent de mépriser l'argent en tirent les plaisirs les plus subtils; et l'élégant mépris de Jack pour la grosse fortune de sa femme lui permettait, sans déroger à son attitude d'indifférence, de contenter pleinement tous ses goûts artistiques. Il demeurait, j'en conviens, insensible au luxe banal; mais il achetait des bronzes de la Renaissance et des tableaux du dix-huitième siècle avec un discernement qui dénotait la plus large opulence.

« La seule chose qui puisse faire pardonner la fortune, c'est de l'employer à mettre le beau en circulation », me dit Jack, un jour où nous nous trouvions assis dans sa jolie salle à manger, autour d'une table délicieusement ornée de vieux sèvres. Mrs Gisburn, regardant son mari d'un œil attendri, se crut obligée de m'expliquer cette parole en ajoutant : « Ce pauvre Jack a une sensibilité presque maladive pour toutes les formes de la beauté. »

Ce pauvre Jack, en effet ! C'est ainsi que les femmes avaient toujours parlé de lui : il n'est que juste de le noter à sa décharge. Ce qui me frappa aujourd'hui c'est que, pour la première fois, cela parut le contrarier. Si souvent je l'avais vu trop visiblement ravi par de tels hommages — était-ce la note conjugale qui leur enlevait leur saveur ? Non, car, chose étonnante, je m'aperçus que Jack était épris de sa femme, et assez épris même pour ne pas voir à quel point elle était absurde. C'était de son absurdité à lui qu'il rougissait maintenant, et du rôle ridicule dont elle persistait à l'affubler.

— Ma chère amie, on ne me dit plus de pareilles fadaises depuis que j'ai renoncé à la peinture ; c'est bon pour Victor Grindle.

Ce fut son unique protestation. Puis il se leva

de table pour aller savourer l'air sur la terrasse ensoleillée.

Je le suivis des yeux, frappé par ces derniers mots. Victor Grindle était, en effet, l'homme du moment, comme Jack lui-même avait été, pour ainsi dire, l'homme du jour. Le jeune artiste s'était, disait-on, formé chez mon ami, et je me demandais s'il n'y avait pas un peu de jalousie dans la mystérieuse abdication de ce dernier. Mais non, car ce n'était qu'après cet événement que les « Grindle » avaient commencé à orner les murs des salons Louis XV.

Je me retournai vers Mrs Gisburn, qui s'était attardée dans la salle à manger pour donner un morceau de sucre à son griffon.

— Pourquoi donc a-t-il renoncé à la peinture? lui demandai-je brusquement.

Ses sourcils se levèrent en un mouvement qui trahissait une naïve surprise.

— Oh! vous savez, ce n'est plus une nécessité pour lui, et je tiens à ce qu'il s'amuse un peu maintenant, dit-elle avec simplicité.

Mon œil parcourut la charmante pièce dans laquelle nous nous trouvions, ornée de boiseries blanches, de porcelaines chinoises où se reflétaient les tons des rideaux vert pâle, et de pastels Louis XV dans leurs vieux cadres dédorés.

— Et a-t-il même banni ses tableaux? Je n'en ai pas vu un seul dans la maison.

Mrs Gisburn eut un semblant de gêne qui contrastait avec la franchise habituelle de son attitude.

— C'est à cause de sa modestie ridicule. Il dit que ses tableaux ne sont pas dignes d'être accrochés au mur. Il les a tous renvoyés excepté un — mon portrait — et encore a-t-il fallu que je garde celui-là chez moi.

Sa modestie ridicule — la modestie de Jack à l'égard de ses œuvres? Ma curiosité allait croissant, et je dis d'un ton persuasif :

— Il faut absolument que je voie votre portrait.

Elle jeta un regard inquiet sur la terrasse où son mari, assis nonchalamment sous une guérite, fumait un cigare en tenant la tête de son lévrier entre ses genoux.

— Eh bien, venez pendant qu'il ne nous voit pas, dit-elle, avec un petit rire qui dissimulait mal sa gêne; et me conduisant entre les deux rangées de bustes romains qui ornaient le hall, elle me fit monter l'élégant escalier où, à chaque palier, des nymphes en terre cuite surgissaient entre des touffes d'azalées.

Dans le coin le plus obscur du boudoir de Mrs Gisburn, parmi une profusion de jolis

bibelots, je vis dans l'inévitable cadre enguirlandé une de ces toiles ovales que je connaissais si bien. Rien que l'ornementation du cadre évoquait tout le passé de Gisburn.

Mrs Gisburn tira les rideaux de la fenêtre, déplaça une jardinière, poussa de côté un fauteuil et me dit :

— D'ici, vous le verrez à peu près. Je l'avais fait placer au-dessus de la cheminée, mais il n'a pas voulu l'y laisser.

Oui, je le voyais tout juste, et c'était la première fois qu'il me fallait écarquiller les yeux pour voir un portrait de Jack. En général, on le trouvait à la place d'honneur, soit suspendu au panneau central d'un élégant salon, soit sur un chevalet monumental, disposé de façon à recevoir toute la lumière que laissaient traverser de riches rideaux de vitrage en point de Venise. Je m'aperçus tout de suite qu'une place plus modeste seyait mieux au tableau ; cependant, à mesure que mes yeux s'habituaient à la pénombre, toutes les qualités caractéristiques en ressortaient : les hésitations se cachant sous les audaces, et les traits de prestidigitation par lesquels, avec une adresse si consommée, Jack trouvait le moyen de détourner l'attention de l'ensemble du portrait sur quelques détails amusants. La physionomie de Mrs Gisburn, si insi-

gnifiante que pour ainsi dire elle formait le fond de son propre portrait, s'était prêtée d'une manière frappante au développement de ce faux talent. La tableau était un des plus « forts » de Jack, comme l'auraient dit ses admirateurs; il représentait, de sa part, une somme d'efforts musculaires et de mouvements violents qui rappelaient les efforts fantastiquement exagérés du clown qui soulève une plume. Le tableau, en somme, répondait exactement au désir qu'aurait la jolie mondaine d'être peinte « brutalement» pour se reposer du « joli portrait », en conservant cependant toutes les qualités de ce dernier.

— C'est sa dernière œuvre, vous savez, dit Mrs Gisburn avec une fierté naïve. La dernière sauf une, se reprit-elle, mais celle-ci ne compte pas, parce qu'il l'a détruite.

— Détruite?

J'allais lui demander une explication lorsque j'entendis derrière nous le pas de Jack.

En le voyant là, les mains dans les poches de son veston de velours, ses cheveux blonds rejetés en arrière sur le front pâle, ses joues minces et légèrement hâlées creusées par le sourire qui soulevait les pointes d'une élégante moustache, je compris à quel degré il était empreint de la même qualité que ses portraits, celle

de paraître plus beau qu'il ne l'était réellement. Sans s'apercevoir du regard presque craintif de sa femme, il fixa froidement les yeux sur son portrait.

— Mr Rickham a demandé à le voir, commença-t-elle, comme si elle eût voulu s'excuser.

Il haussa les épaules en souriant.

— Oh ! il y a longtemps que Rickham m'a découvert, répondit-il négligemment.

Puis il passa son bras sous le mien.

— Venez voir le reste de la maison, ajouta-t-il.

Il me fit tout visiter avec une espèce de vanité bourgeoise : les salles de bain, les tuyaux acoustiques, les armoires, enfin toutes les complications et tous les multiples raffinements de l'installation moderne ; et, chaque fois que j'exprimais mon admiration, il répétait avec une indifférence affectée, mais en bombant un peu la poitrine :

— Oui, je ne sais vraiment pas comment on peut vivre sans cela.

C'était certainement la fin qu'on eût pu prévoir pour lui. Seulement il était, malgré tout, si beau, si charmant, si séduisant, que j'étais tenté de lui crier : « Soyez donc mécontent de vos loisirs », comme autrefois j'avais eu envie de lui dire : « Soyez donc mécontent de vos

œuvres! » Mais le cri s'arrêta sur mes lèvres.

— Voilà mon sanctuaire, continua-t-il, en me conduisant dans une pièce sombre et modeste, au bout du large corridor.

C'était un cabinet carré, sobrement meublé de fauteuils en cuir : pas de choses à « effet », pas de bric-à-brac, rien qui rappelât le cabinet de travail de l'homme célèbre, destiné à être reproduit dans les revues artistiques; et, ce qui me frappait surtout, aucune apparence d'atelier.

Cela paraissait prouver la rupture définitive de Jack avec sa vie d'autrefois.

— Vous ne vous occupez plus jamais de peinture? demandai-je en cherchant toujours des yeux une trace quelconque de son art.

— Jamais, dit-il sèchement.

— Ni d'aquarelles? ni d'eaux-fortes?

Son œil souriant s'assombrit et ses joues pâlirent un peu sous le hâle.

— Je n'y songe même pas, mon cher, pas plus que si je n'avais jamais manié un pinceau.

Et, à son ton, j'eus l'intuition qu'il ne pensait qu'à cela. Je m'éloignais un peu, instinctivement embarrassé par ma découverte inattendue, et mon regard tomba sur un petit tableau placé au-dessus de la cheminée, le seul objet ornant les sombres boiseries de la pièce.

— Sapristi ! Un Stroud ! m'écriai-je.

C'était l'esquisse d'un âne, d'un vieil âne usé, debout à la pluie, s'abritant sous un pan de mur.

Jack se tut, mais je sentis derrière moi sa respiration pressée.

— Quelle merveille ! C'est fait avec deux traits, mais posé sur des bases immuables. Veinard ! d'où avez-vous tiré ce chef-d'œuvre ?

Il répondit lentement :

— Mrs Stroud me l'a donné.

— Ah ! je ne savais même pas que vous connaissiez Stroud. Il était tellement farouche.

— Je ne l'ai connu qu'après... balbutia-t-il. Mrs Stroud me fit venir pour faire son portrait après sa mort.

— Après sa mort ? Vous ?

Je dus laisser percer par trop de surprise dans mon exclamation, car il répondit avec un léger ricanement :

— Ma foi, oui. Vous savez qu'elle est d'une naïveté désolante, cette pauvre femme ; sa seule idée de faire faire le portrait de son mari par un peintre à la mode. Ah ! le pauvre Stroud ! Elle pensait que c'était le plus sûr moyen de faire connaître son talent, de forcer l'opinion du public !

— Etait-ce là son histoire ?

— C'était son histoire. Elle avait foi en lui, ou, du moins, le croyait. Mais elle n'admettait pas de n'avoir pas tous les gens du monde avec elle. Elle était désespérée, les jours de vernissage, que l'on pût s'approcher librement de ses tableaux. Pauvre femme ! Ce n'est qu'un être incomplet, qui a besoin de s'appuyer sur les autres. Stroud est le seul être complet que j'aie jamais connu.

— Que vous ayez jamais connu ? Mais vous venez de dire...

Gisburn eut un étrange sourire.

— Oh ! je l'ai connu et il m'a connu, mais après sa mort seulement.

Je baissai instinctivement la voix :

— Quand sa femme vous a envoyé chercher ?

— Oui. Elle n'en avait pas compris l'ironie ! Elle désirait qu'il fût justifié, — et par moi !

Il rit de nouveau, et jeta la tête en arrière pour contempler l'esquisse de l'âne.

— Il y a eu des jours où je ne pouvais pas regarder cette esquisse. Mais je me suis forcé à la placer ici, et maintenant elle m'a guéri. Oui, guéri. Voilà pourquoi je ne barbouille plus de couleurs, mon cher Rickham ; ou plutôt c'est à cause de Stroud lui-même.

Pour la première fois, ma vague curiosité au

sujet de mon ami se changea en un désir sérieux de le mieux comprendre.

— Racontez-moi donc comment c'est arrivé, lui dis-je.

Il continuait à regarder le petit tableau, en roulant entre ses doigts une cigarette qu'il avait oublié d'allumer. Tout à coup il se tourna vers moi :

— Oui, je vous le raconterai volontiers, parce que je vous ai toujours soupçonné de mépriser mes œuvres.

Je fis un geste de protestation qu'il arrêta avec un haussement d'épaules plein de bonne humeur.

— Oh! mon cher, je m'en fichais quand j'avais foi en moi-même; et maintenant c'est un lien de plus entre nous!

Il eut un sourire ironique et poussa en avant un fauteuil.

— Là, installez-vous confortablement. Voici les cigares que vous aimez.

Il les plaça à ma portée, et continua à arpenter la pièce, en s'arrêtant de temps à autre sous le tableau de l'âne.

— Comment c'est arrivé? Je vous le conterai en cinq minutes. Et cela n'a pas pris plus de temps!... Je me rappelle encore mon étonnement et ma joie en recevant la lettre de

Mrs Stroud. Au fond de moi-même, j'avais, bien entendu, toujours senti qu'il n'avait pas son pareil, seulement j'avais suivi le courant, je m'étais fait l'écho des platitudes que l'on débitait sur lui dans le monde, et j'avais fini par croire que Stroud n'était qu'un « raté », un de ceux qui restent en arrière. Et sapristi! il est resté en arrière, mais c'est parce qu'il devait demeurer! Nous autres, nous avons dû nous laisser pousser en avant ou sombrer, mais Stroud était bien au-dessus du courant, il reposait sur des bases immuables, comme vous le disiez.

J'allai donc chez lui dans les meilleures dispositions. J'étais même attendri à la pensée émouvante qu'il aurait, après sa carrière manquée, la gloire posthume d'être peint par moi! J'avais l'intention de faire le portrait gratuitement : je le dis à Mrs Stroud lorsqu'elle commença à bégayer quelque chose sur son peu de fortune. Je me vois encore lui répondant dans un élan superbe que l'honneur était pour moi. Oh! j'étais généreux, mon cher Rickham! Je posais pour moi-même comme si j'avais été mon propre modèle.

On me conduisit auprès du lit mortuaire, et on m'y laissa. J'avais envoyé d'avance tous mes accessoires et il ne me restait plus qu'à

placer le chevalet et à me mettre au travail.

Stroud n'était mort que vingt-quatre heures auparavant, de la rupture d'un anévrisme qui avait laissé le visage intact et sans trace de souffrance. Je l'avais rencontré une ou deux fois dans ma vie, et il m'avait paru plutôt insignifiant. Mais je vis maintenant qu'il était superbe. J'en fus heureux d'abord au point de vue esthétique, heureux d'avoir un tel « sujet » à traiter. Puis, comme je me mettais au travail, j'eus subitement l'étrange impression que Stroud était encore en vie! Je commençai à esquisser sa tête, et je sentis son regard qui s'appuyait sur moi... Alors je me demandai : « S'il m'observait vraiment, que dirait-il de ma manière de travailler? » Cette pensée était tellement obsédante que mes traits devinrent hésitants. J'étais de plus en plus nerveux et indécis...

Une fois, en levant la tête, je crus le voir sourire dans sa barbe grise, comme s'il eût possédé un secret qu'il s'amusait à me cacher. Ceci m'exaspéra encore davantage.

Son secret? Mais j'en avais, moi, un secret qui valait mille fois mieux que le sien! Je me mis à l'ouvrage avec rage, et j'essayai quelques-uns de mes coups d'audace; je les « ratai » tous. Je vis bien qu'il ne regardait pas ces

« trompe-l'œil ». Je ne pouvais détourner son attention; son œil demeurait fixé sur l'œuvre elle-même, dans ce qu'elle avait vraiment de difficile, et c'étaient ces difficultés que j'avais toujours éludées ou cachées par de jolies taches de couleur. Mais comme il mettait tous mes mensonges à nu!

Je relevai de nouveau la tête et j'aperçus, pour la première fois, cette esquisse de l'âne, qui était accrochée au mur près du lit. Mrs Stroud me dit après que c'était la dernière œuvre de son mari, — un souvenir fixé d'une main tremblante, à l'époque où il était allé dans le Devonshire pour se soigner d'une crise au cœur. Ce n'était qu'une note prise à la hâte, mais c'était aussi toute son histoire artistique. Chaque trait révélait des années de travail persistant, tenace, dédaigneux. Un homme qui aurait toujours navigué avec le courant n'eût jamais eu la force de remonter le fleuve ainsi.

Je me remis à mon travail, et je continuai à tâtonner et à patauger; puis je regardai l'âne de nouveau. Je vis que dès le premier trait de son esquisse Stroud avait su où il voulait en venir. Il avait possédé son sujet, il se l'était assimilé, il l'avait pour ainsi dire réincarné. Et moi? Je n'avais créé aucune de mes œuvres, —

je les avais simplement adoptées!... Enfin sous le regard de cet œil qui m'observait, je me sentis incapable de tracer un trait de plus. Incapable? Mais je l'avais toujours été! « Je n'avais jamais rien su. » Seulement, avec mes modèles et mon public, un empâtement un peu voyant suffisait pour cacher la chose. Je les aveuglais à coups de couleur... Eh! je m'aperçus que le regard du mort traversait cette couleur menteuse, pénétrait jusqu'aux dessous les plus cachés de mon œuvre.

Quand on parle une langue étrangère, même avec facilité, on dit la moitié du temps, non pas ce que l'on veut, mais ce que l'on peut! Et c'est ainsi que je peignais; en présence de ce mort qui me regardait, ce qu'on appelait ma « technique » s'effondrait comme un château de cartes. Il ne se moquait pas de moi, vous comprenez, ce pauvre Stroud, seulement il était là à m'observer, et sur ses lèvres, à travers sa barbe grise, je crus lire la question : « Savez-vous bien où vous allez en arriver? »

Si j'avais pu peindre cette question sur son visage, le portrait eût été un chef-d'œuvre. Puisque j'en étais incapable, il ne me restait qu'à le reconnaître, et cette grâce me fut donnée. Mais à cette minute, mon cher Rickham, que n'aurais-je donné pour avoir Stroud devant moi

et l'entendre dire : « Ce n'est pas trop tard, mon garçon, je vais vous montrer comment il faut vous y prendre... »? C'était trop tard, ce l'eût été même si Stroud avait été vivant. Je pliai bagage et descendis chez Mrs Stroud. Bien entendu, je ne lui racontai pas ce que je viens de vous confier, elle n'y aurait rien compris. Je lui déclarai simplement que j'étais trop ému pour entreprendre le portrait de son mari. Cette idée lui plut, c'était une sentimentale! C'est même à cause de cela qu'elle me donna l'esquisse de l'âne. Mais elle était très désappointée de ne pas avoir le portrait, elle tenait tant à ce que son mari fût peint par un artiste en vogue! Je crus un moment qu'elle ne me lâcherait jamais, et, ne sachant plus comment me dépêtrer d'elle, je lui suggérai de faire venir Grindle. Oui, c'est moi qui ai lancé Grindle. Je dis à Mrs Stroud qu'il était l'homme de l'avenir; elle le répéta à ses amies et cela devint vrai...

Le petit Grindle fit le portrait de Stroud sans broncher; et elle accrocha ce portrait parmi les chefs-d'œuvre de son mari...

Gisburn se laissa tomber dans un fauteuil près du mien, et, la tête rejetée en arrière, contempla l'esquisse de l'âne.

— J'aime à me figurer que Stroud lui-même

me l'aurait donnée, s'il avait pu dire ce jour-là ce qu'il pensait.

Et, en réponse à la question que je lui fis presque machinalement :

— Recommencer à peindre ! s'écria-t-il, quand la seule chose qui me rapproche de lui est que j'ai eu le courage d'y renoncer ?

Il se leva et posa la main sur mon épaule en riant :

— Seulement, l'ironie de la chose, c'est que je peins encore, puisque Grindle le fait pour moi ! La race des Stroud ne se renouvelle pas de sitôt, — mais le peintre moyen a toujours une postérité !

L'ERMITE
ET LA FEMME SAUVAGE

I

L'ermite vivait dans une caverne, au creux d'une colline. Au bas de la colline, dans un ravin, coulait un ruisseau bordé de chênes et de saules. Et par delà la vallée, à une demi-journée de marche, une autre colline, haute et escarpée, portait, profilée contre le ciel, une petite cité, ceinte de murailles aux créneaux gibelins en queue d'aronde.

Lorsque l'ermite était enfant et vivait dans la cité, les créneaux étaient carrés et l'étendard d'un maître guelfe flottait sur le donjon.

Puis, un jour, dans le lointain, une mince colonne bleu d'acier parut : c'étaient des hommes d'armes qui chevauchèrent au travers de la

vallée, serpentèrent au flanc de la colline, et enfoncèrent les poternes. Pierres et feu grégeois grêlèrent du haut des remparts; les rues retentirent du choc des boucliers; les épées se heurtèrent dans les passages et les escaliers, lances et fauchards dégouttèrent sur des chairs prostrées, et le lieu calme et familier fut mué en charnier. L'enfant s'enfuit plein d'horreur. Il avait vu son père partir pour ne plus reparaître, sa mère tomber morte d'un coup d'arquebuse dans l'instant où elle se penchait de la plateforme d'une tour, sa petite sœur égorgée sur les degrés de la chapelle; et il s'était échappé, courant pour sauver sa vie, par les ruelles glissantes de sang, franchissant des corps encore chauds et pantelants, à travers les jambes des soldats en ribote. Il avait passé les poternes, et, au delà des fermes incendiées, des récoltes foulées, des vergers dépouillés, gagné le calme abri des bois, où, trouvant enfin un sol dont la face ne fût pas mutilée par la main de l'homme, il s'y laissa tomber et y pressa son visage.

Il n'eut nul désir de s'en retourner. Son seul vœu fut de vivre caché, loin de la vie.

Au flanc de la colline il trouva une roche creuse et construisit au-dessus de l'ouverture un auvent de branchages assujettis par des sar-

ments. Il se nourrit de noisettes et de racines, de truites que de ses mains il capturait sous les pierres du ruisseau.

De tout temps, ç'avait été un enfant tranquille, aimant à demeurer assis aux pieds de sa mère, regardant s'épanouir les fleurs sous l'aiguille, tandis que l'aumônier lisait l'*Histoire des Pères du désert* dans un grand livre aux fermoirs d'argent. Il eût souhaité d'être élevé en clerc ou en érudit plutôt qu'en fils de chevalier ; et ses instants les plus heureux étaient ceux où il servait la messe pour le chapelain, de grand matin, sentant son cœur s'envoler de plus en plus haut, telle une alouette, jusqu'à se perdre dans l'infini de l'espace et de la lumière.

Heureuses presque au même point avaient été les heures passées auprès du peintre étranger venu d'au delà des monts pour décorer la chapelle, et sous le pinceau duquel les visages célestes semblaient sortir de la muraille ; comme s'il eût semé quelque graine enchantée qu'on eût vu germer sous le regard. A mesure qu'un nouveau visage nimbé d'or apparaissait, l'enfant sentait qu'il avait fait la conquête d'un nouvel ami, d'un ami qui viendrait, la nuit, se pencher sur lui, écartant de son oreiller les vilaines visions, les visions de monstres voraces qui sont aux porches des églises, des chauves-souris et

des dragons à méchante figure, des reptiles énormes, des sangliers ailés et hirsutes, troupeau diabolique qui descend la nuit des façades et poursuit à travers la ville l'âme des petits enfants pêcheurs.

Avec les progrès de l'œuvre du peintre, les anges au brillant harnois foisonnaient autour du lit de l'enfant, en rangs si compacts qu'au travers de leurs ailes entre-croisées il n'y avait plus place pour que mufle ou griffe pût passer. Et lui avec un soupir se retournait sur l'oreiller qui semblait doux et tiède, à le croire gonflé du duvet de ces ailes tulélaires.

Tous ces souvenirs lui revenaient à la mémoire dans sa caverne à flanc de coteau. Le silence semblait l'investir de ses ailes, comme pour l'abriter contre la vie et le péché.

Jamais ne se sentait-il inquiet ni mécontent. Il goûtait les longues journées silencieuses et vides, pareilles l'une à l'autre comme les perles d'un collier. Il chérissait plus que tout la pensée que le temps ne lui ferait pas défaut pour sauver son âme.

De son âme grand souci lui était venu depuis le jour où un cortège de flagellants avait passé par la ville, faisant étalage de corps émaciés, striés par la discipline, exhortant le peuple à bannir les vains ornements, la bonne chère, le

mariage et le lucre, les danses et les jeux, et de ne songer qu'au moyen de se garder des griffes du malin et des rouges brasiers de l'enfer.

Pendant de longs jours, l'image de ce brasier avait hanté l'imagination du petit garçon ; tel, à l'horizon d'une plaine, le reflet d'une ville incendiée

Il lui sembla que les pièges à éviter fussent sans nombre ; qu'il y eût, innocentes en apparence, tant de choses coupables. Que pouvait y comprendre un enfant de son âge ? Pas un instant n'osa-t-il penser à autre chose, et la scène de pillage et de massacre de laquelle il s'était échappé donnait une consistance réelle à la sanglante vision. Tel était l'enfer, mais mille et mille fois pire ! Il savait aujourd'hui l'aspect de la chair tenaillée par le démon, il connaissait les hurlements des damnés, l'odeur des corps brûlés. Comment serait-il possible à un chrétien de soustraire un seul instant de ses jours et de ses nuits à la lutte sans trêve pour échapper à la colère divine ?

Peu à peu ce sentiment d'horreur alla s'apaisant, ne laissant subsister qu'une satisfaction sereine au minutieux accomplissement des devoirs religieux.

Son esprit n'avait nulle complaisance naturelle à considérer le mal, et, dans la solitude

bénie de sa vie nouvelle, ses pensées s'attachaient de plus en plus au charme de la sainteté. Son désir fut de devenir parfaitement bon et de vivre dans l'amour et la charité envers le prochain. Le plus sûr moyen de demeurer dans ces sentiments à son égard, ne serait-il pas de s'en tenir constamment éloigné?

Tout d'abord, la vie lui fut rude, car en hiver, il éprouva de grandes difficultés à pourvoir à sa nourriture. Il y avait des nuits où le ciel était pareil à une voûte de fer; un vent rauque secouait le bois de chênes dans la vallée, et une terreur gagnait le solitaire, pire que le pire des froids. Mais le temps vint où ses concitoyens et les paysans des vallées voisines connurent qu'il s'était retiré dans la solitude pour y mener une vie de dévotion, et de ce jour, ses peines prirent fin. Car des personnes pieuses lui apportèrent en présent de l'huile et des fruits secs; une bonne femme lui offrit des semences de son jardin; une autre lui tissa une robe de bure; d'autres encore l'eussent muni de toutes sortes de provisions et de hardes, s'il n'eût tout refusé, sauf l'indispensable. La femme des mains de laquelle il avait reçu les graines lui apprit à se faire un petit jardin sur le bord méridional de l'escarpement. Durant tout un été l'ermite transporta de la terre prise

au bord du ruisseau; et durant l'été suivant, de l'eau pour entretenir la verdeur du jardinet.

Dès lors, la peur de la solitude s'en fut de lui, car il était occupé tout le jour au point d'avoir grand'peine, la nuit, à chasser le démon du sommeil, celui que saint Arsène l'abbé a signalé comme le plus grand ennemi du solitaire.

Il gardait en sa mémoire bonne provision de prières et de litanies auxquelles s'ajoutaient de longs passages de la sainte messe et d'autres offices. Et il comptait les heures du jour par ses divers actes de dévotion. Les dimanches et fêtes, lorsque le vent portait, il entendait les cloches de la ville natale qui lui permettaient de suivre le culte des fidèles, et de retenir les saisons de l'année liturgique. Si bien qu'à quérir l'eau de la rivière, à bêcher le jardin, à ramasser du bois pour son feu, à accomplir ses devoirs religieux, l'ermite ne connaissait pas un seul instant d'oisiveté. Les premiers temps, pendant les vigiles nocturnes, il avait eu très peur des étoiles, qui semblaient le surveiller d'un regard cruel, comme si elles percevaient la fragilité de son cœur et prenaient mesure de sa petitesse. Mais un jour, un clerc errant qu'il eut l'occasion d'héberger lui donna à entendre qu'au dire des plus savants docteurs en théo-

logie, les étoiles étaient la demeure des esprits bienheureux; et cette idée fut à l'ermite un grand motif de consolation. Même par les nuits d'hiver, lorsque les aigles criaient parmi les pics et qu'on entendait le long hurlement des loups autour des bergeries de la vallée, il ne ressentait plus aucune peur, mais se figurait ces rumeurs comme l'expression des voix mauvaises du monde, il se réfugiait au plus profond de sa caverne. Parfois, pour se tenir en éveil, il composait des laudes en l'honneur de Notre-Seigneur et des saints, et elles lui parurent si plaisantes qu'il craignit de les oublier; si bien qu'après un long débat intérieur, il décida de demander à un prêtre qui venait parfois le visiter en ami de les vouloir bien consigner par écrit. Et le prêtre écrivit les laudes sur un beau parchemin que l'ermite avait séché et préparé de ses mains. Et lorsque l'ermite les vit écrites, elles lui semblèrent si belles qu'il redouta de commettre le péché d'orgueil en les regardant trop souvent. De sorte qu'il les plaça entre deux pierres plates, dans sa caverne, faisant vœu de ne les tirer de là qu'une fois l'an, à Pâques, lorsque Notre-Seigneur est ressuscité et qu'il est séant à un chrétien de se réjouir. Mais, hélas! lorsque Pâques se fit proche, il se vit dans l'attente de la sainte fête, moins à cause

de la Résurrection de Notre-Seigneur qu'à cause de l'agrément qu'il allait prendre à relire ses chères laudes, tracées sur beau parchemin. Là-dessus, il fit vœu de ne plus y jeter les yeux que lorsqu'il serait à l'article de la mort.

Ainsi, pendant des années, vécut l'ermite pour la gloire de Dieu et dans la paix de son âme.

II

Il résolut un beau jour d'aller visiter le saint de la Roche, qui vivait sur l'autre versant des montagnes. Des voyageurs lui avaient parlé de ce solitaire et rapportaient comment il habitait, dans la sainteté et dans l'austérité, un lieu désert parmi les monts, où la neige demeurait tout l'hiver et que le soleil accablait en été.

Le saint, disait-on, avait fait vœu de se retirer loin du monde en un point où il n'y eût ni ombre ni eau, afin qu'il ne fût pas tenté d'en prendre à son aise, et, par là, de songer moins souvent à son Créateur. Mais partout où se portèrent ses pas, il trouvait un arbre étendant ses branches, ou bien une source jaillissante, si

bien qu'il finit par gravir les hauteurs dénudées où rien ne pousse et où l'eau ne provient que de la fonte des neiges au printemps. Il découvrit un haut rocher dressé sur le sol, et y creusa une excavation de ses mains. Il y mit cinq années et usa ses doigts jusqu'à l'os. Il s'assit alors dans l'ouverture qui faisait face à l'occident, de sorte qu'en hiver il recevait peu de chaleur du soleil, tandis qu'en été il s'en trouvait dévoré. Depuis des années sans nombre, il était assis là, immobile.

L'ermite se sentait fort attiré par le récit de ces austérités, auxquelles, dans son humilité, il ne songeait pas à égaler les siennes, mais que pour le bien de son âme, il souhaitait de contempler et de louer. Aussi, un jour, chaussa-t-il ses sandales; il se tailla un bourdon dans l'aulnaie du ruisseau, et se mit en route pour aller visiter le saint de la Roche. On était à la douce saison où lèvent les semences, où les arbres se couvrent de bourgeons. L'ermite était soucieux à la pensée de laisser ses plantes sans eau, mais il ne pouvait songer à entreprendre le voyage en hiver, à cause des neiges, et d'autre part, en été, il pouvait craindre que son potager eût plus encore à pâtir de son absence. Il partit donc, priant Dieu que la pluie vînt à tomber pendant qu'il serait parti, et comp-

tant être de retour au bout de cinq journées.

Les paysans dans les champs quittaient leur travail pour demander sa bénédiction, et nombre d'entre eux l'eussent même suivi, s'il ne leur eût dit le but de son pèlerinage auprès du saint de la Roche et son désir de l'accomplir seul, ainsi qu'il sied à un solitaire rendant visite à un de ses pareils. Ils respectèrent sa volonté et, poursuivant sa route, il pénétra dans la forêt. Dans la forêt, il marcha deux jours et dormit deux nuits. Il entendit hurler les loups et passer les renards dans les broussailles. Une fois, au crépuscule, un homme brun et velu le vint regarder au travers du feuillage, puis s'enfuit, le galop de ses sabots s'assourdissant dans sa course. Mais l'ermite ne redoutait ni les bêtes féroces, ni les malfaiteurs, ni même les faunes et les satyres qui demeurent encore aux mystérieuses profondeurs des forêts où la croix n'a pas été dressée. Car il se disait : « Si je meurs, n'est-ce pas pour la plus grande gloire de Dieu. Si je reste en vie, ne faut-il pas que ce soit aux mêmes fins ? »

Seulement il éprouvait une secrète angoisse à la pensée qu'il pouvait mourir sans avoir revu ses laudes. Cependant, le troisième jour, il parvint sans mésaventure à une nouvelle vallée.

Il commença alors à gravir la montagne, traversant d'abord des bois de hêtres et de chênes, puis des pins et des genêts, enfin des crètes de roche rouge où une chétive croissance de lentisques et de bruyères couvrait seule la pierre pelée. Dès lors il pensa toucher au but, mais il lui fallut deux jours encore voyager dans une pareille région, le ciel semblant tout proche, et les pays verdoyants s'abaissant dans le lointain. Parfois, pendant des heures, il ne voyait que des pentes rougeâtres aux maigres buissons, et le ciel d'un bleu dur, si voisin qu'il semblait qu'on eût pu le toucher de la main. Puis, à un détour du chemin, les rochers s'écartaient et le regard plongeait dans un long défilé revêtu de pins par delà lequel la forêt s'étendait jusqu'à une plaine étincelante de cités et fermée par une autre chaîne de montagnes distante de bien des journées de marche. Aux yeux de certains, ceci eût été un redoutable spectacle, faisant souvenir le voyageur de son isolement et des périls qui foisonnent aux lieux déserts, et de l'impuissance humaine à leur encontre. Mais l'ermite était si bien fait à la solitude, et avait tant d'amour pour toutes choses créées que pour lui les rochers dénudés chantaient les louanges de leur créateur et que les vastes espaces rendaient témoignage à sa

grandeur. De sorte que son serviteur continuait son voyage sans frayeur.

Mais un matin, après une longue escalade le long des pentes abruptes et malaisées, le voyageur fit halte à une courbe du chemin, car à ses pieds se déroulait non une plaine étincelante de cités, mais une immensité d'argent liquide atteignant jusqu'aux limites du monde. L'ermite connut que c'était la mer. La peur le saisit, car c'était un effrayant spectacle de voir la prodigieuse plaine s'agiter comme palpite une poitrine humaine. Et tandis qu'il la contemplait il lui sembla que le sol ondulait aussi sous ses pieds. Mais il se souvint aussitôt comment Notre-Seigneur avait marché sur les flots, comment même sainte Marie l'Egyptienne, une grande pécheresse, avait franchi à pied sec les eaux du Jourdain, pour recevoir le très saint sacrement des mains de Zozyme l'abbé. Et alors le cœur de l'ermite redevint calme, et il chantait en descendant la montagne : « La mer te louera, Seigneur ! » Tout le jour il la vit et la perdit de vue tour à tour : mais vers le soir, il parvint à un étroit défilé dans la montagne et s'étendit pour dormir dans un bois de pins. Six jours s'étaient écoulés depuis son départ, et de nouveau il s'inquiétait au sujet de ses légumes, mais il se dit : « Qu'importe que

périsse mon jardin, s'il m'est donné de voir un saint homme face à face et de louer Dieu en sa compagnie. » Et son abattement ne dura guère.

Il était sur pied avant l'aube, sous les étoiles pâlissantes, et quittant le bois où il avait dormi il commença à gravir la face d'une haute falaise dont il lui fallait saisir les aspérités avec les mains, tandis qu'à chaque pas qu'il gagnait, un rocher semblait se pencher au-devant de lui comme pour le repousser dans l'abîme. De la sorte, les pieds meurtris et saignants, il atteignit un haut plateau pierreux au moment même où le soleil s'enfonçait dans la mer : et, dans la lumière pourprée, il vit une roche creuse, et dans le creux, le saint se tenant assis. L'ermite tomba à genoux, en louant Dieu, puis s'étant relevé, courut au travers du plateau vers la roche. En approchant, il vit que le saint était un très vieil homme, vêtu d'une peau de chèvre et portant une longue barbe blanche. Il demeurait assis, immobile, les mains sur les genoux, et fixait sur le soleil couchant deux orbites sanguinolents. Près de lui était un jeune garçon, également vêtu de peaux, occupé à chasser les mouches de son visage, mais elles revenaient sans cesse se poser sur l'humeur qui coulait de ses yeux.

Il ne parut ni entendre ni voir l'arrivée de l'ermite, et se tint tout tranquille, jusqu'à ce que le jeune garçon lui dit : « Mon père, voici un pèlerin. » Alors le saint éleva la voix et demanda rudement qui était là et ce que voulait l'étranger. L'ermite répondit : « Mon père, le renom de vos saintes pratiques est venu jusqu'à moi, fort loin d'ici. Etant moi-même un solitaire, et bien que je ne puisse vous être comparé en piété, il m'a paru séant de passer les monts afin que nous nous trouvions réunis et puissions louer la solitude. » Le saint répliqua : « Imbécile, comment deux hommes pourraient-ils se réunir et louer la solitude, puisque, par le fait même, ils mettent fin à l'objet de leurs louanges ! » A cela l'ermite fut cruellement interdit, car il avait médité en chemin les termes de sa harangue, la récitant nombre de fois. Aujourd'hui elle lui apparaissait plus vaine que le pétillement du fagot sous la marmite. Toutefois il reprit courage et dit : « Il est vrai, mon père; mais deux pécheurs ne peuvent-ils s'asseoir côte à côte et louer le Seigneur, qui leur a enseigné les bienfaits de la solitude. » L'autre répondit : « Si tu avais vraiment appris à connaître les bienfaits de cette solitude, tu n'en ferais pas si bon marché en d'inutiles pérégrinations. » Et comme l'ermite

ne savait que dire, il reprit encore : « Si deux pécheurs se rencontrent, ils ne sauraient mieux louer le Seigneur qu'en allant chacun son chemin en silence. » Après avoir prononcé ces paroles, il ferma la bouche et demeura immobile tandis que le jeune garçon chassait les mouches de ses orbites. Mais le cœur de l'ermite défaillit, car, pour la première fois il sentit la fatigue du chemin parcouru, et la grande distance qui le séparait de chez lui.

Il avait eu l'intention de consulter le saint au sujet de ses laudes et de savoir s'il était à propos de les détruire. Mais maintenant il ne trouvait plus le courage de rien dire, et tournant les talons, il commença à descendre la montagne.

Soudain il entendit courir après lui, le jeune garçon le rejoignait et lui mit dans la main un rayon de miel : « Tu es venu de loin et dois avoir faim », dit-il, et avant que l'ermite ait pu le remercier, il était retourné à sa tâche.

L'ermite descendit la montagne jusqu'à la forêt où il avait dormi précédemment, et y refit sa couche, mais il n'eut nulle envie de manger avant de s'endormir, car son cœur avait faim plus que son corps, et ses larmes rendaient amer le rayon de miel.

III

Le quatorzième jour, il parvint à sa propre vallée et aperçut les murs de sa cité natale profilés contre le ciel. Ses pieds étaient douloureux et son cœur pesant, car son long pèlerinage ne lui avait rapporté que lassitude et qu'humiliation. Par surcroît, pas une goutte de pluie n'était tombée, et il ne doutait pas que son jardin eût péri. Il gravit péniblement la falaise et atteignit sa caverne à l'angélus. Là, un prodige l'attendait Car, bien que le sol environnant fût desséché et friable, son jardin reluisait d'humidité, et les plantes, fraîches et épanouies, avaient poussé d'un jet sans précédent. Chose plus surprenante encore, les vrilles de coloquinte avaient été guidées alentour de la porte, et s'agenouillant, il vit la terre binée entre les rangs de légumes germés, tandis que chaque feuille ruisselait comme après une averse. Il parut alors à l'ermite qu'il se trouvait en présence d'un miracle, mais, doutant de ses mérites, il se refusait à croire qu'il en pût être digne et entra dans sa demeure

pour méditer sur l'événement. Et sur sa couche de roseaux il vit une jeune femme endormie, couverte d'un vêtement singulier, avec d'étranges amulettes autour du cou.

Ce spectacle remplit l'ermite de frayeur, car il se souvenait du nombre de cas où le démon, pour tenter les Pères du désert, avait pris la forme d'une femme. Il réfléchit pourtant que, n'éprouvant aucun plaisir à la vue de cette créature, brune comme cornouille et amaigrie par la marche, il ne courait guère de péril à la regarder. Il la prit d'abord pour une Egyptiaque errante, mais voyant sur son sein, parmi les amulettes païennes, un Agnus Dei, il en fut si surpris qu'il se pencha sur elle et la réveilla.

Elle sursauta, mais voyant la cuculle et le bourdon de l'ermite, et son visage incliné, elle demeura étendue et dit : « J'ai arrosé chaque jour ton jardin en échange des haricots et de l'huile que j'ai pris à ta provision. — Qui es-tu et d'où viens-tu? dit l'ermite — Je suis une femme sauvage et je vis dans les bois. » Et comme il la pressait derechef de lui dire pourquoi elle avait cherché refuge dans sa caverne, elle lui apprit que le Midi, d'où elle venait, était envahi par des compagnies d'hommes d'armes et par des troupes de malfaiteurs, et qu'il y prévalait un désordre et un carnage fort

grands. L'ermite reconnut ces nouvelles pour vraies, les ayant apprises au cours de son voyage de retour.

La femme sauvage lui raconta encore qu'elle avait été traquée à travers bois, comme une bête, par un gros d'hommes d'armes ivres — des lansquenets du Nord, à en juger d'après leurs habits et leur langage barbares. Enfin, mourante de faim et recrue de fatigue, elle avait atteint la caverne et y avait trouvé une cachette contre ceux qui la poursuivaient. « Je ne crains, dit-elle, ni les animaux féroces, ni les gens des bois, charbonniers, égyptiaques, ménestrels errants ou colporteurs. Les voleurs de grand chemin ne me touchent pas, car je suis pauvre, et ma peau est noire. Mais quant à ces hommes d'armes saouls de vin, ils sont plus à craindre que loups ou tigres. »

Et le cœur de l'ermite s'attendrit, car il pensa à sa petite sœur couchée, la gorge ouverte, sur les marches de l'autel, et aux scènes de sang et de pillage qui l'avaient fait fuir jusqu'au fond du désert. Aussi, dit-il à l'étrangère que, puisqu'il n'était pas bienséant qu'elle demeurât dans sa grotte, il manderait à une pieuse dame de la ville qu'elle voulût bien l'héberger et lui procurer de l'ouvrage. « Car, dit-il, je vois, grâce à la sainte image suspendue à

ton cou, que tu n'es pas une malheureuse païenne, mais bien une enfant de Jésus-Christ, pour égarée que tu sois au désert. — Oui, répondit-elle, je suis chrétienne, et sais autant d'oraisons que toi-même, mais je ne remettrai jamais les pieds dans l'enceinte d'une ville, de peur qu'on ne me reprenne et me fasse rentrer au cloître. — Quoi! s'écria l'ermite, en sursautant, serais-tu une nonne parjure? » Et il fit le signe de la croix, songeant encore au démon. Elle sourit et reprit : « Il est vrai que je fus naguère une femme cloîtrée, mais jamais ne le serai-je plus de mon gré. Chasse-moi si telle est ta volonté, mais je ne pourrai aller bien loin, m'étant blessée au pied en gravissant la côte pour porter de l'eau dans ton jardin. » Et elle fit voir sa blessure. A cette vue, pour effrayé qu'il fût, l'ermite se sentit ému de pitié; il lava la plaie et la banda, et tout en faisant de la sorte, il pensait que, peut-être, son étrange visiteuse lui avait-elle été dépêchée non pour la perdition de son âme à lui, mais pour son salut à elle. Et dès cette heure, il eut à cœur de la sauver.

Mais comme il ne pouvait être convenable qu'elle restât davantage dans sa caverne, il la fit boire, lui donna une poignée de lentilles, l'aida à se lever, et lui mettant en main son

bourdon, la guida jusqu'à une anfractuosité s'ouvrant, non loin de là, dans la falaise. Et cependant qu'ils cheminaient, les cloches du soir se firent entendre par delà la vallée : il se mit à réciter l'angélus, et elle s'associa à lui pieusement, les mains jointes, sans omettre une seule parole.

Toutefois, la pensée du crime qu'elle avait commis pesait à l'âme du saint homme, et le lendemain, lorsqu'il fut lui porter des provisions, il lui demanda comment il avait pu se faire qu'elle eût succombé à un péché aussi abominable. Et voici le récit qu'elle lui fit.

IV

Je suis née, dit-elle, dans le pays du Nord, où les hivers sont longs et froids, où la neige tombe parfois jusque dans les vallées et où elle couvre les montagnes pendant des mois entiers. Le château de mon père s'élève au milieu d'une haute forêt verte, où les vents, sans trêve, agitent les feuilles, et où une froide rivière descend des gorges glacées. Au midi s'étendait la vaste plaine, poudroyante de chaleur; mais

au-dessus de nous étaient des défilés rocheux, où les aigles font leur nid et où hurle l'orage.

En hiver de grands feux emplissaient les âtres, et même au cœur de l'été un vent frais soufflait des défilés. Mais lorsque j'étais encore enfant, ma mère partit vers le Sud dans la suite de la grande Impératrice, et je fus emmenée avec elle. Nous voyageâmes bien des jours, à travers monts et plaines, nous vîmes Rome, où le Pape demeure dans un palais d'or, et mainte autre cité, et nous parvînmes enfin à la cour du grand Empereur. Là, deux ans ou plus, nous vécûmes dans le faste et les réjouissances, car c'était une cour merveilleuse remplie de mimes, de magiciens, de philosophes et de poètes.

Les dames de l'Impératrice passaient leurs journées en gaietés et en musique, vêtues de légères robes de soie, se promenant dans des jardins pleins de roses, et se baignant dans un frais bassin de marbre, tandis que les eunuques de l'Empereur gardaient l'approche des jardins. Ah! les bains dans le bassin de marbre, mon père! Il m'arrivait de rester éveillée des nuits entières de chaleur méridionale en songeant au bain à l'aurore sous les dernières étoiles. Car nous vivions dans un climat brûlant, et je sou-

pirais après les grands bois verts et la fraîche rivière de la vallée paternelle.

Lorsque j'avais rafraîchi mon corps dans le bassin, je demeurais couchée tout le jour à l'ombre grêle des cyprès, rêvant au bain suivant.

Ma mère soupira après la fraîcheur tant qu'elle en mourut. Puis l'Impératrice me fit entrer dans un couvent et j'y fus oubliée. Le couvent se trouvait au flanc d'une colline jaune et nue, où les abeilles remplissaient le thym d'un chaud bourdonnement. Au-dessous s'étendait la mer, enflammée de mille et mille rayons de lumière, et sur nos têtes un ciel aveuglant, qui reflétait l'éclat du soleil, comme un immense bouclier d'acier. Le couvent était construit sur l'emplacement d'un ancien pavillon de plaisance, dont une sainte princesse avait fait don à notre ordre, et une partie de l'habitation était encore debout, avec sa cour et son jardin. Les religieuses avaient bâti tout le pourtour du jardin, mais en conservant les cyprès au milieu, et le long bassin de marbre où se baignaient naguère la princesse et ses dames. Le bassin cependant, comme bien tu penses, ne servait plus à cet usage, car l'ablution du corps est une faiblesse interdite aux vierges cloîtrées, et notre abbesse, qui avait renom d'austérité, se vantait,

telle la sainte religieuse Sylvie, de ne toucher à l'eau que pour se laver l'extrémité des doigts au moment de recevoir le saint sacrement. En présence d'un semblable exemple, les nonnes étaient tenues de se conformer à cette pieuse règle, et nombre d'entre elles, élevées au couvent dès le jeune âge, professaient de l'horreur pour toute ablution, et n'éprouvaient nul désir de débarrasser leur corps de sa malpropreté. Mais pour moi, accoutumée au bain de chaque jour, je conservais dans mes veines la fraîcheur de l'eau et dépérissais lentement de sa privation; tel ton jardin pendant la sécheresse.

Ma cellule ne donnait pas sur le jardin, mais sur un abrupt sentier au flanc de la montagne, où tout le long du jour le soleil semblait frapper comme avec un fléau de feu. Et je voyais les paysans en sueur aller et venir, peinant derrière leurs mules altérées, tandis que les mendiants geignaient en grattant leurs ulcères.

Combien je détestais porter mes regards sur cet univers ardent. Je me détournais, le cœur soulevé de répulsion et étendue sur mon grabat, je regardais au plafond pendant des heures entières. Mais les mouches y couraient par centaines, et leur bouillante rumeur était pire que l'éblouissement auquel je cherchais à me soustraire. Parfois, aux heures où je savais ne pas

être observée, j'arrachais la bure étouffante, je la suspendais aux barreaux de la fenêtre, pour ne plus voir le fuseau lumineux qui traversait ma cellule, et les grains de poussière qui y dansaient comme la graisse sur le feu. Mais alors l'obscurité m'étouffait, je cherchais mon souffle comme si j'eusse été au fond d'une fosse : tant qu'à la fin, d'un bond j'arrachais la robe suspendue, et me jetant au pied du crucifix, je conjurais le Seigneur de m'accorder le bienfait de la grâce, afin qu'il me fût permis d'échapper aux flammes éternelles de l'enfer, dont assurément cette chaleur me donnait l'avant-goût. Car ne pouvant supporter l'ardeur d'un jour d'été, de quel esprit envisager l'idée du feu qui ne meurt jamais?

L'anxiété d'échapper aux flammes de l'enfer fit que je m'attachai à un mode de vie plus dévot, et je me pris à réfléchir que, si ma détresse physique venait à être quelque peu soulagée, il me deviendrait posssible de pratiquer avec plus de zèle les vigiles et les austérités.

Ayant enfin avoué à notre mère abbesse que l'air étouffant de ma cellule m'incitait à une fâcheuse propension pour le sommeil, j'obtins d'elle d'être logée dans la portion du bâtiment ayant vue sur le jardin.

Quelques jours durant, je m'y trouvai heu-

reuse, car au lieu du flanc poudreux de la montagne, des manants en sueur et de leurs baudets, j'avais devant les yeux les cyprès noirs et les plants de légumes bourgeonnants. Mais bientôt il fallut reconnaître que mon sort ne s'était pas amélioré. Car, vers la mi-été, le jardin, ceint de bâtiments de toutes parts, devint aussi étouffant que ma cellule même. Toute verdure y flétrit et s'y dessécha, laissant à découvert des bandes de terrain nu et rougeâtre sur lesquelles l'ombre des cyprès tombait si étroite qu'elle ne suffisait pas à donner un peu de fraîcheur aux têtes lasses des religieuses. Et j'en vins à regretter mon ancienne cellule, où, de temps à autre, arrivait une brise marine, tiède et molle, mais vivante, du moins. De là aussi pouvais-je apercevoir la mer elle-même. Mais le pis n'est pas dit. Car, lorsque vint la canicule, voici que le soleil, à certaines heures, jetait à mon plafond le miroitement des eaux se jouant à la surface du bassin et la souffrance qui me vint de cela passe la parole. En vérité, c'était un martyre, de voir les eaux claires se jouer et onduler au-dessus de ma tête, sans apporter à mes membres brûlants le moindre soulagement.

J'étais pareille à une image de bronze couchée dans le fond d'une citerne. Mais la statue, du moins, si elle n'eût éprouvé nulle fraîcheur,

n'eût souffert nul tourment, tandis que chacune de mes veines était comme la bouche du mauvais riche implorant une goutte d'eau. O mon père, comment te dire ce que j'ai souffert? Parfois, j'en arrivais, par terreur de ces reflets railleurs, à me cacher le visage contre ma couche au moment de leur apparition et d'y rester jusqu'à la fin du mirage. Et pourtant, aux jours où le ciel demeurait couvert, et que le reflet n'apparaissait pas, la chaleur était encore plus pénible à supporter.

Dans la journée, je n'osais guère m'aventurer au jardin, car les nonnes s'y promenaient, et une fois, par un torride midi, elles me virent penchée de telle sorte sur le bassin, qu'elles me saisirent, s'écriant que j'avais voulu attenter à mes jours. Le scandale vint jusqu'aux oreilles de la mère abbesse, qui me fit comparaître et me demanda de quel démon j'avais été possédée. Je fondis en larmes et lui dis mon irrésistible désir de baigner mon corps brûlant. Elle fut saisie de colère, et s'écria : « Ne sais-tu donc point que c'est péché, péché presque aussi grave que l'autre, et que les plus grands saints ont tous condamné! Car il peut arriver que, par excès de scrupule, par désespoir au sentiment de son indignité, une religieuse succombe à la tentation de chercher la mort. Tan-

dis que cet appétit pour une des pires complaisances charnelles est à mettre au même degré que la concupiscence ou l'adultère. » Et elle ordonna que je dorme chaque nuit, pendant un mois, dans mon cilice, avec un voile sur le visage.

Eh bien, mon père, je crois que ce fut telle pénitence qui me conduisit au péché. Car nous étions à la canicule, et ceci passait ce que la chair peut endurer. Et la troisième nuit, après que la tourière eut fait sa ronde et que toute lumière fut éteinte, je me levai, jetai bas robe et voile, et je m'agenouillai défaillante à la fenêtre. Il n'y avait pas de lune, mais le ciel était rempli d'étoiles. A première vue, le jardin n'était qu'ombre, mais à mieux regarder, je perçus un scintillement léger entre les troncs des cyprès : je connus que c'était la lueur des étoiles reflétée dans le bassin. L'eau, l'eau était là, tout près de moi, séparée de moi seulement par quelques verrous...

La tourière avait le sommeil profond et je connaissais l'endroit où elle mettait ses clefs. Je m'y glissai, je pris les clefs, et, pieds nus, suivis le long corridor. Les verrous de la porte du cloître étaient durs et pesants, je les tirai à me rompre les poignets. Puis la clef tourna et cria dans la serrure. Je restai immobile, toute

secouée de terreur. Les gonds, eux aussi, auraient-ils une voix? Mais rien ne bougeait. Je poussai l'huis et me glissai au dehors. Le jardin était plus privé d'air qu'une basse fosse, mais, du moins, pouvait-on y étendre les bras et puis, ô mon père, la beauté des étoiles! Des cailloux pointus me blessaient les pieds, mais en songeant à la joie de les rafraîchir dans le bassin, les déchirures me semblaient douces... Mon père, j'ai ouï parler des tentations qui assaillent les solitaires au désert, flattant la chair jusqu'à vaincre toute résistance.

Mais de toutes ces séductions, il n'en est pas, j'imagine, qui puisse dépasser l'extase où me mit la première caresse de l'eau. Pour faire durer l'ivresse, je m'y laissai glisser tout doucement, me retenant des mains à la margelle du bassin, et souriant de voir mon corps, à mesure que je le laissais enfoncer, rompre la surface sombre et luisante, brisant en cent éclats le reflet des étoiles. Et l'eau, mon père, semblait me désirer autant que je la désirais moi-même. Les frissons montaient tout autour de moi, d'abord en caresses furtives, puis d'une longue étreinte qui m'enveloppa et m'aspira; à la fin, c'étaient des baisers à mes lèvres. Elle ne jouait pas en joyeuse camarade comme l'eau des torrents de mon enfance; c'était une amante se-

crète pleine de pitié pour mes souffrances, qui les pansait avec des mains silencieuses.

Dès l'abord, elle m'apparut comme une complice, me promettant à voix basse le secret en échange de mon amour. Et j'y retournai, mon père, et j'y retournai. Chaque jour je vivais dans cette seule pensée; chaque nuit j'y retournais avec une soif nouvelle...

Mais, à la fin, la vieille tourière mourut, et une jeune sœur converse prit sa place. Elle avait le sommeil léger, et l'oreille fine. Je savais quel danger je courais en allant jusqu'à sa cellule. Je connaissais le danger, mais quand tombait la nuit, je sentais l'eau m'attirer. La première nuit, je tins bon. La seconde nuit, je gagnai la porte de la tourière. Elle ne fit pas un mouvement lorsque j'entrai, mais se leva sans bruit et s'attacha à mes pas. La nuit suivante, elle avertit l'abbesse, et toutes deux me surprirent au bord du bassin.

Je fus châtiée de terrible manière : jeûnes, discipline, cachot, défense de boire; car l'abbesse demeurait stupéfaite de mon endurcissement dans le péché, et était décidée à faire un exemple. Durant un mois, je souffris les tourments de l'enfer; lorsqu'une nuit, les corsaires sarrasins envahirent notre moutier. Soudain, les ténèbres s'emplirent de feu et de sang. Mais,

tandis que les autres nonnes couraient çà et là, s'attachaient aux vêtements de la mère abbesse, ou hurlaient de peur sur les marches de l'autel, je me glissai, inaperçue, par une poterne, et gagnai les hauteurs.

Le lendemain, les troupes impériales fondirent sur les infidèles, en pleine débauche, les exterminèrent et incendièrent leurs vaisseaux sur le rivage. L'abbesse et les religieuses furent délivrées, les murs du couvent rebâtis, et la paix rendue à la sainte demeure. Je sus tout cela par une bergère des collines, qui, m'ayant découverte dans ma cachette, m'apporta du miel et de l'eau. Dans son innocence, elle proposa de me ramener au monastère, mais, pendant son sommeil, je mis bas bure et scapulaire, et, lui dérobant son manteau, je pris la fuite. Depuis lors, j'ai erré, solitaire, sur la terre; vivant dans les bois et les lieux déserts, tourmentée souvent par la faim, par le froid, parfois par la peur. Pourtant je supporte toutes les adversités avec résignation, et sais faire face à tous dangers, pourvu qu'il me soit permis de dormir sous le ciel libre et de laver la poussière de mon corps dans la fraîcheur des eaux.

V

L'ermite, comme bien l'on pense, fut étrangement troublé par cette histoire, non moins qu'effaré de ce qu'un pareil cas se trouvât sur son chemin. Son premier mouvement fut de chasser la femme, car il n'ignorait pas tout ce qu'il y a de détestable dans la passion pour l'eau, ni comment saint Jérôme, saint Augustin et autres saints docteurs enseignent que quiconque entend purifier son âme ne saurait être distrait par le vain souci de la propreté corporelle.

Toutefois, se souvenant du désir qu'il avait eu de revoir ses laudes, il n'osa pas juger trop sévèrement la faute de sa sœur.

De plus, il était ému par le récit de la femme sauvage, de ses souffrances, de la plèbe sans foi ni loi parmi laquelle elle s'était trouvée jetée, égyptiaques, jongleurs, bandits, sorciers même, car ceux-ci sont maîtres ès incantations païennes de l'Orient, et pratiquent encore leurs rites au sein des simples tribus montagnardes. Et pourtant, elle ne voulait pas qu'il ne pensât

que mal de cette gent vagabonde, des mains de laquelle elle avait plus d'une fois reçu le vivre et le réconfort, tandis que son pire péril (ainsi qu'il l'apprit à sa honte) lui était venu de moines errants, qui sont la plaie et l'opprobre de la chrétienté. Ils vont traînant leur paresse et leur débauche de couvent en couvent, laissant sur leur passage un relent de rapine, de beuverie ou de pis encore. A une ou deux reprises, la femme sauvage avait failli tomber entre leurs mains, et ne s'était tirée d'affaire que grâce à sa présence d'esprit et à son habitude de la forêt. Une fois, assura-t-elle à l'ermite, elle avait trouvé gîte chez un faune et sa femelle, qui l'avaient nourrie et hébergée dans leur caverne, où elle avait couché sur un lit de feuillage, côte à côte avec leurs hirsutes petits. Et dans cette caverne elle avait vu un Terme, ou idole de bois, très dégradée et vétuste, devant laquelle les sylvains placèrent des guirlandes et le miel de l'abeille sauvage, lorsqu'ils crurent leur convive endormie.

Elle lui parla aussi d'un village de tisserands montagnards où elle avait passé plusieurs semaines, apprenant à participer à leurs travaux en échange de l'hospitalité reçue. Par ce hameau passaient des chemineaux, savetiers, charbonniers, chevriers, qui s'en venaient à mi-

nuit, et enseignaient d'étranges doctrines dans les chaumières. Ce qu'ils enseignaient, elle ne pouvait clairement expliquer, sauf que, d'après leur créance, chaque âme est en communication directe avec le Créateur, sans que besoin soit de prêtre ou d'intermédiaire d'aucune sorte. Et, de la bouche de certains de leurs disciples, elle avait ouï dire qu'il y a deux divinités, celle du bien et celle du mal, et que le dieu du mal est assis à Rome sur le trône pontifical. Mais, en dépit de ces ténébreuses doctrines, ces gens étaient doux et compatissants, pleins de bonté envers les pauvres et les chemineaux. Aussi fut-elle affligée lorsqu'un jour parut un moine dominicain, suivi d'une troupe de soldats, qui s'emparèrent de plusieurs des tisserands et les traînèrent en prison, tandis que les autres, avec leurs femmes et leurs enfants, gagnaient la forêt en plein hiver. Elle prit la fuite avec eux, redoutant d'être accusée de leur hérésie et pendant des mois ils se tinrent cachés en des lieux sauvages ; les plus âgés et les moins robustes, lorsqu'ils tombaient malades par suite des privations et des intempéries, étaient pieusement soignés par leurs frères et mouraient dans la foi assurée du paradis.

La femme sauvage racontait toutes ces choses avec modestie et simplicité, comme ne s'y étant

trouvée mêlée que par mésaventure. Elle dit encore à l'ermite que, chaque fois qu'elle venait à entendre le son des cloches d'église, elle ne manquait jamais de dire un *Ave* ou un *Pater*, et que souvent, couchée dans les ténèbres de la forêt, elle avait fait taire ses terreurs en récitant ces versets de vêpres :

« Gardez-nous, mon Dieu, comme la prunelle de l'œil;

« Donnez-nous protection à l'ombre de vos ailes. »

La plaie de son pied guérissait lentement, et pendant qu'elle se cicatrisait, l'ermite allait chaque jour jusqu'à la grotte de la réfugiée, lui donnant des enseignements d'amour et de charité, et l'exhortant à retourner au cloître. Mais à ceci elle se refusait constamment, si bien que, de crainte qu'elle ne tentât de s'enfuir avant que son pied ne fût guéri et ne s'exposât ainsi à la faim ou aux mauvais traitements, il lui fit promesse de ne rien révéler de sa retraite, ni de prendre quelque mesure que ce fût pour la remettre au pouvoir de son ordre.

A la vérité, il en vint à douter qu'elle eût la moindre vocation pour la vie recluse. Cependant la candeur de son âme lui faisait croire qu'elle pouvait être ramenée au bien si elle se sentait assurée de la liberté. Aussi, après maint

débat intérieur (sa promesse lui interdisant de prendre de quiconque avis à cet égard), il résolut de la laisser séjourner dans la caverne jusqu'à ce que quelque éclaircissement lui vînt. Et un jour qu'il lui rendait visite vers l'heure de none (car il avait contracté la pieuse habitude de réciter en sa compagnie l'office du soir), il la trouva donnant des soins à un petit pâtre qu'un vertige avait fait choir d'un rocher au-dessus de la grotte. Privé de sentiment et couvert de sang, il gisait à ses pieds. Et l'ermite vit avec émerveillement l'adresse qu'elle apportait à bander les blessures, et comment elle rendit ses esprits à l'enfant en lui donnant à boire d'une liqueur qu'elle-même avait distillée des simples de la montagne. Le blessé ouvrit les yeux et loua le Seigneur, comme rendu à la vie par l'intervention du ciel. Or, il était de notoriété publique que ce garçon était sujet à des vertiges, et plus d'une fois était tombé cependant qu'il gardait son troupeau.

Et l'ermite, sachant que les grands saints ou les impurs nécromants sont seuls capables de chasser les démons, en vint à craindre que la femme sauvage n'eût usé, à l'égard des esprits, d'exorcismes impies. Mais elle lui donna à comprendre que le mal du pâtre n'avait d'autre cause que l'ardeur du soleil et que de

semblables étourdissements étant de fréquente occurrence dans les climats chauds d'où elle venait, elle avait appris, d'une femme experte en drogues, comment y remédier par une décoction du « carduus benedictus » faite dans la troisième nuit de la lune croissante, et sans aucune intervention magique. « Mais, ajouta-t-elle, tu n'auras pas à redouter que j'attire le scandale sur ta sainte retraite, car, grâce aux enseignements de cette même femme, ma propre blessure est à peu près guérie, et demain, au coucher du soleil, je partirai. »

L'ermite, à ces paroles, sentit un poids à son cœur, et il lui parut que, dans le même instant, le regard de l'étrangère s'attristait. Et voici que, soudain, ses doutes furent levés, et il connut quelles étaient les volontés de Dieu à l'égard de la femme sauvage. « Pourquoi, lui dit-il, fuir ces lieux où tu es à l'abri des dangers, et où tu peux prendre soin du salut de ton âme. Serait-ce que tes pieds sont las de ne plus cheminer, ou que ton esprit est assoiffé des propos du siècle? » Elle lui répondit qu'elle n'avait nul désir de voyager et nulle répulsion pour la solitude. « Mais, dit-elle, il me faut bien aller mendier mon pain, puisqu'en cette solitude il n'y a que toi qui me puisse nourrir. De plus, lorsqu'on saura que j'ai guéri le pâtre,

les gens curieux et avides de médisance pourront me rechercher et me ramener de force au couvent. »

Alors l'ermite reprit : « Aux temps jadis, lorsque la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ fut prêchée pour la première fois, il y eut de saintes femmes qui s'en furent au désert et y vécurent dans la solitude, pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification de leur sexe. Si ton esprit te porte à embrasser une existence à ce point austère, à te contenter de ce que produit le désert, à passer tes jours dans la prière et la veille, il n'est pas impossible que tu puisses faire ainsi réparation du grave péché dont tu t'es rendue coupable, et qu'il te soit permis de vivre et de mourir dans la paix de Notre-Seigneur. »

Ainsi parla-t-il, sachant que si elle le quittait pour retourner à la vie vagabonde, la faim et la peur la pourraient mener à de nouveaux péchés. Tandis qu'en une vie de pénitence et de réclusion peut-être ses yeux s'ouvriraient-ils à son iniquité.

Il la vit troublée par ses raisons et sur le point d'y céder, et d'embrasser une vie de sainteté. Mais soudain elle devint comme frappée de mutisme, les yeux abaissés sur la vallée qui s'ouvrait à leurs pieds. « Un ruisseau coule au

fond de ce ravin, dit-elle enfin; m'interdiras-tu de m'y baigner au fort de l'été? — Ce n'est pas de moi, ma fille, mais de la loi de Dieu, que vient cette défense, répondit l'ermite, et vois comme le ciel t'accorde sa miraculeuse protection, car, en la chaude saison, à l'époque de ta frénésie, notre ruisseau est tari, et ta tentation te sera épargnée. Au demeurant, sur ces hauteurs, il n'est jamais de ces excès de chaleur qui affolent le corps, mais, en tous temps, avant l'aube comme à l'angélus, un souffle d'air vif qui rafraîchit à l'égal d'un bain. »

Et, après avoir longuement médité sur ces choses, après avoir reçu derechef l'engagement qu'elle ne serait pas trahie, la femme sauvage se décida à adopter la vie d'anachorète, et l'ermite tomba à genoux, adorant Dieu et se réjouissant à la pensée que, s'il sauvait l'âme de sa sœur, son propre temps d'épreuve serait abrégé.

VI

A partir de ce jour, durant deux années, l'ermite et la femme sauvage vécurent côte à côte,

se réunissant pour prier aux grandes fêtes de l'année, mais le reste du temps demeurant séparés, occupés à de pieuses pratiques.

Tout d'abord, l'ermite, connaissant la faiblesse des femmes et leur peu de vocation pour la vie solitaire, avait craint de se voir distrait par le voisinage de la pénitente. Mais elle se tint fidèlement aux instructions qu'il lui donna, évitant de le voir en dehors des fêtes d'obligation, et, lorsqu'ils se trouvaient en présence l'un de l'autre, témoignant d'une attitude à ce point modeste et pieuse, que l'âme de l'ermite y acquit une ferveur nouvelle. Et peu à peu, il lui devint doux de penser que, tout proche de lui encore qu'invisible, un autre être accomplissait aux mêmes heures que lui les mêmes tâches, si bien qu'occupé à cultiver son jardin, à réciter le chapelet, à dire, debout sous les étoiles, l'office de minuit, il se sentait une compagnie dans ses travaux comme dans ses dévotions.

Cependant le bruit s'était répandu au loin qu'une femme, qui savait chasser les démons, avait établi sa demeure dans la falaise de l'ermite. Aussi beaucoup de malades vinrent-ils de la vallée la trouver, et s'en retournèrent-ils guéris par elle. Ces pauvres pèlerins lui apportèrent de l'huile et de la farine, et, de ses

mains, elle se fit un jardin pareil à celui de l'ermite, où elle sema du blé et des lentilles. Mais jamais elle ne consentit à prendre une truite au ruisseau, ni à accepter en présent quelque sauvagine prise au piège, car elle disait qu'au cours de sa vie vagabonde les bêtes des bois l'avaient traitée comme une amie et qu'elle avait dormi en paix au milieu d'elles. Aussi ne pouvait-elle souffrir qu'on leur fît du mal.

La troisième année survint une peste; et la mort s'en fut par les cités, et pour y échapper, beaucoup de pauvres paysans s'enfuirent dans la montagne. L'ermite et sa pénitente prirent soin d'eux, et les remèdes de la femme sauvage furent à ce point efficaces que la renommée en parvint jusqu'à la ville, d'où une députation de bourgeois, porteurs de riches présents, la vint trouver, la suppliant de descendre et de venir réconforter leurs malades. L'ermite, la voyant partir pour une aussi périlleuse mission, l'eût voulu accompagner, mais elle lui représenta qu'il valait mieux demeurer pour donner des soins aux fugitifs. Et durant de longs jours son cœur se consuma à prier pour elle, et il tremblait, à l'arrivée de tout venant, qu'il ne portât la nouvelle de sa mort.

Pourtant, à la fin, elle reparut, épuisée, mais saine et sauve, chargée des bénédictions de la

cité entière. Dès lors, son renom de sainteté s'étendit aussi loin que celui de l'ermite.

Voyant la constance dont elle faisait preuve dans la vie qu'elle avait choisie et les progrès qu'elle avait faits dans la voie de la perfection, l'ermite sentit qu'il devenait opportun de lui prêcher à nouveau le retour au couvent. Plus d'une fois il prit la résolution de lui en parler, et puis le cœur lui manqua. A la fin, il vint à penser qu'à différer ce devoir, il mettait en péril sa propre âme, et sur ce, au premier jour de fête, en la revoyant, il lui rappela qu'en dépit de ses œuvres pies, elle vivait toujours dans le péché et l'excommunication et que, maintenant qu'elle avait goûté de nouveau aux douceurs du bien, il était de son devoir de confesser sa faute et de se remettre aux mains de ses supérieurs.

Elle l'écouta d'un air soumis, mais lorsqu'il eut parlé, elle demeura silencieuse et ses larmes coulèrent; et à la regarder, il pleura aussi et ne dit plus rien. Et ayant dit leurs prières ensemble, ils s'en retournèrent chacun à sa grotte.

Ce ne fut qu'à la fin de l'hiver que la violence de la peste s'atténua. Le printemps et le commencement de l'été ne furent que de pluies et de chaleurs intenses. Lorsque l'ermite, à l'occasion de la Pentecôte, fut visiter la femme sau-

vage, elle lui parut si faible et si épuisée que, lorsqu'ils eurent récité le *Veni sancte* et les psaumes propres, il la taxa d'excès dans la rigueur des pénitences. Mais elle répondit que sa faiblesse n'était point due à un abus de macérations ; mais bien de ce qu'elle avait rapporté de ses fatigues auprès des malades une lassitude corporelle qu'aggravait encore l'intempérie de la saison. Les pluies pernicieuses continuaient, tombant surtout pendant la nuit, tandis que durant le jour de chaudes vapeurs s'élevaient du sol. La lassitude envahit l'ermite à son tour, et à grand'peine se traînait-il jusqu'à la source où il s'approvisionnait d'eau potable. Il prit l'habitude de s'y rendre avant le chant du coq, aussitôt après avoir récité matines, car à cette heure la pluie cessait pour l'ordinaire, et une faible brise se faisait sentir. A cause de cette pluvieuse saison, le ruisseau n'avait pas tari, et au lieu de remplir goutte à goutte sa gourde au mince filet de la source, l'ermite l'allait faire d'un seul coup à la rive même. Et une fois, comme il descendait la pente abrupte du ravin, il entendit le taillis s'agiter et vit remuer le feuillage comme si quelqu'un s'y mouvait. Le bruit cessa en même temps que le mouvement des feuilles, mais l'ermite eut le cœur saisi, car il lui avait semblé entrevoir

dans la pénombre une apparence humaine, comme celle que revêtent les sylvains. Et la pensée que de pareils êtres pussent hanter le ravin lui faisait horreur.

Quelques jours s'écoulèrent, et de nouveau, en descendant au ruisseau, il vit une forme fugitive dans les buissons. Cette fois, une peur plus grande le saisit, et ce fut avec ferveur qu'il pria pour les âmes exposées à la tentation. Et lorsqu'il revit la femme sauvage à la fête des Sept Macchabées, qui tombe le premier jour d'août, il fut effrayé de son aspect délabré, et la supplia de cesser tout travail et de se confier à ses soins. Mais elle s'y refusa, doucement, lui demandant seulement de lui garder constamment une place dans ses prières.

Avant la fête de l'Assomption les pluies prirent fin, et la peste qui commençait à reparaître s'arrêta. Mais l'ardeur du soleil ne fit que croître, et la falaise de l'ermite devint une fournaise. Pareille chaleur avait été jusque-là chose inconnue dans la contrée; mais les gens ne murmuraient point, car la cessation de la pluie fut le salut de leurs récoltes et marqua la fin de la peste. Ces bienfaits, on les attribua pour une grande part aux prières et aux macérations des deux saints anachorètes. Aussi, à la veille de l'Assomption, envoya-t-on un

messager à l'ermite pour lui faire savoir que, le lendemain, dès le point du jour, citadins et habitants de la vallée viendraient, conduits par leur évêque porteur de la bénédiction pontificale pour les deux solitaires, et qu'il se proposait de célébrer la messe de l'Assomption dans la caverne au flanc de la falaise. A cette nouvelle, l'ermite ne se connut plus d'allégresse, car il vit là un signe d'en haut, témoignant que ses prières avaient été écoutées, et qu'il avait conquis le salut pour la femme sauvage aussi bien que pour lui. Et toute la nuit il pria, afin que le lendemain elle confessât sa faute et pût recevoir en même temps que lui le très saint sacrement.

Avant l'aube, il récita les psaumes du propre nocturne, puis, ceignant son froc et chaussant ses sandales, il partit à la rencontre de l'évêque.

Comme il descendait, le jour se levait sur les monts, et il lui parut n'avoir jamais contemplé aurore si belle. Les profondeurs du ciel en étaient remplies de clarté, et cette clarté pénétrait jusqu'aux replis boisés de la vallée, de même que la grâce avait pénétré les replis les plus obscurs de son âme. La brise matinale était tombée, il n'entendait que le bruit de ses propres pas, et le murmure du ruisseau, dont le courant, bien qu'atténué, coulait encore parmi

les rochers; mais comme il atteignait le fond du ravin, le son du plain-chant vint jusqu'à lui, et il sut que les pèlerins n'étaient pas loin. Son cœur bondit et ses pieds se hâtèrent mais pour s'arrêter soudain au bord du ruisseau, car, dans un retour où l'eau dormante avait encore quelque profondeur, il vit luire un corps de femme, et, sur la berge, gisaient la bure et les sandales de la femme sauvage!

La peur et la colère s'emparèrent du cœur de l'ermite, et il demeura comme frappé de mutisme, se couvrant les yeux, de honte. Cependant le chant des pèlerins s'enflait, plus clair, plus proche, et il cria furieusement à la femme sauvage d'avoir à sortir de l'eau et à se cacher.

Elle ne répondit pas, mais dans la pénombre il vit ses membres ondoyer avec l'ondoiement de l'eau, tandis que ses yeux étaient tournés vers lui comme en dérision. Rempli de rage, il enjamba les pierres, jusqu'à la berge, se pencha et saisit la femme par l'épaule. A ce moment, il l'eût étranglée de ses mains, tant le contact de sa chair le remplit d'horreur. Mais cependant qu'il l'accablait des plus cruelles injures, il vit qu'elle le fixait avec des yeux sans regard, et soudain il connut qu'elle était trépassée. Alors, au milieu de sa colère et de sa

crainte, il se sentit atteint d'un grand coup. Car voici que tous ses labeurs avaient été vains, et qu'en dépit de ses efforts, celle qu'il avait aimée en Jésus-Christ était demeurée dans le péché.

Un instant, la pitié le prit ; l'instant d'après, il comprit que des gens l'allaient découvrir, courbé sur le corps d'une femme nue, d'une femme qu'il leur avait donnée pour sainte! mais qu'à tous aujourd'hui il serait loisible de tenir pour l'instrument de sa perdition. Et voyant comme, à ce contact, tout le patient édifice de son salut avait été ruiné, et son âme exposée au plus mortel des périls, il sentit la terre tourner et ses yeux ne virent plus la lumière.

Déjà apparaissait la tête de la procession et le ravin retentissait des amples accords du *Salve Regina*. Quand l'ermite rouvrit les yeux, l'air étincelait des feux de mille cierges, faisant briller l'or des vêtements sacerdotaux, l'ostensoir éblouissant sous son dais. Et toute proche de lui, il vit la face de l'évêque.

L'ermite se releva sur les genoux. « Mon père devant Dieu, s'écria-t-il, voici que, pour mes péchés, je viens d'être visité par un démon. » Mais, tandis qu'il parlait, il s'aperçut que personne ne l'écoutait parmi les assistants,

mais que l'évêque et tout le clergé étaient tombés à genoux au bord du ruisseau. Et, suivant leurs regards, l'ermite vit que les eaux troubles recouvraient comme d'un vêtement les membres de la femme sauvage, tandis qu'autour de sa tête flottait une lueur. Et jusqu'aux derniers rangs de la multitude une grande clameur s'éleva, car plus d'un se trouvait là, qu'avait guéri la femme sauvage et qui voyait, dans ce prodige, la main de Dieu. Mais voici qu'une nouvelle terreur s'empara de l'ermite : n'avait-il pas jeté une malédiction à une sainte expirante? Ne l'avait-il pas dénoncée à la face de tout un peuple? Et cette angoisse nouvelle, si proche de la première, ébranla à tel point son corps débile, que ses membres défaillirent et qu'il retomba derechef.

La terre parut osciller et les visages inclinés s'envelopper d'un brouillard. Mais comme sa voix chancelante faisait encore effort pour confesser ses péchés, il sentit sur lui le souffle de l'absolution et l'huile sainte du viatique apposée à ses yeux et à ses lèvres. La paix rentra en lui, et avec elle l'ardent désir de voir une dernière fois ses laudes, ainsi qu'il avait souhaité de le faire à l'article de la mort. Mais il n'était déjà plus en état de faire connaître son désir et chercha à le chasser de son esprit.

Mais dans sa faiblesse, il ne put s'en défaire, et les larmes coulèrent sur son visage.

Et voici que, tandis qu'il gisait là, sentant le monde se dérober et faire place à l'éternité, il entendit comme un concert de voix qui semblait descendre du ciel et se mêler aux chants de la foule. Et les paroles du cantique étaient celles de ses propres laudes, si longtemps enfouies dans le secret de son cœur, et qui maintenant retentissaient joyeuses au-dessus de lui parmi les sphères célestes. Et son âme s'éleva sur les ailes du chant, et portée par elles s'en fut au séjour de miséricorde.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 12460

PS
3545
H16A15
1909

Wharton, Edith Newbolt (Jones)
Les metteurs

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 06 05 11 006 1